

ANDRÉ KARQUEL

**PRÉMICES
D'UNE CIVILISATION
NOUVELLE**

MÉDITERRANÉE ET EURAFRIQUE

NOUVELLES ÉDITIONS DEBRESSE

PREMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Par ANDRE KARQUEL

Peut-on penser à la naissance d'une civilisation nouvelle, sans tenir compte de la réalité de l'homme, de l'homme complet, sans connaître le plus parfaitement possible l'homme dans sa complexité psychique, sa réalité profonde, son authenticité ?

L'auteur pose en premier lieu le problème de l'homme et des fausses notions qui le conditionnent. Fausses notions que l'homme nourrit en lui-même et dont découlent de nombreuses autres fausses notions.

Dans l'ouvrage d'André Karquel, le problème est étudié en tenant compte des grands courants spirituels : les Ecritures, le Platonisme, la psychologie moderne, la biologie. L'histoire du courant civilisateur qui a parcouru les deux rives de la Méditerranée, prend ensuite sa place. Il souligne la valeur des esprits aryens et sémites en les mettant à leur place dans un climat intellectuel et spirituel qu'il est facile de rapprocher.

L'auteur met ensuite en valeur l'aspect général qui porte à penser ce que peut-être aujourd'hui une civilisation tenant compte des expériences faites, des leçons apportées par les erreurs commises, la raison de ces erreurs et la compréhension de ce qu'est la liberté véritable.

La naissance possible et souhaitable d'une civilisation méditerranéenne étendue apparaît dans toute son ampleur, pour une union de l'Europe et de l'Afrique, dans la fraîcheur d'une pensée neuve.

Avertissement

Ces textes ont été réalisés d'après des livres anciens, à la typographie pas toujours nette, grâce à un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Malgré le soin apporté à ce travail, il peut subsister des coquilles ; le lecteur voudra bien nous en excuser.
La pagination d'origine est respectée. Elle est balisée par les titres et les numéros de pages.

Site de la biographie d'André KARQUEL <http://andrekarquel.site.voila.fr/>

Copyright © 3/2008

Pour l'utilisations à usage commercial : voir la mention sur le site.

Cet ouvrage dans sa version électroniques est libre de droits. Il peut être librement copié, reproduit et utilisé en tout ou partie sans autorisation préalable.

La mention de l'auteur, de l'édition et de l'adresse est à indiquer simplement :

André KARQUEL

Les Éditions Électroniques Richard ANDRÉ

<http://alivresraeditelect.site.voila.fr/>

Un email à posteriori, à titre confraternel et informatif, de la diffusion de la pensée d'André Karquel est le bienvenu.

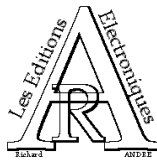


TABLE DES MATIERES

	Pages
Avant-Propos	7
PREMIÈRE PARTIE	
De la fausse notion du moi à l'être authentique	13
I	
Le plain-chant de l'itinérant. - Le plain-chant (le la prière. - Ecartèlement. - L'édification de l'Eglise du Christ	17
II	
Naissance des fausses notions. - La conscience enténébrée. - La lumière luit dans les ténèbres. Le symbolisme. - Adresse aux lecteurs	29
III	
Sous le règne des fausses notions. - De la durée. De la séparativité. - vérité et Vérité. - La marque du milieu. - De l'absurde. - De la solitude	51
IV	
Du Platonisme. - Du personnalisme. - L'Humanisme et son épanouissement	73
V	
Un point de vue du biologiste inexpliqué. - Sommes-nous devant un nouveau cycle ?	87
VI	
Judas victime des fausses notions. - L'Histoire à la mesure de l'Homme réel. - Historiens et pensées ..	101
DEUXIÈME PARTIE	
VII	
Du mieux exister au mieux être. - Nouvelle adresse au lecteur	119
VIII	
L'Aurore Méditerranéenne. Le chant des sources. -- Vers une civilisation méditerranéenne. Le monde chrétien	125
IX	
L'Europe à sa propre recherche. - Le berceau de l'Islam et de l'Europe. La démarche civilisatrice du peuple arabe	143
X	
Prémices de collaboration. - En Espagne. - Un monde s'éveille au ^{xii} e siècle	155
XI	
Aux approches du secret. - De l'Evolution et de l'oeuvre à accomplir. - Du haut de l'Olympe. Un regard sur le monde	169

AVANT-PROPOS

La curiosité avide des hommes a-t-elle accéléré le rythme des concessions que fait la nature en se dévoilant à nous dans ses variétés infinies, dans ses formes et ses structures continuellement changeantes ?

Cette accélération particulière, offerte à nos observations admiratives, provoque certainement la précipitation des changements qui s'opèrent dans la constitution sociale et politique du monde et qui s'impose à tous malgré l'opposition qu'on serait tenté d'y faire.

Cela admis, notre adaptation à cet état dynamique nouveau de notre univers n'exige-t-elle pas, sans délai, une prise de conscience profonde d'une réalité qu'il serait vain d'ignorer ?

La prise de conscience ne nous invite-t-elle pas à considérer une nouvelle vision de toutes choses une nouvelle vision de ce qu'est l'homme et une nouvelle compréhension de ce qu'est l'esprit recouvert d'un tissu épais de fausses notions ?

N'est-ce pas de cette libération de l'esprit encombré de concepts périmés que pourra surgir l'éclat d'une nouvelle civilisation ?

Encore aujourd'hui, l'homme aime à parler du cours de l'histoire quand la terre témoigne du cours de l'Evolution.

Peut-être faut-il — avant d'aller plus loin — préciser le sens qu'on veut donner au mot "Evolution" .

Certains pensent que ce mot évoque une idée de progrès que l'état de l'humanité encore barbare ne semble pas justifier, alors qu'il serait plus sage de comprendre qu'il suggère un effet existentiel du mouvement originel provoquant de constantes modifications des manifestations de la vie et sollicitant par cela même une vigilance aiguë de la conscience appréhensive qui découvre dans le jeu du multiple la réalité vivante de l'Unité.

8 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Cependant l'homme mentalisant prétend connaître l'histoire et déterminer le cours qu'elle prendra, alors qu'il est ignorant de ce que présente l'Evolution dans son universalité.

L'homme se veut maître de l'histoire quand il n'est que le serviteur du jeu de l'Evolution. Cependant il semble bien réel que lorsqu'il est le serviteur intelligent de l'Evolution, il est cette Evolution consciente d'elle-même. Il pourrait donc connaître ce qu'est l'Evolution pulsative dont chaque pulsation est un éclat de lumière que la conscience de l'homme doit percevoir.

Peut-il être alors le maître du cours de l'histoire, s'il ne se reconnaît pas serviteur conscient de l'Evolution ? S'il ne sait pas que l'histoire est le journal illustré de l'Evolution que l'homme grave avec ses propres réactions en chaîne sous la pression même de cette Evolution qui dissimule en soi la Loi de la Vie originelle.

La condition de l'homme est-elle si faible, vous demanderez-vous, malgré le génie qu'il déploie dans les sciences ? Ce génie qui reste, pour l'homme, plein de mystère alors qu'il est une projection de l'Evolution ?

L'homme peut témoigner de sa maîtrise quand il se reconnaît serviteur ? Il est esclave quand il se croit maître.

Est-ce un paradoxe ou une juste perception de ce qui est ?

L'homme, à quelque niveau qu'il soit au moment où on le saisit, est une expression consciente de l'Evolution. Quand il se reconnaît serviteur, il reconnaît le niveau où il se trouve et, partant de ce niveau, il évalue librement les pouvoirs dont son intelligence dispose.

Plus précisément, il se reconnaît serviteur. Se reconnaître serviteur, c'est connaître la Loi. Reconnaître la Loi, c'est se soumettre à ses impératifs et disposer de son propre génie dans le respect de l'Harmonie qu'ordonne la Loi.

Ainsi que nous pouvons le remarquer, aucun obstacle que l'homme dresse illégalement ne perturbe le jeu de l'Evolution pulsative. Tout obstacle est renversé soit par une guerre, soit par une révolution, par des épidémies, par des catastrophes cosmiques. Toute prétention à l'exercice d'une volonté personnelle doit céder.

Ce n'est pas Ma volonté que je fais, mais la volonté de mon Père. La volonté de mon Père est l'expression de la Loi. Quand mon Père et Moi ne faisons plus qu'Un, je suis la Loi.

L'homme se soumet à l'inévitable qui s'inscrit malgré lui dans les fastes de l'Histoire.

Les portes de la Conscience sont forcées par la Loi. C'est alors que conscient l'homme s'intègre un instant à l'Evolution, épouse son cours jusqu'à ce qu'une réaction égocentrique lui fasse inconsidérément dresser un nouvel obstacle, lequel d'ailleurs, sera de nouveau détruit, disons dépassé.

Dans chaque intervalle qui se situe entre les dépassements

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 9

d'obstacles, une civilisation apparaît à la mesure de l'époque où l'homme conscient de l'Evolution lui donne naissance, ce qui implique l'expansion de sa conscience lumière.

Aujourd'hui, dans l'imbroglio de nos aventures d'hommes civilisés, surgissent de nombreux symptômes de décadence que les mœurs ne nous dissimulent pas. mais si nos sociétés dégénèrent ce n'est là peut-être qu'une simple parure du monde qui se défraîchit. Une grande poussée juvénile est le caractère marquant de notre époque. Cette poussée juvénile mène à des extravagances certes, mais elle conduit aussi à une ère de maturité où le renouveau permet de splendides floraisons. C'est pourquoi, même aux heures les plus sombres, l'espoir peut encore briller. La vie ne s'arrête jamais d'accomplir des prouesses, et ces prouesses sont des miracles, mais, attention, quand les hommes consentent à être les serviteurs de l'Evolution, les collaborateurs de la Vie.

Quand l'homme collabore avec la Vie, il accomplit sa mission qui est mission de l'Intelligence.

Mission de l'Intelligence, puisqu'à l'homme, la terre est confiée. A lui revient le pouvoir de l'ordonner harmonieusement. Qu'il prenne donc conscience de l'œuvre qui lui incombe et du discernement que son accomplissement lui demande, et ne joue pas inconsidérément avec le feu, puisque la victime offerte à la flamme purificatrice est l'homme lui-même, l'homme oublieux de sa mission qui le fait serviteur de la Vie.

Ce que je dis peut rendre le lecteur, mon confident, bien perplexe. Mais la perplexité représente à mes yeux un grand avantage, celui d'offrir à l'homme un moment de silence qu'il peut réserver à la réflexion. C'est un moment précieux qu'il faut mettre à profit, car, sincèrement, l'on n'est pas si souvent silencieux, n'est-ce pas ? Nous bavardons avec nous-même et, la grande partie du temps, avec mille choses saugrenues qui nous habitent. Alors mettons à profit ce moment de perplexité ouvert sur le silence, pour écouter une voix qui est celle de l'être inconnu, de l'être authentique qui ignore les entraves, les préjugés et l'ensemble des conditionnements mentaux.

Peut-être est-il indispensable de se demander qu'est-ce que la civilisation ? Qu'entend-on par ce mot qui au nord, à l'est, au sud, à l'ouest change de contenu et n'a pas la même signification ? Et pourquoi la décadence ? Qu'est-ce qui la provoque ? Et que veut dire collaborer avec la Vie ?

A ces questions, il me faut répondre, car elles se posent avec insistance, je le sais... Tout cela demande éclaircissement et invite à prêter attention sans défaut, et à appliquer, à la recherche du vrai, une lucidité qu'il faut maintenir active.

C'est là grande discipline. N'est-on pas habitué à se servir, sans autre réflexion, de l'opinion courante et de la convention acceptée sans contrôle ?

10 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Posons-nous, par exemple, la question suivante Quelle image se présente à nous quand nous pensons à un homme civilisé ? Voit-on simplement un homme habile, usant avec aisance et pour sa satisfaction de toutes les techniques dont notre époque nous pourvoit ? Ou se représente-t-on un homme au goût délicat, faisant usage de chaque chose avec élégance, cultivé, c'est-à-dire chargé d'un « savoir » utile à un causeur agréable, qui parle de tout et de rien pour être de bonne compagnie, et dont les mœurs sont... disons légères, mais sans outrances, et qui a tout juste assez de franchise pour ne pas être odieux, et assez d'hypocrisie pour cacher ce qui serait malséant d'exposer ?

Hein ! qu'en pensez-vous ? L'image paraît séduisante.. J'y trouve le goût de la mesure dans l'apparence. Elle rappelle assez bien le mode grec de l'harmonie. Mais elle a un défaut capital, celui de ne pas s'accorder avec le décor des temps actuels. Elle est, sans doute, inspirée par des souvenirs littéraires qui ne calquent pas la réalité que le spectacle du monde nous impose aujourd'hui.

Il faut l'abandonner, semble-t-il, sans se départir toutefois du souci de voir la mesure respectée par l'homme de quelque époque soit-il. Car c'est justement le goût de la mesure entretenu qui garde une civilisation de la décadence. Mais il faut définir à quelle variété de choses la mesure doit s'appliquer. Et cette variété de choses est telle en ce siècle atomique, qu'elle domine l'homme plutôt qu'il ne la domine. Elle l'écrase. ou plus exactement, par la convoitise qu'elle suscite, elle l'arrache à lui-même et le jette dans la course aux conquêtes des biens matériels que l'ingéniosité humaine fait proliférer. L'avidité naturelle furieusement sollicitée ramène l'homme à un état barbare doté de tout ce que lui donne la fameuse civilisation mécanisée et technique. La grâce des sentiments chevaleresques, dans cette conjoncture, ne peut pas se maintenir élevée dans l'âme humaine avide de jouissances physiques et passionnelles. Et, malheureusement, ce que répand cette moderne boîte à Pandore, devant la ruée des appétits, est inépuisable. La technique et le lucre le renouvellent sans cesse. Alors l'avidité nourrit la volonté de puissance. La volonté de puissance entretient la cruauté et pousse l'homme à se servir de tous les moyens, même les plus déloyaux, pour s'imposer. Cette remarque peut se faire, hélas, dans un état capitaliste comme dans un état où le prolétariat se croit au pouvoir.

Je dis hélas, car, songeant à Démosthène, auteur des « Philippiques », je pense que s'il était un état sur notre terre où cette bassesse ne fut pas répandue, il serait le modèle des modèles qu'il faudrait citer en exemple. Or, cet exemple n'existant pas, il échoit, peut-être, aux fils de l'Europe avec la collaboration de leurs frères de l'Islam, de le créer. Les fils de l'Europe ont assez l'expérience des réussites manquées — expérience qui leur a coûté cher — pour réaliser l'œuvre que

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 11

le monde attendait d'eux. Les grands travaux que font les races qui se réveillent, aujourd'hui, ne représentent que le souci de s'aligner sur ce que, dans l'ordre technique, la race blanche avait réalisé. Le qualificatif de civilisé ne convient plus à cet ordre de choses qui exige un dépassement.

Alors, vous demandez-vous, que faut-il pratiquement réaliser pour déterminer une civilisation à la mesure de l'évolution subjectivement considérée ?

De nombreuses questions se posent. Aussi peut-on estimer qu'une découverte plus complète et plus précise de l'homme dans sa totalité existentielle et vivante — disons autrement — dans ses profondeurs et ses sommets — est à faire.

En effet, il est mal connu cet homme dans les méandres de sa complexité, malgré les études sérieuses poursuivies par les psychologues et les examens cliniques auxquels se livrent les médecins de la nouvelle école qui s'intéressent aux phénomènes psycho-somatiques.

Malheureusement, l'étude apparaît compliquée. On y procède par spécialités et l'ensemble échappe à l'esprit de synthèse qui devrait embrasser le tout spontanément. La Vie, étant mouvement, modifie constamment les formes qui devraient nous la rendre sensible dans sa dynamique essence. L'incessant mouvement opérant

d'incessants changements nous trouble et nous plonge dans la confusion par suite du besoin que nous éprouvons de nous appuyer sur quelque chose de définitivement établi. La recherche que nous voulons faire, alors, est décevante. La découverte tentée échappe aux moyens que nous employons, et l'intellect révèle, à notre grand étonnement, son insuffisance.

La compréhension, par ailleurs, exige l'emploi de moyens plus fins, plus subtils, et des contacts avec les choses et les êtres où l'homme fait participer son entière constitution qui porte en elle une somme de consciences appréhensives amenées à procéder par niveaux différents.

Il faut multiplier les contacts dépouillés de tout « a priorisme » de tout préjugé, de toute croyance, de tout concept savant et voyager libre et ouvert à l'écoute du plain-chant de la Vie.

C'est ce que nous allons tenter de faire de retour d'un beau voyage en Proche-Orient, voyage que j'ai goûté pleinement, après avoir rompu tous les ponts sur lesquels courait la ronde des habitudes, pendant un éloignement de quatre mois, l'esprit libre et le cœur en paix, ouvert aux êtres et aux choses que je devais rencontrer.

PREMIERE PARTIE

DE LA FAUSSE NOTION DU MOI

A

L'ETRE AUTHENTIQUE

ADRESSE AU LECTEUR

Laisse-moi donc, lecteur, mon ami, chanter au gré du flux et du reflux quotidien, ce plaint-chant de l'Amour, souffle venu d'où... je ne sais, mais humble murmure de mon cœur qui, s'étant épris de silence, a entendu ce que je te transmets.

C'est rempli de choses que je n'ai sans doute pas su traduire, mais que tu sauras découvrir à travers les mots maladroits que l'encre de mon mental a plus ou moins maculés. Excuse cette faiblesse et honore mes intentions au niveau de ta claire-audience.

Je te l'ai dit, c'est un plain-chant de l'Amour. L'Amour sanctifiera — comment n'en serais-je pas convaincu — l'insuffisance de mon expression en apparaissant dans l'aire de ton hospitalité qui doit avoir des résonances semblables aux miennes.

Si tu es disponible autant que je veux l'être, mon âme passera dans ton âme pour rendre vivantes, à la lumière de ton esprit, ces notes éparses que m'a dictées secrètement la vie dans le brouillard de son éblouissement, au milieu des péripéties de l'existence.

Ce n'est pas ton indulgence que je sollicite, mais ton amitié que je te demande ; car elle sera plus que cela, plus qu'on peut dire ; elle sera la pénétration qui fait découvrir ce que mon insuffisance voile, et donnera à ce livre l'éclat à ce qu'il recèle sous l'imperfection de la transmission.

Sois donc l'amitié accueillante à qui je me donne en toute confiance, de cette confiance de l'enfant livré aux bras de qui l'aime au-delà de toute expression, je veux dire de son père ou de sa mère.

J'expose beaucoup d'ambition en publiant cet essai et en te demandant d'aimer ce qu'il porte et que tu peux penser mieux que je ne l'ai su exprimer, mais je veux communier avec d'autres « moi-même » dans la multiplicité unique de ce monde si proche d'un « inconnu ». De l'inconnu aux clignements d'yeux discrets sous son apparence et qui devraient se rendre sensibles à moins stratifiés que sont la plupart des humains avides des possessions du monde.

Qu'il me soit pardonné si je n'atteins pas l'objectif que je me suis assigné. Qu'il me soit rendu justice, cependant, dans les limites de mes moyens quotidiennement mis à l'épreuve de mon besoin de partager tout ce que contient mon, cour. Mon cœur ne s'épuisera pas, j'en suis sûr, même s'il gaspille ce qui l'emplit. Je sais qu'il sera toujours grossi par les ressources de l'inaltérable.

Ce que je livre à ta discrétion, cher lecteur, mon ami,

16 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

est un plain-chant, ne l'oublie pas. Il est gravé dans l'Ether subtil sur une portée sans barre de mesure. N'en mets pas. Le multiple est Un. Bois l'unité dans la variété des sources et meurs à tout ce qui n'est pas au-delà du bruit des heurts des passions, des borborygmes de l'existence, pour entendre le son initial, la mélodie du silence. Le plain-chant s'élèvera dans le temple où la conscience s'éveille ou se réveille. Si tu l'écoutes au centre de ton âme, tu l'entendras, et tous deux nous serons ravis aux

*lourdeurs de nos structures cérébrales et transportés dans l'empire des dieux —
acumen mentis — à la pointe de l'âme.*

CHAPITRE PREMIER

I - LE PLAIN-CHANT DE L'ITINÉRANT

II - LE PLAIN-CHANT DE LA PRIÈRE

III - ECARTELLEMENT

IV - L'ÉDIFICATION DE L'EGLISE DU CHRIST

LE PLAIN-CHANT DE L'ITINERANT

Qu'il est bon de voyager quand un dieu vous habite !

Car voyager, ce n'est pas parcourir des terres où poussent des herbes, des fleurs et des arbres, où murissent des fruits sous l'éclat d'un soleil partout vénéré, où des pierres burinées par le temps conservent le souvenir d'époques révolues, où la misère et la richesse se coudoient, où les amours jouent à volte-face ; ce n'est pas fendre les flots des mers dont l'eau est partout chargée d'iode, de sodium et du reflet des cieux ! Non. C'est goûter le sel des âmes à travers leurs tuniques sociales, nationales, religieuses ; tuniques hermétiquement closes qui emprisonnent la vie dans la plupart des cas, et c'est lire dans des yeux d'hommes — noirs ou bleus — l'histoire des amours, des haines, des douleurs, des joies nées et nourries sous des climats différents, sous des climats qui les apaisent ou les exaspèrent ; c'est connaître, par l'essaimage des traditions, la « TRADITION » qui est le centre, l'essence et le mode tonal, le rythme, la vertu évocatrice, la valeur éternelle. C'est cela et plus, sans doute.

Plus ? Oui, bien sûr. Plus que je ne sais exprimer, mais qui parle à mon cœur du silencieux mouvement des choses et des êtres.

Voyager ! C'est recevoir le monde et l'introduire dans son sein pour se nourrir d'amour, seule nourriture qui ne le dénature pas, qui ne l'alourdit pas, qui ne détruit pas ses racines, qui ne le pollue pas, qui n'altère pas son rayonnement.

Voyager ! C'est sentir vibrer autour de soi ce qui nous anime, c'est voir le dessin de sa propre mélodie dans le concert général, dans la polyphonie qui est l'expression œcuménique du monde ; c'est percevoir à la rencontre de toute chose le Verbe éternel dans la diversité de sa manifestation ; le son éclatant au milieu du chaos qui reçoit de lui ses formes, son ordre et sa mission n'a-t-il pas à charge de générer à partir de ces formes d'autres formes ?

Voyager ! C'est détruire des habitudes toujours pétri-hantes, briser continuellement des amarres, rompre des attaches et distendre des liens. C'est mieux voir aussi le lourd filet de l'existence tomber sur la grande masse humaine et la rendre captive de ses mailles serrées. Et ces mailles ne laissent plus passer que des consciences épurées en chemin vers les étendues de la Liberté.

Voyager ! Ce n'est pas accumuler du savoir et des expériences, un ensemble de fausses sciences pour grossir sa personne C'est au contraire éliminer toutes ces

20 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

cellules proliférantes qui la structurent, tout ce qui ajoute continuellement quelque chose à l'indéfini dans un espace borné par son espace qui est ici ce qui est là. C'est être translucide sous l'épaisseur des choses qui s'évanouissent là où on les quitte. Le filet, qu'il serait correct d'appeler filet des illusions, n'est plus. Il est englouti dans la transparence de l'essence éternelle, et tout ce qui semblait limite, borne et fin a été absorbé par elle. Le mot terminus — toutes mailles du filet de Maya franchies — n'a plus de signification. Sans raison possessive, le voyage se poursuit dans le « sans

mesure », tandis que les terres défilent, que les mers vous balancent sur leurs flots changeants, et le voyage et le voyageur se fondent dans la réalité, là où la pensée s'arrête faute de pouvoir franchir le seuil au-delà duquel elle n'a plus de fonction, plus d'existence.

Voyager, enfin, c'est boire aux sources du présent à la fois l'oubli du passé et la gestation de l'avenir.

Voyager ! C'est trouver l'immuable dans le mouvement, le mouvement dans l'immobile ; c'est honorer la vie dans le passage des choses qui s'offrent à la mort. C'est aller de miracle en miracle dans les profondeurs de la vie où toute forme n'est plus qu'un rayonnement de l'ineffable.

C'est dans le multiple évanescant, vivre l'unité retrouvée. Unité, creuset des âmes et foyer de l'Etre qui se répand dans l'éternelle division sans altérer son essence.

Ainsi fut, ainsi est-il, ainsi sera-t-il, ainsi soit-il dans l'éternelle présence des instants.

Je le répète, j'ai fait un beau voyage. J'ai relié les instants à la succession des instants, car un beau voyage est un voyage à travers l'espace que seule la totalité de l'être (cœur et esprit) peut faire dans la spontanéité des perceptions. A ce compte, toutes les limites peuvent être dépassées dans la communion avec les êtres et les choses. Le cosmos, sachons-le, n'offre sa profondeur qu'à la totalité de l'être cœur et esprit. La pensée pénétrant l'apparence fouille l'esprit qui est l'espace et le temps dans la négation de la durée...

En cet état de parfaite communion, le cœur dit une prière. Une prière, comme je la pense, est une méditation qui relie l'âme à la Vie universelle. Mais seul, dans le silence, l'homme disponible peut efficacement prier. Etre disponible, c'est être intérieurement silencieux et ouvert à ce qui est au-delà de ce que perçoivent les sens.

Le silence accueillant, l'homme reçoit. Le bavard repousse les offres de ce qui est et ne retient rien. Il est plein de son verbiage quand il débagoule le vide de son esprit... Et plein des tumultes incohérents de son mental quand il ne bavarde point. Singe et perroquet se

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 21

disputent en lui.

En ce monde, il est peu d'hommes disponibles. Il est peu d'hommes qui, en vérité, prient ; car la prière est sensible quand le silence est grand.

L'agité mental bavarde avec un personnage de sa création et qu'il appelle Dieu. Cette idole, il la projette devant lui et la modèle à sa guise. Ainsi croit-il prier alors qu'il se dupe à qui mieux mieux.

Parvenir à prier, c'est pénétrer en soi, là où Dieu écoute et où il n'y a plus qu'une prière que le Père perçoit.

En moi, cette prière s'épanouit ainsi :

O mon Père, qui êtes en chaque homme
aux cieux immarcescibles de la conscience,
Que Votre Nom soit sanctifié
dans l'ombre des consciences végétatives humaines,

Que Votre Règne, qui est lumière,
arrive et pénètre ces zones obscures.

Que Votre Volonté, vivifiante parce qu'Elle est la Vie,
soit faite sur la terre comme au ciel de chacun,
afin...

Que l'Unité unisse toutes les consciences
dans la CONSCIENCE — Nuit, jour et aurore de
l'ÉTERNITÉ.

Que chaque jour le pain de vie (qui dépasse toute
substance)
nous soit donné dans l'existence ;

Que les offenses que nous faisons à la Sublime Réalité
par ignorance,
nous soient pardonnées, comme nous devons
pardonner l'offense
que nous croyons faussement qu'autrui nous a
faite.

Et délivrez-nous des filets de l'Illusion, ce qui fait notre
mal et notre errance
dans les conflits du cœur et les déserts de l'âme.

O mon Père, dans les plus dures épreuves de l'existence,
que Votre Paix nous soit toujours donnée, afin
que nous ne nous aigrissions pas et ne fassions
pas supporter à autrui les sottes réactions à nos
épreuves qui ne sont pas les siennes.

O mon Père, donnez-nous Votre Paix
pour que soit encore plus sensible en nous Votre
adorable présence,
et qu'en notre cœur, rempli de Vous, Votre Règne
commence.

ECARTELLEMENT

Que Votre Règne commence, car il est le Règne de l'Amour depuis longtemps annoncé, depuis longtemps attendu et peut-être depuis longtemps oublié.

Il tarde à commencer. Et les esprits partout vacillent sur le chemin de l'existence, en haut comme en bas de l'échelle du monde des hommes.

En haut, au sommet de la recherche de l'inconnu, leur intelligence prisonnière de l'intellect est prise de vertige au seuil du « sans mesure », du sans objet, de la fin des phénomènes sensibles, au seuil de la Vie pure, et, en bas, au seuil de l'anéantissement dans l'ignorance et la misère.

Ce monde humain, d'aspects si divers, est écartelé entre la richesse, la grandeur de la science et l'extrême pauvreté physique et intellectuelle, entre la conscience éclairée et d'obscurs besoins animaux ; entre le ventre et l'esprit, entre l'avidité existentielle et l'aspiration spirituelle ; entre Avoir et Etre...

Et pourtant, à la bien observer, la grandeur de la science tient moins des résultats prestigieux révélés et des nombreuses techniques qu'elle inspire, que de la perplexité spirituelle où l'Homme se voit conduit et qui l'amène à rentrer en lui-même, là où la réponse aux questions qu'il se pose finalement se trouvent.

De l'extérieur à l'intérieur, tournoyant dans un grand mouvement circulaire, la Vérité, patiemment et obstinément recherchée, surgit à la pointe des courants qui se rencontrent et s'opposent, pour créer une suite de phénomènes à l'éloquence muette.

C'est alors que dans les profondeurs des diversités, l'Homme perçoit, à chaque étape de sa démarche investigatrice, le clin d'œil d'une unique origine.

Ce clin d'œil, quand il est perçu, apparaît engageant. Il est une promesse faite à la conscience innocente projetée en chaque chose, d'un retour chargé de richesse à Ce qui fut, est et sera dans son mouvement éternel et infini. Ce mouvement, par son état interne et itératif crée l'espace et suggère le temps. De ce mouvement naissent les choses, et des choses naît l'illusion. Le changement constant qui découle des apparitions et des disparitions des formes déconcerte au lieu d'initier. Tout changement comporte en soi l'implication du temps. Le temps prend ainsi psychologiquement l'Homme dans les liens de la durée qui, par son évanescence, lui cause angoisse et désarroi et le dresse contre le changement qui s'oppose à son sentiment inné de l'éternel et de

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE²³

l'absolu.

C'est pourquoi tant de trouble et de confusion règnent en ce monde.

Ce que les uns appellent Dieu, ou ce que d'autres appellent Vie, Origine ou Puissance créative, est l'Unique, l'état total qui se divise et se multiplie pour faire le miracle que semblent être une fleur, un arbre ou un Homme ; tout ce qui se qualifie ou, plus exactement, tout ce que nous qualifions esprit, intelligence, substance, matière.

Ainsi, sur le plan que nous appelons physique, l'énergie à l'état statique est matière. La matière à l'état dynamique est énergie. La matière et l'énergie à l'état stato-dynamique équilibrant sont énergie conscience.

L'énergie conscience à l'état statique est substance originelle. La substance originelle à l'état dynamique est Vie conscience active, rayonnante et projetée.

La substance vivante et la Vie conscience active et rayonnante à l'état stato-dynamique sont Esprit.

Et tous ces états comportent à leur origine tout ce qui se manifeste, quelle que soit la densité ou la subtilité de l'état parmi les états que l'on observe.

Ainsi tout état est en soi, dans la non-manifestation d'une morphologie passagère, tout ce qui s'accuse à tous les degrés — du dense au subtil et du subtil au dense — dans la manifestation de la Vie ou de ce que nous pourrions appeler le monde des phénomènes.

Dans le monde des phénomènes, l'Homme est appelé à révéler sa surhumanité ou sa divinité.

Et cependant ce monde humain est écartelé. Le tout est étrangement fragmenté, dépecé par le savoir en pièces détachées de l'Homme aux appréhensions sensorielles limitées et au mental mécanique.

Ecartelé est ce monde de l'Homme, ce faux règne humain.

Ecartelé, sans doute, parce que l'Homme n'a pas su se réaliser dans sa gloire en s'offrant au règne de l'être authentique attendu. Cette réalisation était cependant inscrite dans la promesse d'un paradis terrestre, d'une terre promise, dans les Ecritures, dans toutes les Ecritures, comme dans les aspirations profondes de l'Homme.

Oui, dans les aspirations profondes de l'Homme qu'un dieu habite, ce qui fait penser que le règne humain est une implication du règne divin sur la terre.

Mais l'Homme se détourne de ce règne humano-divin parce que son esprit, enivré par les vapeurs de l'existence plein d'offres alléchantes, cultive des représentations intellectuelles de formes existentielles aux attraits physiques et affectifs qui le captivent.

Ah ! que ne s'empresse-t-il de commencer ce règne...

24 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Ce règne de la lumière tant appelé et repoussé sans doute par le comportement avide des hommes englués dans l'existence.

Mais peut-être sommes-nous aveugles et ne voyons-nous pas planter ses jalons dans les perspectives tourmentées de l'âme afin d'enfanter un monde étranger à toutes nos prévisions ?

Nos doutes, nos troubles, nos angoisses sont peut-être les avant-coureurs de la douleur qui assiste à tout enfantement. Tu enfanteras dans la douleur, est-il écrit. Ce n'est que dans la douleur que le monde nouveau peut naître, puisqu'il doit remplacer ce monde-ci, ce monde de nos folies et de nos erreurs, ce monde appelé à mourir avec la mort de la partie de notre psyché conditionnées.

C'est à travers le déchirement des liens qui nous retiennent encore au centre de nos attaches existentielles qu'un monde nouveau naîtra quand nous serons libérés de la matrice où végétait notre inertie. La douleur survient à la suite de la résistance que

nous opposons à la mort, inexorable quand nous la repoussons, et si fraîche quand nous l'accueillons sereinement.

Douce mort qui m'emporte chaque jour, à tout instant, et cela pour que me soient ouvertes les portes de la Vie, constamment ouvertes. Passées ces portes, là se baigne l'esprit ; il éparpille son rayonnement dans l'éclat de la Vie qui est originellement le sien. Il y a constantes retrouvailles dans un constant abandon.

C'est là un secret qu'on a grand mal à découvrir et dont on a grand mal à éprouver la vertu.

A l'encontre de la Vie, l'homme semble subir l'inhibition que provoquent en lui les impératifs de l'existence. Impératifs à sens nombreux d'origines diverses Physiques, biologiques, psychologiques, et dans des domaines insuffisamment explorés bien que déjà fort éclairants, mais que l'Homme, dans son habituel comportement, ignore ou néglige d'observer.

Comment projeter une lumière sur ces zones obscures où l'Homme s'agite dans une suite de réactions en chaîne qui l'entraînent dans un cercle sans rupture et cependant soumis à la Loi d'évolution ?

Il y a peut-être une discrimination à faire entre la Loi et l'évolution. L'évolution est mouvement des phénomènes qui s'inscrivent dans l'existence, mais la Loi de cette évolution est Vie.

La Vie est en soi commencement et fin de toutes les choses.

L'Homme peut servir l'évolution, mais doit découvrir la Vie qui le transcende. Autrement dit, l'Homme peut exister, respecter le sens du parcours et les règles

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 25

de l'évolution et, en conscience libre, être en même temps la Vie.

Il doit triompher de l'existence pour être à la fois Homme et dieu.

C'est sans doute cela que le règne du Père attend pour se manifester ?

Mais pour se manifester dans la société, ne doit-il au préalable, se manifester en chacun de nous ?

Se manifester en chacun de nous exige l'abolition de tout ce que nous désirons posséder, même le royaume du ciel que nous convoitons au lieu de l'établir dans le champ de notre Amour désintéressé.

Nous voulons avoir sans jamais songer à être.

Pourquoi?

Les hommes s'écartellent !

Le monde est écartelé. Conséquence inéluctable de l'erreur que le monde a installée chez lui, à prépondérance et efficiente.

Et l'erreur prolifère à travers la multiplicité des formes que l'existence suscite. Et c'est le règne sévère de la causalité. L'erreur est cause de l'erreur, effet de l'erreur et nouvelle cause de l'erreur, ainsi jusqu'au carré souffrance sollicite une prise de conscience.

D'une réalité mal appréhendée, mal interprétée, l'erreur prend le départ et erre à travers les anneaux appariés sur un tissu sans fin.

Ainsi a-t-on mal appréhendé l'existence et mal interprété la parole du Christ parlant de son Eglise. Il y a déjà, 2000 ans d'erreurs...

L'Eglise (ékklésia : assemblée) est une assemblée, mais une assemblée de quoi ? Une assemblée de ce qui est depuis la conscience de l'infime particule jusqu'à la supraconscience humaine possible. Une assemblée des vivants qui constituent l'homme total : l'homme chair, sang, psychisme, cœur esprit. L'homme conscient de sa conscience affective, conscience mentale, conscience spirituelle, superconscience, supraconscience. Tout est entièrement Tout. Et c'est cela l'Eglise du Christ que chaque homme doit bâtir en lui, sous le contrôle du Seigneur qui l'habite et que le Père inspire. Le Tout humain intégral. Et le Tout humain est à l'image cosmique de la plénitude divine. Chaque monde est une assemblée des consciences qui s'y développent. L'assemblée des hommes est une assemblée des dieux. Et cette assemblée des dieux est couronnée par Dieu, le Père des dieux.

Penchons-nous sur les Evangiles ; lisons et laissons notre mental en repos, et nos conditionnements oubliés où la peur est oubliée.

Les Evangiles rapportent qu'André, un premier disciple du Christ, rencontrant son frère Simon, le menant à Jésus qui l'ayant considéré, lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jona. Vous serez appelé Céphas qui signifie pierre.

Jésus a bien dit : Vous serez appelé Céphas qui signifie pierre... Céphas sera votre nom, parce que signifiant que vous serez parfaitement nommé, car vous avez la solidité du roc, l'extrême densité de toute substance, l'homme de la terre vigoureux et rigoureux. Oui, Cephass, vous êtes pierre et sur cette pierre je bâtirai

PRÉMIÈRES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 27

mon Eglise ; car, ici-bas, mon Eglise s'appuie sur la terre, sur des fondations humaines physiques que la nature nourrit. Et, partant de là (on ne peut partir que d'où l'on est) mon Eglise s'élèvera vers les cieux sur la conscience où la Lumière illumine de plus en plus la conscience en constant épanouissement.

L'homme élèvera en lui la Jérusalem physique vers les splendeurs de la Jérusalem céleste, la cité terrestre

C'est plein de cet esprit que Jésus put dire à la Samaritaine : « Femme, croyez-moi, le temps est venu où vous n'adorerez point mon Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... mais le temps viendra, il est déjà même maintenant, les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité. Car ce sont là les adorateurs que mon Père désire.

Le temps était-il venu en Vérité ?

Quels sont les hommes qui depuis deux mille ans ont édifié en eux l'Eglise du Christ ?

Si chaque homme la portait en lui, parfaitement édifiée, les guerres seraient impossibles. La Paix s'étendrait sur la terre.

Nous voyons ainsi que, constitué tout d'abord du limon de la terre, l'homme de chair, de sang, porte en lui la porte physique, au seuil de psyché, la clé qui ouvrira la porte étroite du paradis que sa persévérance édifiatrice ouvrira pour ouvrir encore d'autres portes sur des splendeurs illimitées.

Mais quel architecte génial en règles divines, l'homme est destiné à devenir ici-bas, pour édifier sans défaillance, la plus pure des Eglises !

CHAPITRE II

- I - NAISSANCE DES FAUSSES NOTIONS
- II - LA CONSCIENCE ENTENÈBRÉE
- III - LA LUMIÈRE LUIT DANS LES TÉNÈBRES ET LE SYMBOLISME

NAISSANCE DES FAUSSES NOTIONS

Deux mille années !... Deux millénaires !... Vingt siècles !... Vingt siècles passés au milieu des tragédies qu'aiment à perpétrer les hommes ; et, durant tout ce temps s'est poursuivi le duel entre les opposés. La dualité, qui représente un état d'opposition, a constamment établi son siège dans le caractère complexe de l'homme et a aidé à déformer et à couvrir de scories le message que le Christ nous a transmis par la bouche bellement humaine de Jésus.

Je sais avec certitude qu'avant que le sermon sur la montagne ait été prononcé et que le Golgotha ait été le lieu où Jésus consumma son sacrifice, cette dualité avait déjà force de loi parmi les hommes..., la dualité cette provocatrice de conflits.

Nous constatons là un fait irrécusable que nous n'avons jamais parfaitement expliqué d'ailleurs.

Pourquoi ?

Est-il suffisant de dire que l'Humanité, symbolisée par Adam et Eve, l'Humanité, étreignant dans son sein en une union sacrée, ses deux pôles : positif et négatif, a péché en goûtant du fruit de la connaissance du bien et du mal, séparant, en somme, ce qui était uni, pour se laisser entraîner dans le sempiternel conflit des opposés.

Si le symbole est révélateur, que nous apprend-il ? L'Humanité, dans la profondeur des temps passés, vivait dans un paradis terrestre, voyez la Genèse. En goûtant du fruit de la connaissance du bien et du mal, l'Humanité fut entraînée dans une aventure ténébreuse. La curiosité, en elle, s'accroît parce que sa sensibilité s'aiguise ; son mental prit naissance et se développa, et l'Homme, usant de ses moyens, se forma un égo-centre qu'il estima être « sa conscience personnelle »,

La Terre perdit à sa vue sa parure paradisiaque et se revêtit des ténèbres que la complexité de ses structures intensifiait. La dualité le fit passer d'un pôle à un autre et l'Homme s'introduisit dans le jeu de la division.

L'Homme refoula dans le fond de son être le sentiment de son unité perdue. Et la recherche de l'unité constitua ensuite l'objet de sa quête désespérée.

Sa quête l'amena à adorer un Dieu qu'il créa à sa ressemblance, aussi près possible de sa propre image. Et il logea ce Dieu quelque part dans les cieux.

L'Homme engagé dans la lutte des opposés porta le conflit sur le terrain de ses créations mentales.

32 PRÉLIMINAIRES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Les Hommes cherchant Dieu eurent la prétention de décrire, selon leur tendance et leur tempérament, ses apparences et connaître ses volontés. Les disputes dogmatiques s'élevèrent et les bûchers furent allumés.

Le succès de la dualité s'affirmait dans l'existence et souvent de façon tragique. La cruauté trouvait dans la dualité raison de s'exaspérer.

Le nombre deux est le diable, disait Gerardus Dorneus, un médecin philosophe du XVI^e siècle. Il est la contre-face divine qui étend son pouvoir ici-bas, plongeant dans des troubles sans fin les hommes qui s'y laissent prendre.

Ainsi la dualité faisait son œuvre — probablement utile — et qui consistait, je pense, à provoquer la lucidité de la créature, une perception plus vive de la conscience et son plus grand épanouissement.

Saint Augustin s'était laissé entraîner par ce jeu qui égare avant de découvrir, enfin, l'erreur dont il était la dupe. Il avait situé Dieu hors de lui et ne parvenait pas à le trouver, pour la simple raison, reconnut-il ensuite, c'est que Dieu était en lui.

Si semblable erreur s'est produite et a été entretenue jusqu'à maintenant, si l'Homme s'est conservé aussi ignorant à travers les siècles, comme il se maintient encore ainsi aujourd'hui ; c'est qu'il y a une raison, une cause qui engage l'Homme à être le jouet d'un phénomène dont il ne décèle pas les origines.

Quelle est cette raison ? Quelle est cette cause ?

Nous la trouverons en examinant le phénomène complexe qui représente la psyché impliquée dans l'existence.

Cette implication de la psyché dans la densité du monde terrestre est fragmentaire. Car la psyché, semblerait-il à celui qui étudie la psychologie des profondeurs (et des sommets) et ausculte les Ecritures souvent fort éclairantes, est une conscience à l'expansion infinie. De cette conscience, une fraction seulement s'obscurcit, s'enténèbre dans la densité charnelle et, par le truchement de sens imparfaits, prend contact avec les éléments du monde physique dans lequel la créature humaine est appelée à faire l'expérience de l'existence pour en extraire la compréhension de la Vie dans ses fonctions créatives de croissance, de multiplication et de prolifération des phénomènes.

Impliquée dans un corps, cette fraction de conscience se trouve limitée par le milieu qu'elle appréhende et, engagée par les sens, elle met toutes voiles dehors.

Et cette conscience, obscurcie par l'enveloppe charnelle, émanant d'une conscience douée de rayons étendus et chargée de nombreuses richesses, représenté ce qui

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 33

devient une personnalité humaine physique, affective et mentale. Cette personnalité éprouve le besoin de se situer, de s'affirmer en se limitant dans le milieu existentiel qu'elle pénètre. Elle se considère un élément individualisé parmi les éléments différenciés du monde.

L'Homme est alors une personne douée d'une conscience fragmentaire issue de sa psyché qui subit le besoin impératif de se situer relativement par rapport aux choses existantes autour d'elle, et ce besoin est un impératif au stade d'évolution où l'Homme se trouve. Cela est un fait qu'il faut reconnaître puisqu'il est. Cela ne prête pas sujet à discussion ou à contestation. Chacun l'éprouve. Mais si l'impératif est sans conteste évident et appelle une réponse à une sorte de quête que la créature fait autour d'elle, comparant les choses entre elles et d'elles se différenciant, il y a une chose contestable entre toutes, c'est la réponse que la conscience (qu'on prétend éveillée, ce qu'elle n'est pas) donne à ce besoin ou à cet impératif. Cette réponse apparaît d'autant plus sujette à caution, qu'elle se montre génératrice de conhits. Elle est mauvaise interprète de l'existence dont l'Homme attend le bonheur, un bonheur après lequel il court en vain.

Cette réponse comporte donc une erreur d'interprétation des rapports que l'homme, partant de son égocentre, établit entre les choses observées et ce qu'il considère être « lui », personnellement « lui ». Autrement dit, entre les objets et le sujet qu'il croit être. De cette expérience, fautive en soi, il tire des notions appelées à être des clichés qui meubleront son mental. Il les projettera ensuite sur toutes choses et en différentes occasions.

La première de toutes les notions susceptibles d'influencer le comportement de l'Homme, parmi toutes les notions, sera la notion du « moi » personnel déduite de

expérience limitée faite dans le cadre du milieu où il s'est trouvé existant, d'où il découlera la notion de séparativité génératrice de peur et de conflits. De cette première notion établie, dépendront de nombreuses autres notions qui s'égailleront sur l'échiquier de l'existence ;

de même que seront faussées les tentatives que l'homme fera pour appréhender, à partir d'elles, la réalité absolue dans sa totale manifestation.

L'Homme pourvu de moyens complexes et nombreux réseaux nerveux, glandes endocrines, éléments qui veillent à la cohésion de sa constitution physique, doté de facultés diverses, se personnalisera à partir de tous les fragments de connaissance qu'il recueillera et enregistrera par ces moyens et cela fera naître, égocentriquement, une notion de lui-même (de ce qu'il appellera son

34 PRÉLIMINAIRES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

« moi ») imparfaite et impermanente comme toute notion soumise au changement dans le champ des choses tourbillonnantes et relatives. Cette notion sera nécessairement fautive et factice vis-à-vis de son être vrai, de son être authentique, de sa participation essentielle à la vie universelle.

Cependant son être authentique, en lui, sera une protestation vivante qu'il ne pourra pas totalement étouffer, car incité par sa réalité, il tentera la vaine recherche de l'absolu. Sa constitution imparfaite, fragmentaire, sera inapte à triompher de cette recherche, et sa psyché, ou plus précisément la partie de la psyché impliquée dans un corps, en sera troublée.

Dans sa recherche de l'absolu, l'Homme sera toujours entravé et toujours dévié de sa quête par la fautive notion de son moi, et la fautive notion qu'il a des rapports qui existent entre ce moi et un univers hors duquel il se situe arbitrairement pour l'observer. De cette notion naît un ensemble de fautes notions dérivées de toutes choses existantes. L'Homme est, de par son origine, riche de vie, de cette vie dont il ignore, dans les limites de son moi personnel, l'essence et la puissance. Ailleurs, dans le courant existentiel, il est pauvre puisque entre ce qu'il considère comme deux mondes étrangers l'un à l'autre, il prétend égocentriquement s'affirmer selon les rapports qu'il pense découvrir de réel dans l'association des choses qui l'entourent et qui constituent son milieu. Mais la pauvreté de ses moyens fait, d'une réalité affirmée, une suite d'images incohérentes qu'il s'évertue en vain de rassembler.

Je dis en vain, parce que l'homme est comme un miroir mobile à plusieurs facettes disposées sur une surface de différents reliefs — concaves et convexes — et qui, de ce fait, ne pourra réfléchir que des fragments d'images saisis sous des angles multiples.

De cet ensemble de fragments, il rassemblera une représentation mentale déformée de l'image vraie qu'il croit réfléchir. A la suite de quoi, par ces moyens à réflexion aberrante, il se fera de « lui-même » une idée ou une notion fautive des choses réfléchies ; de cela dépendra son comportement dans l'existence.

Ce phénomène, que nous observons ici, est, selon les hindous, dépendant de ce qu'ils appellent Maya, mot que nous traduisons imparfaitement par illusion. C'est une mauvaise traduction. Maya est une puissance que l'Homme nourrit et dont il est la dupe. Maya préside au jeu des fautes notions dans le royaume mouvant de l'existence. C'est à Maya que l'Homme doit en partie ses réactions. C'est à elle, sans qu'il s'en doute, qu'il se réfère la plupart du temps. Maya anime en lui les per-

sonnages de la comédie qu'il se joue. Elle déplace les diaphragmes de sa conscience pour enregistrer des clichés trompeurs d'un monde qu'il appréhende de la façon que nous connaissons et qu'il se représente aberré.

Jusqu'à ce que l'Homme prenne conscience de la duperie dont il est la victime, le jeu dans toutes ses activités se poursuivra. Guerres, trêves et guerres se succéderont. Conflits économiques, crises financières et drames provoqués par des perturbations psychiques se perpétueront. Division et multiplication joueront leur rôle proliférant dans les reflets des choses que l'homme enregistrera dans le cadre de ses limites.

S'il ne s'évade pas de cette sorte de roue qui l'entraîne dans son mouvement et avec laquelle il tourne sans fin, l'Homme ne parviendra pas à réaliser ce qu'il est en vérité. Et ce qu'il est en vérité, bien qu'il l'ignore, est riche de Vie. Car il est la Vie, mais la vie enrobée de substance dense. Pourtant, enrobée ou non, la Vie est essentiellement TOUT. L'existence est une manifestation de la Vie dans la densité. Elle porte en ses multiples aspects toute la richesse qui est à déceler dans les formes et les épaisseurs. L'Homme, en lui-même, peut la découvrir puisqu'elle s'y trouve, comme elle est dans le mouveinent des choses et des êtres que la Vie anime, dans la pluralité des désirs créatifs qui éclatent en champs attractifs sur l'échiquier immense de l'espace éternel.

Son être qui renferme la richesse de la Vie fluide, de la Vie inconditionnée, de la Vie librement créative, de la Vie, puissance éternelle, est en lui comme si un veilleur silencieux y attendait le moment favorable où sa présence pourra être perçue par l'homme de la terre (selon saint Paul) ; l'homme de la terre qui se concentre sur la fausse notion du moi et procède, d'erreur en erreur, à la prolifération des fausses notions dont il se fait un bréviaire, car psychologiquement son bagage spirituel, intellectuel et moral partira de là en se grossissant, en s'alourdissant.

La présence de l'être discret et authentique pour être perçue par l'homme de la terre, exige de ce dernier une révolution complète de sa cérébralité et de sa structure émotionnelle qui constituent sa personne. L'accomplissement de cette révolution permet une médiation entre l'homme de la terre et l'Homme du ciel.

Il y a relation entre la conscience fragmentaire momentanément personnalisée dans l'existence et la cons-

science profonde, lumière de l'être authentique que nous refoulons faute de la percevoir.

Par cette relation, la Vie, lumière des hommes, peut éclairer enfin les moindres aspects de l'existence et faire de la personne un être vivant uni à l'être authentique

36 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

éternel et immortel.

L'homme de la terre, dupé par la fausse notion du moi, prétend se personnaliser de plus en plus. Il génère ainsi des fausses notions de tous ordres qui entretiennent en lui le sentiment d'une immortalité dont seul l'être authentique est assuré.

La conscience de la personne est une conscience enténébrée par les rapports établis avec les êtres et les choses dans l'existence. Il lui incombe de dissiper les ténèbres que le milieu existant constitue.

DE LA CONSCIENCE ENTENEGBREE

Pour aborder la connaissance de soi-même dans la confusion actuelle du monde où nous existons, est-il possible de se référer, « au départ », à des indications révélatrices qui nous inspireraient une prise de conscience susceptible de nous engager dans le champ de la découverte où la liberté est la lumière de l'esprit comme elle est la propagatrice de son essence.

Par exemple, d'une part, est-il possible de percevoir dans les Ecritures le fil d'Ariane qui nous permettrait de pénétrer plus avant dans le champ mystérieux de la connaissance de l'Homme, véhicule de conscience en expansion, et d'autre part, la science peut-elle nous apporter l'appui de ses découvertes au cours de notre recherche ?

Je le crois volontiers dès l'instant où nous abordons cette recherche avec vigilance sans faire intervenir des comparaisons, des opinions, des jugements, des condamnations ou des justifications.

Quand dans l'espace illimité, la Vie se propagea, la *Vie cette lumière des Hommes*, se répandit et la moindre particule de substance, en fut chargée. La moindre particule chargée fut conscience unie à la conscience universelle en se laissant attirer par la densité qui devint ici-bas matière.

Le kosmos se livrant au mouvement et s'ordonnant selon la Loi unique, la conscience, que nous appellerons conscience-lumière, apporta sa collaboration à l'œuvre ordonnatrice pour faire le triomphe de la Vie : du cœur dense de la manifestation à son éblouissement...

Et le minéral se forma géométriquement et combina ses cristallisations polyédriques, et le végétal en surgit, et l'animal apparut nageant dans les eaux, et rampant, puis volant sur la terre, et la conscience agissant à partir du noyau de chaque particule, se centrant au cœur d'un ensemble formel, tenta d'émerger dans un monde où se multipliaient les phénomènes physiques. La tentative d'émergence de la conscience fit de l'animalité naître l'Homme.

Et l'Homme portant en soi l'œuvre ineffable en gestation est entraîné dans le creuset de l'existence transformatrice de toute chose pour la réaliser. Si nous observons le jeu existentiel des transformations, nous voyons, aujourd'hui, que l'Homme récapitule en soi tout ce qui fut et tout ce qui est.

Dans l'utérus maternel, l'embryon baigne dans les sels minéraux et les sucs végétaux ; puis il révèle des

38 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

branchies accompagnées d'un aspect pisciforme auquel succède l'apparence d'une animalité simiesque pour devenir enfin un enfant d'Homme.

L'enfant d'Homme débouche sur le seuil d'un monde en perpétuelle gestation. Ce monde se transforme sous l'action énergétique de la « Vie-conscience » qui est la lumière des Hommes tourbillonnant dans la spirale évolutive.

Et l'histoire de la formation complexe du monde et des choses qui le composent, de l'humanité à la démarche d'apparence déconcertante, occupe le plein de la complexion psychique de l'Homme.

L'aventure existentielle commence. L'aventure ténébreuse de l'existence, qui sera, pour l'Homme, une épreuve d'adaptation créatrice, va comporter deux aspects qu'il se devra de comprendre et de mettre en harmonie : la Vie inconditionnée d'une part, et l'existence de l'autre, cette dernière conditionnée par le milieu aux formes mouvantes.

La Vie inconditionnée dont sa psyché est pleine et qui est la lumière (conscience-lumière) se trouvera voilée par l'émergence sensorielle de la vie fragmentée dans un monde aux densités variables.

La fraction de conscience introduite dans l'existence se trouve séparée de l'immense réserve de vie inconditionnée qui est conscience-lumière par l'attrait qu'exerce sur l'Homme le monde physique abordé par les sens.

L'attrait qu'exerce le monde physique sur l'Homme développe son mécanisme mental qui se structure dans un cadre limité.

Cette structure enveloppe la conscience introduite dans l'existence d'un voile dont l'opacité s'oppose à la pénétration du rayonnement de la conscience-lumière. C'est là que la parole de l'Écriture prend toute sa signification : « *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise* ».

Il est important que ceci soit rapporté, répété et médité.

Il est important de comprendre aussi que ce que nous appelons subconscient, inconscient, supraconscient, est lumière, et que la frange qui émerge dans un monde inconnu appréhendé par le truchement d'organes imparfaits, disons enténébrés, perd le contact avec la plénitude de la psyché, fille de l'unité et qui est connaissance et lumière.

C'est pourquoi Jung, constatant empiriquement le phénomène, dit quelque part que *l'inconscient détient des contenus qui, s'ils pouvaient être rendus conscients, représenteraient un accroissement immense de connaissance*.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 39

Mais la frange de psyché émergeant dans le monde, et que Jung appelle conscience n'est plus que conscience conditionnée par le milieu, conscience voilée qui adopte une notion égocentrique — justification d'une existence séparée de l'Origine. Dans cet isolement, cette frange émergeante existentielle qui dit « je », « moi », ignore les ressources universelles contenues dans ce qu'il nomme inconscient et ne fait pas état des richesses faites de l'ensemble des expériences précieuses recueillies au cours de centaines de millénaires passés.

Toutes les erreurs, tous les drames, toutes les tragédies dans l'existence partiront du moment où cette dualité sera effective.

A la réalité psychique, nulle attention ne sera donnée et la psychologie ne fera état que d'observations personnelles entachées de l'erreur initiale provoquée par la fausse notion du moi.

Cependant les psychologues actuels disent que le conscient (que nous nommons ici conscient conditionné et voilé — qualifié par saint Jean de ténèbres) *en dépit de son intensité et de sa concentration, est purement éphémère, accommodé seulement au présent immédiat et à son propre voisinage*.

C'est, avouez-le, donner au conscient la marge étroite de l'émergence dans l'existence que nous lui reconnaissons dans cet essai.

Mais l'inconscient — (qui est pour nous conscience-lumière) — contient un trésor prodigieux accumulé au cours des existences des ancêtres et du mystère qui les a mutés depuis un ou deux millions d'années., et peut-être plus.

Entre parenthèses, voyons que les instincts des insectes chez les fourmis, chez les abeilles et daims d'autres collectivités animales, prenons le clan des corbeaux et des loups, par exemple,

puis observons la technique artisanale des castors etc... sont des instincts actifs sous l'impulsion certaine d'une intelligence douée de conscience en relation avec la Loi originelle.

Si nous consultons la science, pour notre compréhension, nous pouvons nous appuyer sur des découvertes qui représentent des approches vers ce que nous apportent et les Ecritures et les psychologues.

La biologie nous dit que l'Homme possède 23 paires de chromosomes dont une seule paire parentale distribuant les effets de l'Hérédité, et 22 paires dont on ne définit pas les fonctions — fonctions qui ne peuvent pas manquer *d'être*, bien qu'ignorées, mais qui semblent concentrer à la fois les fruits de l'évolution et les influences germinatives projetées par l'origine. Ces 22 paires de chromosomes constituent les apports accumulés de la

40 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

psyché au centre de quoi rayonne l'être authentique. le Moi vrai, vivant et participant à la vie unique.

La paire parentale jouit d'une fraction de la conscience de psyché que concentre l'ensemble des chromosomes et qui se développe dans le milieu existentiel qui lui est imparti là où elle se situe au cœur de ce milieu en le délimitant ; là où elle doit, pour la connaissance de soi, découvrir les influences qu'exercent sur elle les 22 paires aux fonctions imprécises à notre connaissance.

Rien de cet ensemble diversement appréhendé et constituant le contenu de l'inconscient, n'est étranger à l'Homme qui ne s'en doute pas quand il est personnifié.

Son ignorance est évidente dans sa conscience conditionnée, voilée, dans l'opacité provoquée par sa fausse notion du moi ; et la volonté, soumise aux limites de l'existence, n'est qu'une fonction chargée d'affirmer les valeurs égocentriques de cette fausse notion.

Voilà ce qui fait apparaître paradoxales à notre logique existentielle, les explications ou les confidences des mystiques quand ils essaient de nous faire part de leur expérience. Ils affirment en niant. Les réalités qu'ils approchent sont la négation de ce que nous croyons objectivement et concrètement observer pour parvenir à un état subtil inexprimable. Ils présentent un ensemble de connaissances symbolisées. Et cela nous fait penser que la structure psychique conserve l'impression des symboles qui ont peuplé de tous temps la nature des choses vivantes.

« La nature est un temple où des vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles,
L'Homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. »

Le poète inspiré chante ce que le psychanalyste découvre dans la psyché de l'Homme. Le poète a précédé le psychanalyste. Mais ce dernier inverse les valeurs, subjugué qu'il est par la fausse notion du moi. Il déclare ombre ce qui est lumière et lumière ce qui est ombre.

Dans l'aventure existentielle, ce que les sens appréhendent doit être approfondi. Car c'est avec les appréhensions sensorielles que l'Homme tente, imaginativement, de construire un monde fait d'une mosaïque de fragments, faute de ne pouvoir embrasser le tout d'une seule étreinte de son intelligence. Ses moyens, enfermés dans les limites d'un faux moi, font qu'un voile tombe devant une réalité perçue parfois par impression fugaces et déconcertantes. Le monde, mentalement représenté, détourne son attention de ces perceptions inter-

mittentes et imprécises. Il captive son intellect enchassé par l'attrait des activités spéculatives dans lesquelles sa réalité ne trouve pas une harmonieuse participation.

C'est ainsi que ce qui échappe aux sens de l'homme, à ses spéculations intellectuelles, ce qui est, en fait, réalité non perçue, est considéré communément comme appartenant aux régions obscures de l'inconscient. Et cela peut l'obséder dans un mouvement sous-tendu de cet inconscient.

Il est facile de comprendre alors l'inquiétude qui s'empare d'hommes de valeur et dont le génie est reconnu. Citons, parmi eux, Robert Oppenheimer qui voit dans chaque découverte faite en science pure, la naissance d'une nouvelle angoisse ; ou Niels Borh qui déclare, quand une idée surgit en lui, qu'une envie de suicide lui vient.

D'où surgissent donc les causes de ce qui les trouble, de ce qui leur étreint le cœur ?... Sinon' de la psyché négligée dans sa vérité cosmique et dans laquelle est un veilleur silencieux. Par mille procédés subtils, la psyché tente de rendre sensible à la frange séparée de l'âme — frange prisonnière de la notion médiévale de l'autonomie ce qu'elle repousse parce qu'elle ne peut pas se l'incorporer. Car elle ne peut pas s'incorporer ce qui n'est pas passé par le tamis de la sagesse, valeur d'intelligence inconditionnée et d'amour.

Nous trouvons là le mystérieux phénomène qui provoque les névroses. Ce phénomène est à connaître dans ses plus subtils secrets, si nous voulons que l'homme soit l'expression d'une réalité qui a la Loi souveraine pour origine et l'Amour pour axe d'attraction.

Les névroses, dans notre monde surchauffé par une civilisation délirante, sont de plus en plus inscrites sur le tableau de nos actualités inquiétantes. Elles envahissent tous les champs de nos activités existentielles. C'est ainsi que l'Humanité, fille de Dieu, revêt la tunique de Nessus qui la dévore.

L'enfant, né du ciel et de la terre, subit l'attrait de l'ombre et perçoit indistinctement les appels diffus de la lumière.

Le trésor contenu dans la psyché, dépôt des faits épurés de l'aventure existentielle passée, et du germe céleste en possession de toutes les qualités de l'origine, ne peut recevoir que ce qui s'est mis en harmonie avec lui. Tout ce qui pourrait porter atteinte au règne harmonieux de la Vie qu'il représente et manifeste en chaque homme est repoussé, comme l'appareil digestif veille à rejeter ce qui nuit à la santé de l'organisme entier ou comme les phagocytes protègent la pureté du sang.

L'homme est ainsi appelé à considérer que son des-

42 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

tin dépend d'un psychisme jaloux de son intégrité et d'une frange consciente aventurée dans le réseau des densités substantielles complexes là où elle est livrée aux influences d'un milieu mouvant qui la conditionne et l'étreint entre des limites à dépasser. Et c'est là, dans ce milieu, que se trouvent aussi nos enfers, tout ce que la fausse notion du moi engendre et charge d'énergie dans ce que les psychologues appellent subconscience.

Dès qu'une disharmonie survient entre ces deux pôles d'une même identité, un état pathologique s'ensuit qu'on appelle névrose. Le psychisme est perturbé par un conflit intérieur et le corps, finalement, en subit l'épreuve d'une façon ou d'une autre.

Le voile, que la fausse notion du moi aide à tisser avec les fils arachnéens que sécrète le complexe psychosomatique au cours du développement existentiel de l'homme, dès son apparition sur le globe terrestre, est un obstacle à la libre communication à établir entre la conscience engagée dans le milieu existentiel et la consciencelumière psychique. Cette

communication libre permettrait la claire perception de l'être authentique et la compréhension des éléments sensoriels qui ont concouru à l'élaboration de la fausse notion du moi. L'harmonie serait triomphante et l'œuvre existentielle prendrait son sens dans une réalisation conscientielle enrichissante.

La frange de conscience engagée dans l'aventure existentielle qui forme la personne — est prise dans l'attraction d'un tourbillon qui la dupe et l'entraîne hors de la voie où la Vie l'avait conduite.

Il faut savoir que la voie est celle qui relie l'Arbre de la connaissance du bien et du mal à l'Arbre de Vie, et qu'au cœur de la psyché règne une qualité de silence qui est énergie génératrice de flammes vives.

L'homme, prisonnier du milieu qui l'entoure, doit en prendre conscience. Car la psyché ne peut pas supporter une attitude en contradiction ou en désaccord avec la voie qui conduit à l'Arbre de Vie dont la « Lumièreconscience » est la sève.

Là apparaît, dans sa clarté, la réalité du sentiment religieux. Il achemine l'homme vers l'appréhension spirituelle de ce qui fait sa grandeur et de ce qui est sa raison d'être.

Là apparaît la valeur effective de la science qui met les résultats de ses recherches au service de l'homme pour une prise de conscience de plus en plus élargie.

Là apparaît nécessaire que s'unissent la science et la religion pour accomplir l'œuvre d'épanouissement de la conscience incarnée en communion avec la conscience cosmique en expansion... *In sæcula sæculorum...*

La science sans la religion est paralytique, disait

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 43

Einstein, et la religion sans la science est aveugle.

Là apparaît — *hic et nunc* — le devoir qui incombe à l'élite humaine de combler le fossé qui sépare le domaine des réalisations scientifiques des conceptions en faveur dans le monde religieux pétrifié par les répétitions de la lettre d'où l'esprit s'est évadé.

Là apparaît urgent d'attirer l'attention du savant sur la carence présente de la science dans les méandres des châteaux intérieurs de l'homme. Car seule la connaissance de la réalité de l'homme non tronqué peut autoriser la mise en ordre d'un milieu existentiel en harmonie avec lui.

La connaissance de l'homme doit être au départ de toute culture. Car il n'y a pas de véritable culture si à sa base l'homme ne connaît pas son essence et toutes ses virtualités.

*
* *

Alors quels moyens l'homme a-t-il à sa disposition pour se connaître ? Lui est-il possible de parvenir à cette connaissance?

Certainement, peut-on répondre.

La frange de « conscience-conditionnée » introduite dans le monde et s'efforçant de se concentrer égoïquement et de se constituer un moi — séparé du milieu et de sa réalité cosmique doit, finalement, et par prises de conscience et dépassements successifs — s'affranchir de ce moi personnel au-delà de quoi l'individualité est découverte. L'expérience existentielle peut se poursuivre alors dans la lucidité.

Mais, comment s'affranchir du moi, dans l'état de nos connaissances actuelles, peut-on se demander? Comment percevoir le contenu de notre conscience inconditionnée? Comment communiquer d'un état à l'autre? Comment s'adapter à une nouvelle vision des choses, à une

nouvelle perception du monde, à un mode de vie qui tient compte que la *lumière luit dans les ténèbres* et que les ténèbres doivent la comprendre?

Il faut, en premier lieu, que l'homme ait conscience que la connaissance de soi est indispensable à qui veut connaître l'univers et les raisons de ses rapports avec lui.

Sa quête pourra s'orienter alors vers les chemins qui conduisent à cette connaissance, car, en venant au monde, comme le disait Alain, l'homme naît aux hommes, à leurs lois, à leurs décrets, à leurs passions, c'est-à-dire qu'il naît à l'existence générée par les fausses notions érigées en lois et en principes, et que ces fausses notions acceptées sans réflexion l'influencent, le limitent, le conditionnent.

44 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Cependant, c'est l'esprit libre qui doit éclairer le milieu et non le milieu influencer l'esprit.

Pour rétablir l'ordre prépondérant de la consciencelumière dans l'existence, la psyché fera surgir dans un rêve ou une rêverie silencieuse des images étranges ou des personnages symboliques.

On s'étonnera de la présence de mythes et de symboles anciens dans l'expression onirique de la psyché. On s'étonnera de sa façon d'alerter la conscience émergée et pipée par le milieu pour lui signaler les désaccords qui s'installent entre ces deux aspects conscientiels et du trouble créé entre eux à la suite du comportement de la personne en contradiction avec la reconnaissance de la loi propre à l'être authentique en communion avec la Loi universelle.

On s'étonnera de les trouver actifs et impliqués dans la psyché comme s'ils faisaient corps avec elle !

La psyché est sans doute riche de tout ce qui fut et de toutes les virtualités.

Les mythes, les symboles, les paraboles ont été de tous temps les éléments de communication entre les différents niveaux de conscience. Jésus s'exprimait en paraboles afin d'obtenir par la perplexité, le silence mental de ses auditeurs ou des apôtres, le silence qui permettait une pénétration possible dans les profondeurs de la psyche dotée d'ancestrales richesses.

Un langage plus satisfaisant à la jugeotte commune, c'est-à-dire le langage que la personne déclare clair, serait filtré et aberré par le voile mental et s'arrêterait à la périphérie de l'être. Il n'y aurait pas découverte et par conséquent pas prise de conscience efficace.

La prise de conscience est efficace quand elle est réelle — parce qu'elle a une action sur les neurones, sur l'appareil cérébral entier et sur le centre cardiaque.

L'homme peut, par une pratique quotidienne dans l'existence, une attention de tous les instants, observer ses réactions et découvrir leur cause profonde. Il prend conscience ainsi de ses états psycho-somatiques, des habitudes contractées dans un milieu, des préjugés et des conditionnements divers.

Partant de ses observations, il peut constater combien l'influence du milieu sur l'homme est grande et combien elle joue sur son attitude et sur son comportement. Il peut découvrir aussi combien l'état stagnant d'un peuple enfermé dans ses croyances, ses superstitions, peut entraîner l'évolution des individus, comme, en revanche, il est aisé de voir combien quelques individualités évoluées influencent la marche progressive d'un peuple.

Le connais-toi toi-même socratique prend ici toute sa valeur pour des raisons individuelles, collectives et uni-

verselles.

Connais-toi toi-même et tu connaîtras *l'univers et les dieux*.

*

* *

Il faut admettre que la préoccupation essentielle des hommes d'élites est de connaître.

Mais la connaissance ne peut être que si l'intéressé s'attache au départ à posséder le thème initial ou primordial de l'être. Il est évident que cette possession doit correspondre à une identité avec l'objet de la préoccupation essentielle et qui reste plongé dans le mystère.

C'est là où les valeurs des symboles de la connaissance apparaissent. Ils tiennent compte de la nécessité d'une identité et de la découverte possible à partir de cette identité. Cette découverte, alors doit être spontanée pour que la connaissance soit soudaine et qu'elle illumine.

Le savant dans la recherche procède par tâtonnement. La recherche l'engage dans un travail ardu. Il s'acharne à savoir. La connaissance est souvent le fruit d'une longue démarche sur une voie déterminée, sur une voie découverte et choisie par prédestination. Par ailleurs, de nombreux sentiments apparaissent à la suite d'une absence de connaissance, citons l'inquiétude, la peur, l'avidité.

Leur dépistage peut, à travers l'angoisse et la curiosité, ouvrir peu à peu un chemin et être un élément de connaissance.

Lorsqu'on pénètre la pensée grecque dans les mythes, les légendes, les tragédies, les philosophies, on discerne le prix que les sages de l'Hellade attachaient à la connaissance. Comment ils s'efforçaient de percer le mystère des dieux et de parvenir à la libération du dieu intérieur par le dépouillement, le déchirement des liens qui retiennent l'homme dans l'ergastule de l'existence.

Et c'est tout un ensemble de symboles qui est introduit dans le drame qui se déroule entre le désir de connaître et la révélation finale.

Cet ensemble de symboles représente une symbolique développée depuis l'origine des temps et, comme Jung le reconnaît, appartient vraiment à la substance humaine. Cette appartenance doit avoir une cause soumise à la loi de la psyché en liaison avec une loi supérieure. Car cette symbolique s'est toujours manifestée active à toutes les époques pour alerter l'homme et lui permettre, par la compréhension de l'avertissement, d'échapper aux contraintes qu'imposent la terre, le ciel et de nombreux éléments impondérables.

46 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Jésus évoquait la symbolique. Ne préconisait-il pas la douceur de la colombe et la sagesse du serpent?

Il est certain que dans notre humanité la symbolique est fidèle au serpent. Au début de la Genèse, dans l'Inde, dans l'antiquité grecque, dans l'Afrique magique où il est revêtu d'un caractère sacré, partout le serpent règne parmi les symboles. Il est parfois reconnu comme établissant un lien entre le ciel et la terre.

Le dragon ailé nous rappelle que le serpent a donné naissance à l'oiseau.

Sur la spirale de l'évolution, l'oiseau paraît plus élevé que le serpent et, cependant, ce dernier exerce sur lui son pouvoir de fascination. Cette constatation peut faire l'objet d'une connaissance de grande importance. De même qu'il est intéressant de voir que le serpent est sensible au rythme qui est une traduction de la Vie.

Puisqu'il est sensible au rythme qui est une traduction de la Vie, c'est qu'il est un facteur de Vie qui peut nous le faire considérer comme interprète élémentaire d'une vie élémentaire, soit énergie ou puissance tellurique.

C'est bien là trouver le début d'une symbolique.

Le caractère orphique du serpent apparaît et le mythe, à son évocation, par son développement sensible à l'imagination, arrache aux profondeurs souterraines leurs secrets. Il connaît les enfers pour connaître les cieux. Car c'est la connaissance entière, totale des contraires que la Lumière illumine tout et que les ténèbres sont dissoutes.

Jésus descendit aux enfers avant de faire son ascension vers les sommets où le père pouvait le glorifier.

Les enfers et les cieux sont opposés et complémentaires avant de se fondre dans l'éblouissement de la découverte de ce qui ne s'exprime pas.

Dans l'Inde, le serpent est Koundalini qui dans sa puissance de Vie est la destruction suprême et la résurrection.

Et ce symbole peut aider à la compréhension des phénomènes qui intéressent l'anthropogénèse et la cosmogénèse.

Le processus existentiel depuis l'apparition de l'homme, ici-bas, représente, sur le théâtre de la psyché, le déroulement d'un film qui porte, dans ses images, le drame — à séquences conscientes — de l'évolution.

Tous les signes qui ont frappé la conscience, étape après étape, sont restés gravés, à la fois, dans la mémoire universelle et dans la psyché individuelle.

Et ses signes apparaissent opportunément pour aider l'homme à voir les bienfaits de la juste mesure dans la recherche de l'harmonie qui l'œuvre à l'Amour.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 47

La mythologie grecque, sur ce rapport, est riche d'enseignements psychologiques, des exploits de Thésée au destin tragique d'Édipe, du triomphe de Bellerophon sur la Chimère, à la délivrance d'Andromède par Persée etc...

Chaque mythe et chaque légende portent un enseignement précieux qu'il est bon d'approfondir.

Une inspiration des dieux est mise à la disposition de l'homme pour se connaître, s'il le désire vraiment.

Qu'il le désire donc pour son salut.

AUX LECTEURS

— — —

Mon Dieu ! comme les sens sont trompeurs Vous n'êtes pas, chers lecteurs sans vous en être rendu compte. Vous savez à combien de croyances ils nous ont attaché. Déviant la route qui devait nous conduire devant le panorama découvreur de vérités.

Ces croyances, il est vrai, ont assez agréablement excité nos violences innées pour que nous nous y attachions. Ces croyances nous collaient et nous collent d'ailleurs toujours à la peau.

Si vous vous demandez pourquoi cela ? Pensez qu'elles paraissent assurer la sécurité à quoi tient tant l'égo-centre personnel, ce moi élaboré à la manière d'un puzzle inachevé.

Ce moi condamnait tout ce qui pouvait porter atteinte à son intégrité ou à l'espoir qu'il caressait d'être immortel. Il condamnait tout ce qui menaçait la lueur dont il comptait jouir auprès d'un Dieu vengeur et tonitruant, ou d'un Dieu si juste et si bon envers nous qu'Il vouait aux enfers tous ceux, parmi la horde humaine, que nous n'aimions pas parce qu'ils pensaient autrement que nous ou qu'ils priaient contre nous à ce qu'il nous semblait.

Charitablement, car nous étions « farouchement » charitables, prévoyant la montée de la colère divine contre ces impies, nous nous chargions de purifier ces âmes en perdition, à la flamme du bûcher. Le feu n'est-il pas le plus efficace des purificateurs Nous considérions l'odeur des chairs grillées supérieure au parfum de l'encens ou du santal, pour calmer les palpitations des narines du Maître des cieux souverainement courroucé.

Cependant, dans les ténèbres du faux moi, luisait la lumière, mais les ténèbres ne la comprenaient pas. Car la fausse notion du moi obscurcissait la conscience pure en quête du mystère que renferme l'existence de l'Homme et des secrets que décèle la puissance créative de la Vie pour permettre, sans doute, à la conscience de l'exercer elle-même dans la juste reconnaissance de la Loi.

Nous organisons, ici-bas, toute notre existence en nous référant à la fausse notion du moi, référence qui prive « le *Seigneur du corps qui habite, immortel, dans le corps de chacun* ». (Bhagavad-Gîtâ) d'exercer sa bienveillance envers tout être et toute chose existants pour faire régner l'harmonie, source inépuisable de paix.

La fausse notion du moi (qui découle des rapports que transmettent les sens de petite portée, à un organisme mental) recouvre d'un voile la conscience lumière

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 49

et génère, dans les formes artificielles qui lui sont propres, des fausses notions proliférantes empêchant la personne, ainsi créée de rejoindre la réalité individuelle, le vrai Moi. La personne projette alors sur le milieu qui l'entoure ce que secrète sa fausse notion du moi. Lorsqu'elle a trop bu, elle voit danser les objets autour d'elle et décrète que les objets sont ivres ; lorsqu'après l'absorption de drogues, elle se met dans un état qui modifie sa sensorialité, elle provoque des phénomènes qui sont encore étrangers à la lumière que le Seigneur du ciel, le vrai Moi, fait filtrer dans les ténèbres qui ne la comprennent pas.

Je puis encore m'exprimer autrement pour susciter une compréhension plus profonde de l'étude que j'aborde. Je le fais en variant les formes, les images et les percées que fait la science dans le front de l'inconnu.

Des sombres espaces, pleuvent en trombe des radiations photoniques innombrables ; ces radiations se heurtent à des obstacles pour que du choc des deux phénomènes qui s'opposent soudain, jaillisse la lumière physique. Cette lumière n'est pas seulement un phénomène qui impressionne notre vue ; elle nous suggère aussi des notions de vitesse, de distance et de temps, notons sans doute justes mais en fonction des moyens intellectuels que nous mettons en œuvre pour dépasser les informations que nous transmettent nos sens physiques de faible portée, mais étrangères à l'appréhension identificatrice de la conscience. Je veux dire par là que la conscience — cosmique — présente en sa vertu propre, en sa qualité originelle, ce qui est en soi, en finalité : vitesse, distance et temps. Celle-là est, en fin de compte, centre d'énergie qui digère la création pour recréer ce qui se mouvra, se distancera et se temporisera dans un renouvellement sans fin.

Je tenais à ajouter cela pour mieux éclairer ce que j'ai déjà dit, avant d'aborder les observations que plusieurs fausses notions courantes en ce monde, m'ont inspiré.

CHAPITRE III

I - SOUS LE RÈGNE DES FAUSSES NOTIONS

II - DE LA DURÉE

III - DE LA SÉPARATIVITÉ

IV - VÉRITÉ ET VÉRITÉ

V - LA MARQUE DU MILIEU

VI - DE L'ABSURDE

VII - DE LA SOLITUDE

SOUS LE REGNE DES FAUSSES NOTIONS

Nous reconnaissons à la poésie un sens mystérieux et profond.

La poésie est sans doute le langage divin des aspects de l'existence.

Langage hermétique, disent ceux qui ne le comprennent pas ; car il est une sorte d'analogie qui fait passer en nous, du sens littéral au sens mystique, les choses que notre sensibilité appréhende.

Mystique, ai-je dit ! Je sais combien ce mot éveille de méfiance chez celui à qui manque l'expérience pour le comprendre ; chez qui le mental obture une ouverture d'esprit dans la clarté du **cour**.

Les choses voilent tant de mystères, tant de musique des sphères, tant d'émois, tant d'esprit, un monde, tout un monde qui est le monde de notre essence, le monde de notre être authentique ; de tout cela à toutes ces choses nous devons prêter une ouïe fine pour entendre ce qu'elles nous confient et recevoir l'enseignement qu'elles nous donnent.

Le poète peut clamer sa révolte, chanter sa joie, rendre tragique son angoisse, il exprime toujours plus qu'il ne sait dire, parce que des profondeurs de sa conscience-lumière émerge ce qui le surprend dans le trouble de son moi existentiel, ce faux moi et qui le laisse inassouvi.

A travers le poète angoissé, révolté, apparaissent les couleurs tendres et vives de ce qui l'inspire et là est une substantifique moëlle qu'il faut goûter.

Le révolté qui ne sait pas s'incliner devant la grâce des muses, ne sait pas qu'il est le prisonnier de sa fausse notion du moi aux prétentions dominatrices. S'il se déclare anarchiste, l'ennemi de l'autorité, il ne sait pas que l'autorité des fausses notions qu'il génère le dominant. Il refuse de se soumettre à un ordre, non point parce qu'il est le chantre de la liberté, mais parce qu'il est le désordre. Et pour augmenter son désordre intérieur, il choisit le conflit qui survient entre lui et ce qu'il refuse. Le conflit exaspère sa névrose, et il pourrait crier avec le poète :

« Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui !
.....
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu ! »

opprimé qu'il est par tout ce qu'il ne comprend pas.

54 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

C'est toujours dans l'impasse intérieure, là où le moi, artificiellement créé, ne trouve pas d'issue, que s'agite la révolte.

Seul, le silence peut forcer l'impasse et l'ouvrir sur des horizons inconnus que la conscience-lumière ensoleille.

Peut-être est-il bon de savoir cela avant toute recherche poursuivie dans le dessein de « connaître ». La connaissance est autre chose que le savoir. Le savoir est insuffisant et ne remplace pas l'humble attente de l'esprit et sa vigilance au seuil du

temple où repose le secret du bonheur. Ce secret est réfugié dans le cœur de l'homme simple et doux, fort et courageux, qui observe toutes choses avec un esprit libre et qui ne réagit pas aux provocations de l'existence parce qu'il les a parfaitement comprises. Son langage est celui des dieux qui ne s'apprend pas, mais que les dieux parlent à travers nous, quand nous leur offrons la boîte acoustique de notre conscience-lumière.

Il est si bon d'offrir le vide que nous élargissons en nous libérant des fausses notions parasites, pour recevoir les sonorités des mystères de l'inconnu. Ces sonorités ont des éclats vibrant d'amour, de beauté, de vérité, de vie enfin, de cette Vie qui est Tout : la variété des choses éloquentes et l'Unique essence ! Le son initial à qui nous devons d'être ! Tout ! et Rien dans sa splendeur inexprimable.

Le fait que l'Homme est dupe de la fausse notion du moi générée par le processus phénoménal de l'existence, entraîne une génération de fausses notions adoptées par la société des hommes qui se soumettent sans surprise à l'habitude de leur présence parmi eux.

Peut-être faut-il examiner ici quelques exemples qui marquent les limites auxquelles les Hommes se heurtent et sur lesquelles ils s'abattent pour s'écrouler dans le sommeil ou dans la vie végétative qui est une sorte de mort, alors que le sort qui devrait leur être réservé serait de mourir vivant.

Ainsi quand dans l'agitation de ses associations d'ides, Lénine crut découvrir que la dialectique est l'étude de "*la contradiction dans l'essence même des choses* ", il fut la dupe de la notion égoïque de séparativité. Il ne put comprendre que son essence (1) le laissait ignorant de la Réalité qui n'a pas de contradiction, parce que la Réalité *essentielle* est au-delà des apparences, des formes qui s'opposent, se heurtent, bien qu'elles se complètent dans la plupart des cas ou recherchent leur complémentarité.

(1) Essence du verbe latin *esse* être.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 55

Si nous examinons une à une les notions communément répandues dans nos sociétés humaines, nous sommes rapidement conscients des erreurs qui y sont quotidiennement commises. Nous sommes gorgés d'orgueil, et nous condamnons ce fait sans reconnaître l'utilité qu'il représente pour la conservation de la personne à laquelle nous tenons au détriment de l'être authentique. Quelle ingratitude et quelle contradiction !

Par ailleurs, nous ignorons, nous qui errons dans le jeu des dualités, que l'humilité, n'étant pas l'opposé de l'orgueil, naît innocemment quand la personne consent à s'effacer — tout service existentiel rendu.

Un regard sur la notion de responsabilité, et nous verrons que la responsabilité pèse sur nos épaules quand nous éprouvons que ce qu'on fait est un fardeau.

Si ma famille, mes enfants sont facteurs de joie au même titre que l'art ou la technique que je professe pour gagner ma vie, la notion de responsabilité est de moi ignorée, surtout si je ne tiens pas à enfler ma personne, comme on s'efforce de le faire quand on ne s'en libère pas.

J'ai lu, je ne sais plus où, sorti de la plume d'un philosophe, une phrase où il était question de l'arbitrage de la raison de Dieu ! Excusez-moi, mais je ne prête pas à Dieu la petite raison instable des hommes même s'ils sont philosophes.

Si Dieu est Vie, Omniscience, Omnipotence et Omniprésence, que signifie pour Lui ce que nous appelons la raison, nous qui en avons si peu ? TOUT n'est-il pas parce qu'IL est ?

ETRE ne se justifie pas par la raison, mais par le rayonnement.

La raison est le fléau de la balance dont nous avons besoin dans l'existence. Quand la Vie en nous triomphe, la raison s'efface devant Elle qui est la Loi à laquelle il n'est pas de raison à opposer.

Je sais bien que Dieu existe parce que l'homme existe, mais je sais aussi que l'homme existe parce que Dieu « EST ».

Et parce qu'IL « EST », IL se révèle à chacun de nous, quand chacun de nous s'ouvre à Lui, sans conditionnement, dans la nudité de son être qui se donne totalement Lui.

C'est acte de foi.

Et la foi est la Lumière qui luit partout et que les ténèbres comprennent enfin.

La foi qui est Lumière, est totalement étrangère à la croyance qui nourrit tous les fanatismes.

Le mental, déambulant en compagnie d'affectivité partisane à travers des faits incontrôlés, des dogmes et des doctrines arbitrairement imposés, des haines , n'inté-

56 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

resse pas la foi.

La foi est une reconnaissance spontanée de la Vie qu'en soi rien n'altère parce qu'elle est la manifestation religieuse de la Vie toute puissante malgré l'étreinte de la densité physique qui la masque.

Elle ignore les conflits, car elle est l'Harmonie, projection de l'Amour.

Il n'y a pas de foi sans Amour inconditionné. Où l'Amour triomphe, l'Harmonie règne.

Et la foi qui est Vie, est certitude que l'Amour est la Voie Royale sur laquelle s'engage celui qui, dans l'existence, s'est rendu disponible.

Rares sont les êtres disponibles.

La disponibilité permet cependant de prendre conscience de ce qui nous conditionne, de discerner l'influence que les fausses notions exercent sur nous et les habitudes qui sont non conformes aux aspects que l'homme disponible peut découvrir au cours de ses prises de conscience dans l'existence.

Poursuivons donc l'examen lucide de quelques autres notions qui sont des obstacles à franchir sur la route qu'ici-bas nous avons à parcourir.

DE LA DUREE

La difficulté que rencontre l'homme pour transmuter le temps en éternité vient qu'il le veuille ou non — de ce qu'il « existe » dans la durée en tant que personne. La durée s'impose à lui en notion qui conditionne sa pensée dès sa jeunesse. Il se structure, se développe, se personnalise, dans un milieu où la durée est souveraine. La société est établie sur la durée dans les dimensions de son cadre ou de ses cadres. Ainsi la nation a ses plans quinquennaux, ses programmes conçus pour être appliqués au fil de Chronos.

Les études dressent devant le jeune étudiant, une échelle du temps — aux échelons trimestriels et semestriels rigoureux —. L'existence de ce dernier s'en trouve de plus en plus conditionnée par des exigences d'horaire, de limite d'âge. On lui répète sans cesse ne perds pas ton temps. Pense à ton avenir. Et le temps, battant sans trêve sa mesure, élève sa domination sur le chemin qu'il parcourt. Le temps est là, martelant et toujours pressant. Il envahit son psychisme et l'enrobe dans son impondérable substance. Le temps mécanique est inexorable. Il roule sans relâche, sans relais, sans repos devant les berceaux et les tombes, indifférent aux journées qu'il bouscule et aux nocturnes angoisses.

Ainsi le temps passe. Il enveloppe l'existence, l'entraîne à s'user, mais le temps poursuit sa course dans les courbures de l'univers. L'existence, gonflée de vie au départ, n'est plus bientôt qu'un ruban de souvenirs grignotés par le temps soufflant son vent destructeur sur ce qui existe et ne vit pas.

L'existence, dans ses apparences, se dégrade ; ses formes s'altèrent et se dissolvent, mais la Vie inépuisablement charitable (Je suis le chemin et la Vie) offre son influx et anime de nouvelles formes que les substances des anciennes dissoutes structurent, et l'existence nouvelle offre à la conscience un nouveau champ d'épanouissement dont le temps se rit en usant nos viscères, en comprimant notre âme jusqu'au fin fond d'un univers qui à chaque « respir » fait naître un nouveau monde.

A un échec peut succéder un échec, puis un autre échec... La Charité, cependant, ne se lasse pas de verser l'espoir en versant la Vie afin que l'attraction change de pôle et que l'homme désaimante l'attrait de l'existence en fermant les oreilles au bruit des battements sourds du temps, et son cœur à sa fascination. Il jouit alors d'un vol libre dans un espace serein et découvre l'attrait de la Vie. La Vie exerce sa toute puissance. Elle exalte la beauté de ses polyphonies, et le cœur chante le

58 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

plain-chant de l'Amour qu'Elle inspire, et l'Homme, dans ce triomphe de la Vie, trouve sa gloire et son éternité.

*
* *

Sur le passage du temps, des souvenirs se dissolvent et d'autres restent ancrés dans des replis de la conscience ténébreuse, sans qu'on sache pourquoi. Certains de ces

souvenirs se glissent subrepticement jusqu'à la périphérie de la conscience de veille comme pour attirer notre attention sur des faits passés dont nous nous soucions apparemment peu.

Cependant, l'insistance du souvenir qui surnage sur le fond des choses évanouies me fait penser qu'il s'agit d'un désir qui prend soit l'aspect d'un regret, soit l'aspect d'un remords. Il semble être comme un dépôt d'une expérience qui n'a pas réalisé sa plénitude, qui n'a pas réalisé sa fin. Toute expérience totalement comprise, totalement vécue, ne laisse plus de trace importune. La conscience a fait son œuvre en temps voulu.

Il y a lieu de ne pas confondre dans ce cas souvenir et mémoire.

Si le souvenir est la représentation d'un fait passé, la mémoire est le magnétophone qui l'a enregistré.

Ce qui n'est pas réalisé reste gravé sur le magnétophone et encombre le dossier des choses non classées. Ce qui est réalisé passe dans les archives où dorment les choses oubliées.

Ces choses non classées ne se dissolvent pas et restent errantes dans la banlieue sombre de la conscience de veille inquiète du présent.

Le présent est le fruit du passé avec tout ce qu'il comporte d'achevé ou d'inachevé. L'inachevé l'affecte et altère les sources de son développement, jusqu'à ce que la conscience ait réduit les résidus des faits et des événements vécus. C'est pourquoi il est de la plus grande importance de vivre intensément le présent et d'être conscient de tout le potentiel qualitatif qui est en lui. De cette prise de conscience dépendra l'orientation de l'avenir. Si l'homme vit intensément le présent et si à tout instant il est conscient du fait existentiel s'enroulant sur la vie riche de son mouvement interne, éternel et infini, toute expérience est entièrement consommée et ne laisse aucun résidu. Le temps mécanique existentiel externe est alors transmuté en temps psychologique interne. La conscience s'en libère et débouche sur l'éternité. Le cocon de la durée a mis l'Homme en liberté alors que le temps marque les étapes de l'évolution des choses que l'esprit contemple.

Pour l'Homme du ciel— existant et vivant — la

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 59

notion de temps existentiel se perd dans la notion de Vie au cœur de l'unique présence.

Il y a donc nécessité psychologique pour l'Homme de réaliser en soi une complète conversion qui, tout en impliquant son esprit dans l'existence, l'en libère et le ramène à sa vocation qui est d'être la Vie dans un total déconditionnement dans l'existence pour l'ensemencer. Cet ensemencement est la participation fécondante de l'Homme dans les œuvres de transmutation perpétuelle qui est éternelle présence du divin.

Et Jésus pouvait dire : « Ne cherchez pas la loi dans vos Ecritures, car la loi est Vie alors que l'Ecriture est morte. La loi est une parole de Vie proférée par le Dieu de Vie transmise à des prophètes vivants pour des hommes vivants. Dans toute chose qui a vie se trouve écrite la loi. Vous la trouverez dans l'herbe, dans l'arbre, dans la rivière, dans la montagne, dans les oiseaux du ciel, dans les poissons des lacs et des mers, mais cherchez la surtout en vous-même. »

DE LA SEPARATIVITE

A se personnaliser l'homme s'entête, partant d'où il est, d'un plan écaillé ou d'une roue édentée, car il ne voit que les fragments des choses, et avec tout ce bagage disparate de brocante prétend se constituer et dire moi. Il est une personne séparée des êtres et séparée des choses, séparée des consciences qui gisent sous les formes, séparée d'un Dieu qu'il personnalise afin que le faisant semblable à lui, il puisse penser qu'il lui ressemble.

Il ne veut sans doute pas se commettre avec tout ce qui l'entoure, c'est pourquoi il nourrit la notion de séparativité, sans comprendre un instant, qu'ainsi, il renouvelle dans le mouvement de sa pensée le péché originel.

Si tu manges du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras certainement, a-t-il été écrit, a-t-il été dit, a-t-il été répété. Tu mourras certainement, car le fruit de cet arbre distille le philtre de la durée. Et ce philtre fait oublier l'unité, conscience une de l'origine, et engage dans le jeu des oppositions trompeuses et du refuge que la créature recherche dans la conviction qu'elle procède d'un moi personnel, d'un moi introduit dans l'existence d'un monde évanescent, d'une personne destinée à mourir puisqu'elle est un compromis issu de la peur dans les fils de la durée, et généraleur de fausses notions.

Alors le péché l'égare dans les méandres d'un mental enfiévré qui tapisse ses circonvolutions des voiles du péché méthodiquement commis. L'homme, partant de son moi séparé des êtres et des choses, et suivant un enchaînement de cause à effet, dénature toutes les révélations qui lui ont été faites. Il les déforme et les transmet polluées par son aberration, à d'autres qui les pollueront plus encore. Ainsi, de l'existence, il fait un royaume soumis à ses réactions. Il retient Dieu dans une niche, hors de ses activités qui sont toujours des actes dépendants des règles de la séparativité.

Comment, se voulant arbitrairement ainsi, l'homme pourrait-il découvrir qu'il est un reflet vivant de la CONSCIENCE, qu'il est conscience-cosmique et qu'étant toute conscience, il est tout le passé et tout l'avenir lorsqu'il plonge dans les profondeurs du présent où il peut être en communion si la personne ne s'égare pas, prise par le jeu qu'elle prétend orgueilleusement mener au milieu des « attrape-nigauds » de l'existence, ou dupée par la sécrétion constante des fausses notions filles de la fausse notion mère du moi.

Il est conscience, pleine conscience de la racine des

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE⁶¹

cheveux au bout des ongles des orteils, des tragédies oniriques aux rêves anodins, des densités physiques aux subtilités formelles et aux subjectivités sans forme. Il est conscience en chaque cellule de sa structure et il est conscience totale — bien que C. G. Jung ait dit « *Chacun est suivi d'une ombre, mais moins cette ombre est incorporée à la « vie-consciente » de l'individu et plus elle est noire et épaisse* » —. Mais là encore dans la déclaration de Jung — admise par les psychologues — il faut déceler une fausse notion née de la notion de séparativité, soit la notion d'une conscience

découpée en morceaux, en conscience éveillée, inconscience, subconscience et super-conscience. La conscience éveillée étant l'étroit secteur dont l'homme se croit doté dans les limites de son existence.

Eh bien, il suffit d'ouvrir l'évangile selon saint Jeanet de lire : « *Le Verbe est avant le temps. Il est Dieu et en Dieu. La Vie est la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise* », pour voir surgir la Vérité dans son éclat et comprendre le processus des mouvements secrets de la conscience.

L'intelligence ouverte dans sa plénitude d'amour, il est facile de percevoir que la lumière luit dans les ténèbres « de la vie consciente » de l'homme — c'est-à-dire de l'homme calfeutré dans sa fausse notion du moi — et que les ténèbres ne l'ont pas comprise puisque, en effet, la fausse notion du moi fait du secteur de la conscience appliquée aux rapports d'un moi avec un milieu, un secteur aveuglé qui ne laisse pas s'étendre la conscience entière dans sa profondeur, dans sa largeur, dans sa longueur et dans sa hauteur, autrement dit dans sa lumière qui dissout toutes les ombres.

Plus l'homme prétend à être une personne séparée — bien que prétendument reliée — plus l'ombre, qui selon Jung le suit, « est noire et épaisse »... et étendue. La notion de séparativité est l'écran qui empêche la lumière de pénétrer dans les ténèbres. Et les ténèbres semblent refuser de la comprendre. Et la notion de séparativité est fille aînée de la personne ou de la fausse notion du moi.

*
* *

La personne, sur les champs d'action du monde, part à la conquête des choses qu'elle croit séparées d'elle et dont un écran lui reflète les représentations que ses neurones composent à leur façon.

Là encore une fausse notion se fait jour. La notion qu'on peut posséder, acquérir, ce qu'en vérité, en essence, *on est* sous des formes multiples impermanentes.

62 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Là, se trouve également faussée la notion de religion. Sortant du guêpier de la séparativité, la pensée discursive s'envole et bourdonne sur la trame des fausses notions. Sur elles, elle mime les péripéties de ce qui oppose créateur et créature, Dieu et l'homme, expression émanée cependant de l'Energie initiale que nous appelons Dieu. L'homme est un avatar surgi de la projection par division et multiplication de l'Energie qui conserve son intégrité dans l'ensemble divisé, multiplié et projeté.

L'ensemble divisé, multiplié et projeté recèle — dans toutes ses particules — l'essence qui fait l'objet de la part de l'homme, d'une religieuse recherche. La recherche, il va sans dire, se trouve entravée par le sentiment de séparativité que la notion du moi ou l'existence de la personne entretient.

Il me souvient d'une réflexion de Goethe et que voici : « *Quand l'idée fait défaut, un mot nouveau fait l'affaire* » ; et je songe qu'un mot suffit à satisfaire l'homme et à suspendre sa recherche, le mot Dieu entouré de la broderie anthropomorphique dont on le pare.

De cette disposition à la fois sentimentale et mentale naît la religion organisée et la fonctionnarisation du religieux fort engagé dans le risque de devenir professionnel. Cet homme, sans aucun doute sincère, s'approprie intellectuellement les biens d'une

spiritualité recouverte du voile épais des fausses notions proliférantes sur le terrain de la possessivité.

C'est ainsi, qu'un jour, j'entendis un religieux fort sympathique dire : Nous chrétiens, nous avons le Christ. Il ne se rendait pas compte que cette déclaration, ainsi faite, comportait une réduction regrettable, à l'échelle existentielle et temporelle humaine, d'une grandeur cosmique incommensurable et ineffable du Verbe — Dieu en Dieu — du Christ cosmique qui était avant le temps, *qui était avant que* le monde fût créé : Il *était avant Moïse, avant Abraham*, avant saint Jean le baptiste, avant Jésus même, car IL EST la puissance créative que chaque particule rayonne et que l'humain révèle et dont Jésus, il y a deux mille ans a porté le message au nom du Père auquel Il était uni et non de Jéhovah, nom du Dieu des nationalistes juifs, mais du Dieu impersonnel, du Dieu inconnu, du Dieu vivant.

Oui, certainement, Jésus, de ses lèvres d'homme qui seules pouvaient transmettre à des oreilles humaines, à des âmes encore rampantes sur le sol aux aspérités caractérielles farouches, la poésie créative du Verbe souverain, qui était Dieu en Dieu ; Jésus, si près de son supplice, disait devant les apôtres : « *Mon Père, glorifiez-moi en vous même de la Gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût fait* ». *Oui*, Jésus, Fils de

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 63

L'Homme, faisait entendre le chant suprême que le Fils de Dieu chantait en Lui, et livrait au cœur de la parole le secret de l'éternel présent qui révèle l'éternelle présence divine, unique réalité ; alors que les fonctionnaires de la synagogue criaient « *Examinez les Ecritures et apprenez qu'il ne doit pas sortir de prophète de Galilée* ». Jésus, qui avait souvent parlé des choses de la terre, parlait des choses du ciel lorsqu'il disait « *Mon Père glorifiez-moi en vous même* ». Maître Eckhart avait compris la révélation. Il disait : « *Dieu a créé toutes choses par moi, lorsque je me tenais dans les profondeurs sans fond de Dieu.* » Et cela fit aussi dire à Paracelse : « *Le monde a été créé inachevé et Dieu y a placé l'Homme pour qu'il le parachève.* »

L'Homme vrai, l'Homme porteur du plan cosmique, exécuteur des œuvres divines est sollicité par le Verbe que l'Homme de la terre n'entend pas. L'homme de la terre prétend se personnaliser pour régler les choses icibas au niveau de la notion qu'il a de lui dans les limites étroites de son existence soumise à la durée.

Ainsi séparé du ciel, des choses et des êtres du monde de la terre, l'homme, tous sens dehors et mental agité, décide, dans les limites de sa médiocre vision et derrière l'écran de son conditionnement, de la direction des événements qui ne prennent pas celle qu'il avait prévu. Il prétend tirer le char de l'existence si souvent embourbé en se fiant aux règles de ce qu'il croit être « sa vérité »... toujours séparée de ce qui est en réalité.

Kierkegaard disait « *Ce n'est pas la vérité qui m'intéresse, mais ma vérité.* » Kierkegaard était théologien un théologien qui considérait l'existence avec pessimisme et cherchait sa vérité en partant de son conditionnement existentiel encombré de son moi faussement conçu.

Pourquoi ce danois, théologien et philosophe, ne s'est-il pas rappelé la parole de Jésus ? Vous la connaissez. Tout le monde la connaît. « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

Vous observez, certainement, que Jésus — incarnant le Christ — a dit : Je suis la Vérité. Il n'a pas adopté une attitude personnelle et n'a pas parlé de sa vérité. Jésus était l'expression de l'impersonnel divin,..., de *l'impersonnel*, comprenez-vous !

Alors que la nuit tombait sur un monde décadent, Il avait surgi comme un phare éblouissant, rayonnant le Christ la Voie, la Vérité et la Vie.

Et Christ, c'est le Verbe, la puissance cosmique créative, cause de phénomènes animés ; le Verbe manifestant la Vie, inspirant la Voie.

Et le Verbe est mouvement, mouvement dès l'origine de la manifestation, mouvement en Dieu, dans la profondeur de Dieu.

On entend bien que si le Verbe est mouvement, il s'ensuit que la Voie est mouvement, que la Vie est mouvement et que la vérité ne peut être que mouvement. Tout dans la manifestation est mouvement.

Par conséquent, si la Vérité est mouvement, Elle ne peut être appréhendée que dans le mouvement, dans son expression cinétique. Elle ne peut jamais être saisie globalement en une fois. La Vérité n'est pas une chose qu'on acquiert. Elle ne peut être l'objet d'une possession. Elle ne peut être consciemment perçue qu'à l'instant qui succède à un instant et précède un instant, et cependant sans discontinuité : La Vérité perçue ainsi, spontanément, dans l'instant succédant à l'instant, provoque en l'homme un état d'être qui peut être appelé lucidité. Il y a adaptation consciente et constante au mouvement. C'est donc être mouvement, conscience du mouvement.

Etre mouvement, c'est être vivant et vérité mouvante. Etre à tout instant la Vérité, c'est être l'instant présent.

Mais si la Vérité est et si je suis, il ne peut y avoir la Vérité et moi.

Si la Vérité est et si je suis, je suis inconditionnellement la Vérité.

Précisons bien que je ne suis la Vérité que si ma

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 65

liberté est totale, ma disponibilité entière, sans défaillance, sans distraction, sans complicité avec les attraites de l'existence ; pure de toute notion du moi. Simone Weil disait justement : « *On n'entre pas dans la Vérité sans avoir passé à travers son propre anéantissement.* » Autrement dit, pour préciser, sans effacement du moi arbitrairement construit.

Etant le mouvement, je suis la Vie dans son éternelle présence.

Mais pour naître à la Vie qui est naître de nouveau, il faut se détacher de l'encombrement du moi, de l'encombrement de la personne, car il est écrit que la porte de la Vie est étroite, que le chemin qui y mène est étroit...

Quand un homme parle de sa vérité, il parle de la fausse notion qu'il a de la *Vérité*.

Car sur toutes choses, il projette ce que cuisine sa personne avec les fragments de ce qu'il cueille sans discernement dans le jardin de son existence.

Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

Sa venté ne peut être que La VÉRITÉ incorporée à son échelle ou à sa mesure.

LA MARQUE DU MILIEU

Il est bien évident que les éléments simples apparaissent clairement quand ce qui obscurcit la conscience d'un secteur qu'on croit éveillé est débarrassé de ce qui conditionne la cérébralité qu'on appelle généralement esprit.

Si l'on croit que le trouble qui règne dans l'ensemble des sociétés humaines est dû aux institutions, il faut admettre que les institutions sont pensées par les hommes, appliquées par les hommes, entretenues par les hommes. Cela, peut-être admis, sans difficulté, sans qu'il soit nécessaire de développer une grande culture, une grande perspicacité, sans exposer de compétence appuyée par des titres et des diplômes ? C'est de simple bon sens, même si le bon sens ne paraît pas être commun dans nos sociétés. Sa rareté ou sa non efficience vient sans doute de ce qu'on croit en la vérité morcelée, fragmentaire, distribuée en petits morceaux à chacun des hommes selon je ne sais quel arbitraire. A chacun sa vérité. A chacun son gâteau. Le bon sens issu de la vérité de chacun, et non de « *la Vérité* » en pleine innocence personnelle, est le bon sens du moi conditionné.

Alors que le bon sens doit être le sens de la Loi qui est à l'origine de toute chose en ce monde, de toute existence ; de la Loi qui est Intelligence, qui est Amour, car elle est Harmonie Harmonie, immanence de la logique dans le monde sensible, disait Leibnitz — la Loi qui se trouve dans toute chose qui a Vie et surtout qui se trouve en chacun de nous et qu'on peut découvrir en s'appliquant à se connaître dans sa totalité, sans jugement, sans condamnation, sans justification.

Nous découvrirons combien l'homme est marqué par son milieu, combien il est limité par ses habitudes et ses préjugés, combien il impressionne par ses erreurs de jugement le jeu de l'existence que l'Evolution par quelque manifestation de force ramène momentanément dans le bon sens au prix de beaucoup de souffrances humaines.

N'est-il pas possible d'éviter ces souffrances ? N'est-il pas possible de faire de la politique l'art et la science que la sagesse inspire ? N'est-il pas possible de penser une nouvelle civilisation dans un climat spirituel adapté à l'époque actuelle ? C'est-à-dire vivre la civilisation que le présent révèle et que nos idées sclérosées nous empêchent d'appréhender.

Nous reviendrons plus tard sur l'étude du problème que posent les conditions qu'exige une civilisation. Je

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 67

voudrais maintenant parler de nouveau des fausses notions qui égarent l'homme dans l'existence. Nous n'en avons pas fini avec elles. En premier lieu, je dirai quelques mots de l'absurde.

DE L'ABSURDE

Si l'absurde retient ici mon attention, c'est que je le discerne dans la préoccupation intellectuelle des philosophes qui en nourrissent la substance.

Ces hommes sages, ou amis de la sagesse, devraient projeter tant de lumière sur toutes choses que tout l'absurde de l'existence s'évanouirait devant la sublimité de la Vie.

Cependant, il n'en est rien. Le philosophe existentialiste voit l'absurde dans l'existence et prétend que cette dernière (bien mal définie) prend le visage farouche de l'absurde ; comme si elle ne prenait pas plus simplement les traits de celui qui découvre l'absurde dans le jeu déréglé des projections qu'il fait en ignorant leur origine ; l'origine de ce qu'il projette de lui-même.

Comment ne sait-il pas qu'il ne voit, en fin de compte, que ce qu'il projette ! L'existence se forme et se déforme sous ces projections et nous révèle que les duperies du mental cabotent sur des eaux boueuses.

Mais enfin, qu'est-ce que l'existence ?

L'existence n'est-elle pas celle d'un homme qui a une fausse notion de lui-même, de sa personne, de ses rapports avec les choses et les êtres de son entourage qui constituent son milieu ? Ne part-il pas de cet état pour disposer, ou influencer, les événements dans le sens de ce qu'il estime favorable à l'expansion de son faux-moi ?

Ne peut-il voir qu'il est l'artisan de l'absurde et le mauvais artisan de l'existence ?

Albert Camus estimait que l'absurde venait de ce qu'un malentendu fondamental sépare l'homme de l'univers.

Un malentendu ! Mon Dieu, oui, c'est certain. Et quel malentendu d'ailleurs !!! Nous le connaissons. Nous l'avons décelé en révélant la fausse idée que l'homme se fait de lui-même en se personnalisant à partir de ce qu'il appréhende fragmentairement du monde qu'il veut connaître uniquement par ses aspects extérieurs, c'est-à-dire de ce qui est à la portée de ses moyens cérébraux.

Nous ne voyons les choses qu'imparfaitement... que dans un miroir et sous des images obscures, lit-on dans la première épître aux Corinthiens (chap. XIII) de saint Paul.

Saint Paul voit le malentendu dans l'homme dupé par ses moyens imparfaits. *Que personne ne se trompe soi-même*, dit-il. *Si quelqu'un se croit sage selon le monde, (le monde comme il l'appréhende) qu'il devienne fou pour être sage.*

L'existentialiste pense, sent perçoit, à partir d'une

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 69

notion primaire, la notion de séparativité.

Cette notion, poteau frontière entre le sujet et les objets, entre l'homme et les choses et les êtres, oppose et crée un concept de malentendu. Et ce malentendu vient de ce que l'homme n'a pas encore reconnu que l'existence est le reflet du fruit vert de la nature (qu'on appelle symboliquement la Mère) que le soleil du Père n'a pas encore muri et non le visage de l'absurde qui en réalité n'a pas d'existence véritable.

Ainsi, voir qu'un malentendu fondamental sépare l'homme de l'Univers, c'est ne pas avoir atteint le murissement qui permet de connaître que l'homme et l'univers sont de même origine et, partant de là, de vivre profondément cette origine, d'être totalement cette origine, de comprendre que les lois et les principes de ce qui est en haut sont les

lois et les principes de ce qui est en bas. Le fruit vert de la nature qui rencontre l'absurde ne fait que se rencontrer.

Quand l'homme pénétrera le sens de l'évolution, le sens de la vie par la connaissance de son origine, l'absurde disparaîtra de l'épopée existentielle.

Qu'il observe bien, avant toute conclusion, que l'absurde vient de lui.

« *La vraie vie est absente, nous ne sommes pas encore au monde* », disait Arthur Rimbaud.

Au monde ? Oui, là où l'esprit rayonne dans le corps et l'urne. Là où la Charité est patiente, douce, point envieuse, ni dissimulée, ni superbe. Où elle n'est point ambitieuse, ne cherche point son intérêt, ne se met point en colère, ne soupçonne point le mal, ne se réjouit point de l'injustice, mais aime la vérité... (1)

Oui, là où l'Homme, enfin, a découvert l'Amour inconditionné. Là où l'Homme découvre que le plain-chant de l'Amour est son langage intérieur.

Là où l'Homme comprend, enfin, que l'absurde naît du désaccord qui existe entre ce qu'il est et ce qu'il croit être.

Là où l'Homme découvre enfin le vrai sens de sa liberté.

(1) Premières Epître aux Corinthiens (chap XIII) § 4, 5, 6.

DE LA SOLITUDE

Il est beaucoup parlé de la solitude de l'homme moderne en nos sociétés instables. Pourquoi ? Est-ce une mode ? Ou une constatation bien fondée ? De quelle solitude peut-il être question dans un monde où le nombre d'habitants par Km² croît constamment, où des files de voitures encombrant les routes, où les chemins de fer et les autres transports en commun sont bourrés de gens se déplaçant, où grouille une humanité turbulente dans des villages de toile ?

De quelle solitude peut-il être question dans un monde où il est si difficile d'être seul ?

Sans doute est-il question d'une solitude morale qui obsède la frange de psyché aventuré dans un monde aux formes changeantes !

— D'un sentiment indéfini de faiblesse devant l'agitation du milieu où l'homme se trouve sans le comprendre et bien que ce soit lui qui y crée l'agitation !

— D'une sensibilité toujours plus vive devant les provocations de l'existence et qui réagit en craignant les suites de la réaction.

— D'une solitude, enfin, provoquée par la peur qui cerne l'homme et l'enferme dans sa fausse notion du moi !

De là découle le besoin de sécurité qui est encore une cause d'isolement.

Le sentiment de solitude occupe l'homme qui cependant appartient à une famille, à un parti politique ou à une Eglise, à une profession, qui veut tenir un rôle important dans la société, qui y veut être estimé, honoré, là et ailleurs. Et partout il est mêlé aux autres hommes.

Il n'est pas seul. Il n'est jamais seul... et la solitude l'opprime !

Pourquoi ?

Si nous fouillons l'intimité de son être, nous y découvrons des sentiments et des désirs qui l'opposent au milieu malgré ce qu'il y recherche ou ce qu'il a à y rechercher.

Nous remarquons qu'il est en conflit non déclaré — par conséquent à l'intérieur de lui-même, ou avec la famille, ou avec la société, ou avec la politique, l'Eglise et le reste. A la suite de cela, il éprouve un profond sentiment de solitude parce que la fausse notion du moi nourrit un sentiment de séparativité dont nous avons déjà parlé.

Il cherche intellectuellement dans le monde des idées une sécurité qu'il ne trouve pas, parce que les idées tranchent, séparent, se contredisent, s'opposent, repré-

PREMICES DUNE CIVILISATION NOUVELLE 71

sentent le ferment de multiples conflits.

Que faire ?

Il veut adopter un système de pensée. Le système ne peut qu'aliéner sa liberté.

Et la peur entretient le sentiment de solitude chez l'homme moderne doté de savoir, de richesses, de pouvoirs et livré à la faiblesse de la personne qu'une fausse notion du moi nourrit et entretient dans un monde où les mœurs, les coutumes, les modes de l'esprit périclissent, car tout — dans le petit espace humain — est périssable et tout laisse trainer derrière soi un climat d'angoisse qu'on essaie d'oublier dans la fièvre des affaires, dans le mirage de la prospérité et dans la croyance qu'on est sous la protection de Dieu — l'idole projetée dans les nuages et non CELUI qui EST.

Le sentiment de solitude, conduit celui qui le nourrit à l'emprisonnement dans une croyance par absence de foi, ou à son propre anéantissement dans la fausse notion du « moi » incompris et toujours tourmenté. Alors que le divin se tient dans son règne

silencieux au cœur de la conscience protégée du milieu par le voile de l'existence qui la sépare de la Vie, Lumière donnée à chacun de nous et projetée sur notre Réalité ; Lumière que les ténèbres du faux « moi » n'ont pas comprise, le faux moi n'ayant pas l'humilité de s'effacer devant elle.

Il n'y a pas de solitude dans l'Océan de Vie dans lequel nous sommes tous plongés.

Méditons ce que disait saint Paul dans son épître aux Philippiens (chap. II § 5 et 6) « *Car vous devez avoir les mêmes sentiments qu'à eus Jésus-Christ, qui ayant la nature divine, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu.* »

Rappelons ce que dit plus tard Clément d'Alexandrie et ce que dit, presque dans les mêmes termes saint Jean Chrisosthème relatant l'exemple de Jésus : « *...afin que ce soit un homme qui vous apprenne comment un homme peut devenir Dieu.* »

Que d'humilité doit faire preuve le faux moi pour en arriver là, aussi paradoxale ou déconcertante qu'apparaisse cette pensée. La peur qui habite le faux-moi, manifeste son désir orgueilleux de survivre en se stratifiant, au détriment du Moi réel, du Moi authentique.

Le faux-moi — au puissant mental — juge, justifie, décrète, sépare audacieusement les opposés qui sont de même origine, prétend estimer le poids des vertus sur le plateau de la balance du « JUGE » suprême, pour se réserver en les pratiquant des faveurs indéfinies. Il témoigne constamment de sa peur en craignant de se perdre alors qu'il n'a qu'à reconnaître l'artifice qu'il représente et non vouloir être la réalité qu'il sert en s'effaçant. Seul le faux moi connaît la solitude.

CHAPITRE IV

I - DU PLATONISME

II - DU PERSONNALISME

III - L'HUMANISME ET SON ÉPANOUISSEMENT

*On ne considère discursivement que ce qu'on
ne possède pas encore...*

PLOTIN (Ennéades : III et VIII).

DU PLATONISME

Le cerveau bourdonne comme une ruche où un essaim d'abeilles s'agite, entre, sort et se disperse à l'intérieur de multiples rayons.

Les abeilles, dans le cerveau aux multiples neurones, sont des mots qui vont, viennent tournent en rond et déposent leur pollen apporté du dehors après contact avec toutes corruptions du langage et de l'existence.

Les mots altérés envahissent les neurones et peuplent les circonvolutions.

Ils portent thèse et antithèse et mille sens subtilement nuancés, et souvent plus d'ombre que de lumière. Car l'ombre qui recouvre ce qui fait peur, ce qu'on redoute ou ne comprend pas, est préférée à la lumière qui exige l'authenticité.

Mais si sous des voiles épais la lumière est dissimulée, un courant duplex s'élabore et le mot se charge d'arnbiguité. C'est ainsi que les théories, les doctrines, les systèmes déroutent et troublent l'esprit. C'est ainsi que la dialectique dite matérialiste, limite la voie de développement par la qualification de matérialiste. Il serait même chose d'une dialectique dite spiritualiste.

Je pense à ce qu'on peut dégager de ce qui se rattache à l'enseignement de Platon et même de la philosophie grecque en général. Par elle on voit qu'il est nécessaire, pour bien penser, d'établir des définitions, car il n'est pas possible de s'entendre sur le fond, si on ne commence à s'entendre sur les termes et si, par la suite, une querelle de termes ou une interprétation douteuse de ceux-ci peuvent favoriser la démolition d'un système qui ne tient que grâce à une bonne volonté générale pour maintenir les à peu près et les approximations, et maintenir le jeu flou d'une pensée floue ; jeu qui peut être l'amusement d'intellectuels réunis, mais jamais ce qui développera une connaissance préexistante ou non, mais universelle.

Chaque terme a une vie en soi. Chaque terme correspond à des principes et a pour rôle et pour but la manifestation de cette vie et de ces principes suivant sa forme définie pour provoquer une création — qu'il s'agisse d'une philosophie ou de tout autre système de pensée — qui servira de charpente sur laquelle viendront se conformer et se cimenter les civilisations complètes ou non, étrangères ou non à l'homme, suivant que les prin-

cipes et des définitions ont réalisé un ensemble complet ou incomplet.

On doit de plus en plus insister sur le fait que celui qui crée un monde et, par là même, le maintient ou le détruit, suivant sa propre volonté et les principes introduits, s'appelle en grec « logos » ce qui n'est jamais que le terme qui signifie discours.

Celui, toujours chez les Grecs, qui exprime les principes, s'appelle le « logothète » ce qui signifie simplement « celui qui déroule le discours ».

Si le déroulement du discours est déterminant à la fois pour la création et pour l'explication d'un monde (même si ce discours n'exprime que les principes qui sont relatifs à ce monde, ou pour les principes relatifs à n'importe quelle création, que les principes soient bien posés et l'expression bien définie, puisque toutes les autres conséquences viennent s'y rattacher.

La définition est essentielle dans la philosophie grecque et n'est jamais soumise à aucun à peu près.

Dans Platon, il y a un système qui est une méthode et qui permet d'établir la définition par un développement qui ressemble d'ailleurs au déroulement du discours puisqu'il l'utilise. Platon se sert du dialogue, lequel permet l'intervention de ce qui fait la gloire et l'importance de la méthode Aristotélécienne, c'est-à-dire l'opposition apportée à la proposition laquelle permet, en faisant jouer les contraires et en faisant intervenir l'absurdité, d'expliquer et d'éliminer l'équivoque en ne conservant que l'évident, tout en n'oubliant jamais que cet évident n'a de valeur que dans la mesure où il formule les principes et fait triompher l'esprit.

Ce système de définition — que ce soit dans Platon à partir des dialogues, ou dans n'importe quel texte de la philosophie grecque — permet, non seulement de définir le terme en lui-même, mais ses éléments indissociables du discours, lesquels demandent l'intervention d'au moins trois termes le sujet relié à l'objet et par ce que les logiciens nommeront plus tard la structure et qui constitue ce lien appelé couramment le verbe, lequel est à un tel point imposé dans le discours que, sans lui, le sujet ne peut rejoindre l'objet.

Pour des hommes en quête du réel, il s'agit d'établir le discours qui permet la création, et de définir les termes de ce discours pour comprendre les principes inhérents à toute création et comment ils peuvent jouer les uns avec les autres et se dérouler pour permettre la création.

Pour rejoindre la réalité, Platon part des universaux pour aller au particulier. Par cette méthode, l'homme est défini à partir de ses principes et suivi dans ses manifestations ; ce qui n'est

pas, comme on pourrait le croire, à l'opposé de la méthode scientifique, car si celle-ci utilise une méthode expérimentale qui part du particulier pour arriver par tâtonnements au général, elle parfait sa méthode en utilisant également, du moins en ce qu'elle connaît cette méthode qui va des universaux pour descendre jusqu'au particulier en faisant intervenir, avant toute expérience, un postulat qui n'est jamais qu'une hypothèse, laquelle sera démontrée ou pas au cours de l'expérience.

L'avantage de la méthode platonicienne, en dehors de cette échelle de valeurs qui part d'en haut pour aboutir en bas, et ne prouve qu'une identité de principes et de lois, c'est qu'elle intervient justement — pour amener à l'évidence — que la différence des formes permet la manifestation et ne change rien aux lois — l'ensemble des valeurs, qui aussi

bien éthiques que philosophiques, permet quel que soit le sujet et quel que soit l'objet, le déroulement d'une même pensée.

D'autre part, cette pensée utilisant le dialogue pour se définir, fait intervenir toujours suffisamment d'éléments humains pour que les différentes formes émanant de différents principes qui permettent la constitution d'un corps complet et parfait — qu'il s'agisse d'un microcosme ou d'un macrocosme — puissent être révélées.

Que le dialogue se situe sous le portique ou au cours d'un banquet, il y a toujours la perfection d'une identité qui permet de retrouver, à travers les principes exprimés par chacun, la somme des principes qui sont le déroulement de l'unique, seul déroulement qui permette une manifestation.

De la philosophie grecque et de toute méthode de pensée qui en émane, se dégage le caractère humain et divin mélangés. Cela tend aussi bien à admettre la difficulté qu'il y a à bien définir, même lorsqu'on se partage cette tâche suivant les facultés qu'on possède ou qu'on représente.

Alors qu'il est absolument certain que le caractère divin est constamment contenu dans le composé humain ; et lorsqu'on a dissocié toutes les particularités de cet humain (qui se croit quelquefois parfait, mais ne l'est jamais) on découvre, à l'intérieur, autant de principes qu'on a établi de définitions, et autant de caractères divins sous une perspective particulière. Et ce partage des éléments pour retrouver l'archétype sous l'apparence n'est pas, s'aperçoit-on de ce qu'on cherchait, car après ce partage on trouve qu'il y a quelque chose de plus. Si ces principes ont bien permis de comprendre clairement chacune des idées, ce n'est encore que le partage et la distraction du banquet. Au centre du corps qui contient les principes, il y a un axe bien défini, mais la rigidité même de cet axe prouve que ce n'était pas là l'essentiel

78 PREMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

et que seulement à l'intérieur de celui-ci, on trouvera la substance qui résout le problème, cette substantifique mœlle qui peut à la fois se concentrer, se développer et se multiplier (1). Et si la définition permet de ne pas douter de son existence (et, grâce à cette foi, de la rechercher), si la manière de procéder à partir des universaux permet de postuler cet axe et ce qu'il contient sous sa rigidité, ni la définition, ni la descente de plan en plan à partir des universaux, ne permettront de comprendre et de réaliser le pouvoir inhérent à cette mœlle si la définition et l'archétype n'ont pas été *dépassés*, si *l'attachement à la définition et l'attachement et l'archétype n'ont pas été dépassés* pour que le participant à la recherche, convive au banquet, s'identifie complètement à celle-ci et ne connaisse plus que cette mœlle qu'il a admise au départ, grâce à des moyens partagés avec d'autres et que permettaient de signifier les mêmes choses à travers des formules différentes, lesquelles définissaient des principes différents, mais sous entendant toujours une suggestion unique et non développée.

Et ces moyens étant dépassés ; cette mœlle substantifique étant réalisée, les archétypes mêmes n'ont plus aucune valeur et sont simplement les fils tendus que cette mœlle traverse et transforme à son gré.

Il y a là quelque chose qui peut paraître comme une forme de scepticisme ou une ultime négation de ce qui a été utilisé comme la méthode vraie rejoignant le principe vrai ; mais cela tend simplement à démontrer que la pensée est du domaine de la création et qu'il y a à l'intérieur de cette création et derrière cette création, constamment et éternellement, une substance ineffable. Et la forme la plus pure de la vie, par là, constamment en mouvement, est impossible à capter, mais toujours incorporée à tout et difficile à déceler, simplement parce que l'homme manque de sang-froid et que l'extérieur l'arrête, qu'il s'agisse d'une Silène qui l'effraie et le repousse ou d'un Dieu qui le plonge

dans l'extase ; alors que la réalité mouvante, vivante et souple, est au-delà du beau et du laid, du bien et du mal, et doit absolument être dégagée de l'axe qui est trop rigide et ne peut que voiler cette mœlle sustantifique.

C'est pourquoi dans les textes de Platon, il est question de définir en partageant, de partir des universaux. Mais que personne n'oublie jamais que tout ce qui est dit là appartient au domaine des formes, aussi pures soient-elles, et que ce n'est pas là qu'est posée la question. Car si la définition est menée dans sa subtilité avec autant de sincérité, c'est que chacun des convives sait qu'il n'a que la structure, alors qu'il cherche la vie, et qu'en puri-

(1) Se rappeler la multiplication des pains.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 79

fiant et en subtilisant la structure, celle-ci deviendra transparente et s'effritera ? Et cette mœlle se confondra avec chacun d'eux pour les installer dans l'immortalité active. Ils savent que pour parler de celle-ci, il faut l'avoir rejointe et que seul celui dont la fonction est de prêter l'oreille au son venu de plans plus subtils, au-delà des universaux, pourra dire quel est le degré de solidité de la structure et si l'on est capable de la purifier assez pour que cette mœlle apparaisse.

C'est pourquoi il y a dans les paroles de Socrate une grande leçon d'humilité, et lui que chacun estime le plus capable d'éclairer les autres, finit par avouer, en toute simplicité, qu'il est très difficile de savoir nettement si ce qui semble exact l'est réellement, et lui-même, qui joue si bien avec les parties du dialogue, lorsqu'il s'est adressé à Diotime pour savoir s'il était dans le vrai, celle-ci, après être allé voir l'importance de la structure et ce qu'il convenait de la mœlle, lui a très nettement dit que pour lui, l'initiation vraie demeurait encore impossible à atteindre.

DU PERSONNALISME

Pour parvenir à la lucidité qu'une initiation vraie pourrait donner, il faut aux hommes de notre époque, et en ce monde, surmonter les obstacles que représentent les philosophies en cours.

Epousant le mouvement oscillant des doctrines, des doctes théories réactivement conçues, l'homme se meut entre elles, et déroule le ruban de ses fausses notions. Il titube sur la voie de l'existence, trébuchant à droite, trébuchant à gauche ; passant du réalisme au nominalisme, du nominalisme au conceptualisme, de l'idéalisme au matérialisme, du spiritualisme à l'existentialisme, de l'existentialisme au personnalisme; passant d'une doctrine à une autre en traînant avec soi les notions que la fausse notion du moi génère et qui ont servi — comme elles servent encore — à construire des systèmes philosophiques réagissant aux précédents.

Le personnalisme semble être le dernier existant en date.

Il est une sorte de syncrétisme qui réunit des éléments divers extirpés à des doctrines proches et antérieures, citons entre autres l'idéalisme, le matérialisme historique, l'existentialisme, le néo-thomisme, et dont le système appliqué permettrait le dégagement de la personne étreinte par des systèmes destructeurs et totalitaires.

Louable réaction, sans doute. Mais réaction et non action profonde et justement pensée.

Peut-on trouver intelligent de sauver du milieu tyrannique l'homme en le considérant sous son aspect tronqué de personne existentielle, alors que la personne est finalement à dépouiller, à effacer quand vient l'instant où la réalité s'impose. Ce sauvetage n'en est pas un. Il ne dégage l'homme que partiellement d'un milieu qui sous bien des apparences le contraint toujours par le fait même que la personne est un masque (1) qui cache une réalité vivante, c'est-à-dire l'homme dans sa totalité, l'homme de la terre et le seigneur du ciel unis, l'homme dans sa réalité biologique, psychique et spirituelle, l'homme qui n'est peut-être qu'un point contenant l'univers, le présent, le passé et l'avenir ; un point qui est la Vie, qui est la Vie-Conscience. Et cette Vie-Conscience se trouve, au grand étonnement des anciennes croyances, dans l'action interne cristallisante des minéraux, dans la sensibilité des végétaux si bien étudiée par Jagadis Chandra Bose, dans l'instinct des animaux, dans l'action de l'hypophyse, de l'hypothalamus et de la glande thyroïde,

(1) Le latin persona signifie masque.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 81

dans l'union des neurones en liaison avec les sensations épidermiques de l'homme, dans l'acide désoxyribonucléique, dans tout ce qui est, du dense au subtil.

Elle est dans l'œuf s'animant dans l'utérus maternel sous l'action d'un germe émigrant; Elle est partout..., et nulle part. «Elle» ne parle pas de matérialisme, de spiritualisme ou de personnalisme, mais Elle suggère son éternelle présence dans la richesse variée d'une unité.

O Vie pénétrant les formes aux multiples aspects, Tu donnes à ta présence des charmes déconcertants. Des dispositions géométriques et polyédriques que nous appelons matière minérale, Tu nous amènes à éclore dans les exubérances végétales aux floraisons variées et Tu nous fais admirer les espèces animales avant-coureuses d'une espèce complexe, issue d'un néo-phylum, appelée humaine et qui, par exosmose tente d'actualiser la cons-

science que l'être renferme, la loi que l'être exprime, Ta présence, O Toi, la Vie, enfin, qui n'a d'autre interprète que Toi-même, porteuse de ce qui « est », non falsifié par les prétentions de la pensée que les hommes veulent faire souveraine dans un monde où elle doit être à l'écoute de ce qui vaut de l'inspirer.

Tu es dans le premier homme que la terre enfante, comme le second homme qui vient du ciel et que le Verbe anime (1), Tu es dans le cœur du monde et au cœur de Dieu et c'est l'Absolu que Tu dissimules derrière les formes multiples que Tu engendres et que Tu détruis. Et c'est parce qu'une forme succède à une forme que Tu es la Mort autant lire Tu es la Vie.

Il faut bien dire que dans le jeu existentiel, l'homme est une personne née de la fausse notion du moi, mais hors de ce jeu conditionnant, il est Vie. Et, dans le jeu, s'il se situe en esprit hors du jeu, il peut dans l'existence, être Vie.

Etre Vie, c'est Etre (essere). Ce n'est pas être quelque chose, quelqu'un.

Ainsi être matérialiste ou être spiritualiste, ce n'est pas être..., pas Etre simplement. Se qualifier, c'est entrer dans le jeu trompeur des apparences. Il n'y a pas une « êtreté » matérialiste » ou une « êtreté » spiritualiste ». Il y a la RÉALITÉ VIE. Elle est si grande, si belle dans son étreinte de la multiplicité que son approche nous rend paisible, silencieux et conscient d'Etre.

Et c'est de cette Réalité qu'il faut déduire l'action, et non de la fausse notion du moi qu'illustre si bien la personne temporelle. D'ailleurs, la personne procède par réaction, c'est pourquoi le personnalisme est une réaction aux sécrétions mentales dont sont issues les doctrines

(1) Epître première aux Corinthiens (chap. XVI § 45. Saint Paul).

82 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

antérieures qui sévissent encore dans des parties du monde.

Et le personnalisme discute avec l'humanisme marxiste. Tous deux, hélas, sont l'expression de l'homme tronqué s'opposant à l'homme tronqué et se plaignant de l'être, tout en ignorant qu'il l'est.

Il y a toujours erreur dans un conflit des opposés quel qu'il soit. Car un conflit des opposés ne peut se résoudre que par l'harmonie des contraires opérée dans un dépassement.

C'est bien là qu'on trouve la faiblesse de l'homme prétendant d'une façon ou d'une autre imposer ses limites mentales au déroulement conditionné par elles de l'existence.

Rien ne doit échapper à la conscience humaine, ni la valeur charnelle de la matière, ni sa valeur spirituelle. C'est par la prise de conscience de l'unité dans la variété des aspects que l'homme découvre la paix dans la liberté de son esprit. Et il est de peu sage comportement de faire succéder à ce qui a été impliqué dans l'existence sous l'influence d'une doctrine d'inspiration mentale, une autre implication sous l'influence d'une doctrine nouvelle, différente de forme et de parure, mais, qu'on le veuille ou non, de même inspiration existentielle.

C'est là poursuivre la claustration de l'homme personnalisé dans les limites qu'on aime à qualifier d'historiques.

C'est là, aussi, tourner en rond dans ces limites, et c'est là (dit-on) pour justifier cette sottise, aller dans le sens de l'histoire. Mais c'est là, aussi, s'opposer, sans s'en rendre compte, au sens de la Vie qui rejoint le sens de la liberté.

Le sens de la liberté implique un non conditionnement de l'esprit par les théories, les doctrines et les systèmes, mais une juste reconnaissance de la Loi que l'Etre porte en soi.

Et celui qui est conscient de la Loi pense garder icibas le champ libre à l'Homme total fils de Dieu.

Certes la personne, dans l'existence, a sa valeur temporaire, mais elle naît au monde des hommes personnalisés, à leur lois, à leurs décrets et à leurs passions, à leur propension à se charger de fausses notions, mais pas à la Vie, cette lumière des hommes que les ténèbres (en personne) ne comprennent toujours pas.

Les ténèbres refoulent les éléments existentiels quand ceux-ci les gênent. Les ténèbres sont caractérisées dans l'état de conscience personnalisée. Elle est conscience fragmentaire enrobée d'épaisseur des choses mouvantes qui la cernent et qui constituent la personne.

Et dire qu'il est écrit : tu aimeras ton prochain comme toi-même, tu aimeras Dieu comme toi-même ;

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 83

alors que la personne mentalisante est incapable de connaître l'homme dans sa réalité lumière, dans sa conscience totale et claire, dans sa réalité divine !

Au-delà de la personne, nous devons découvrir l'homme, trouver l'être authentique, et pour ce faire, passer de soi-même à « soi-même en autrui » comme à « soi-même en Dieu ».

Cela n'est pas une ascension, mais mieux, c'est une reconnaissance de l'origine.

L'Alpha et l'Oméga sont en l'homme. La difficulté est qu'il en prenne conscience.

Cela demande autre chose qu'un syncrétisme ou une association d'idées qui peut donner naissance à un personnalisme.

L'HUMANISME ET SON ÉPANOUISSEMENT

Ne te retourne pas si tu veux découvrir la Vie, car le chemin qui y conduit ne peut pas être rebroussé.

Cependant, constamment, l'homme se retourne et demande au passé des éléments morts pour construire le temple où il s'adore lui-même, en personne, et où il brûle les cierges de ses fausses notions, petites flammes toujours vacillantes sous le souffle haletant de ses insatisfactions et de son angoisse.

Que fait l'homme vrai, l'authentique, sous la personne, sous le masque délimité par un contour, une limite qui l'empêche d'apparaître dans sa totalité, dans sa valeur christique?

Il tente un dialogue, peut-être, mais à travers le masque, le dialogue ainsi est difficile parce que le masque déforme ce qui est émis et ce qui est émis par l'authentique est parole de vie qui pour être créative ne devrait souffrir aucune déformation.

La déformation est provoquée par le bavardage de la personne qui finalement se répète en variant les termes et en ne disant rien. C'est là, sans doute, où apparaît, aujourd'hui, une déficience dans le comportement existentiel de l'homme.

Cependant, dans une antiquité chère à nos classiques — qui était une antiquité gnostique — l'homme était apprécié à la mesure de son intelligence. Il l'était aussi à la mesure de ses vertus. Ses œuvres témoignaient en faveur de son génie, et la noblesse de sa vie témoignait de sa vertu.

Celui qui restait calme dans l'adversité, et joyeux là où d'autres auraient sombré dans le désespoir, était estimé de ses contemporains. Celui qui ouvrait à la plus grande gloire de l'homme se révélait aux yeux de tous le fruit de son génie, il était honoré à l'égal d'un dieu.

Cette recherche de l'homme en chacun se poursuivait, pareille à une tradition, pendant plusieurs âges, aussi bien en Egypte, en Crète, qu'en Grèce. Des traditions plus obscures et quelques textes pour permettre d'ajouter foi à ces traditions, révèlent le même foyer de civilisation dans une Italie qui précédait de plus de deux mille ans l'ère chrétienne, et aussi dans quelques unes de nos villes de Provence, telle Arles qui était déjà à son déclin lors de la grandeur de Rome.

Cette estime de l'homme, ce souci de l'œuvre à la mesure de l'homme, cette profusion d'œuvres d'art dues à un tel esprit, illustrent un mode de pensée et un mode de vie qui sont avant tout humanisme.

Cet humanisme se répand et atteint toutes les cou-

PRÉLIMINAIRES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 85

ches d'une civilisation pour faire la grandeur d'une civilisation. C'est là œuvre humaine et cette œuvre part de l'individu pour s'étendre à la société.

L'humanisme estime l'homme avant tout, de l'esclave au patricien ; quand celui-ci prouve ses qualités d'homme et se veut digne de l'humanisme avec tout ce que cela comporte d'harmonieux, de vrai, d'intelligent, de bon et de beau.

C'est l'affinité entre élite, entre individus d'élite, qui permet l'épanouissement de l'humanisme. Ces individus d'élite, pour l'égyptien, pour le crétois, pour le grec de l'antiquité, étaient habités des Dieux, c'est-à-dire inspirés. Ils étaient abordés avec respect et vénération, car seule, la perfection pouvait ainsi, aux dires des anciens,

convenir au domicile des dieux. Il fallait déjà, d'après les anciens, que la mesure, l'harmonie et le discernement président à l'édifice, pour que le Dieu daigne faire de cet édifice, son temple. C'était moins le dieu qui était honoré pour sa présence dans l'homme, que l'homme pour son accord avec le Dieu. L'inspiré, habité par le dieu, était abordé en silence, car, contrairement aux édifices de pierre qui appellent le silence lorsqu'ils ne sont pas habités, l'homme ne l'entraîne, ce silence, que par une présence qui est divine et qui convient à sa vraie nature, par une présence sans laquelle il n'est qu'un édifice doué d'automatisme sans fondement et sans éternité.

Le génie n'est matière à aucun enseignement, mais tout homme est passible de génie, comme tout homme d'illumination. Si l'homme recherche le génie, cela signifie qu'il recherche la perfection. Cette perfection est affaire de vérité, ce qui signifie qu'il recherche alors la vérité.

Pour permettre à cette vérité de rayonner, l'homme devra s'adapter aux seules mesures qui permettent ce rayonnement. Ces mesures sont vérité et goût de la vérité, discernement et pouvoir de discrimination, raisonnement et juste mesure, harmonie et sobriété, beauté et équilibre. Autant dire que celui qui prétend au génie, prétend aussi à la conscience de lui-même, à la découverte de sa voie et au service de ceux qui tâtonnent pour prendre également conscience d'eux-mêmes et pour découvrir leur voie. Il y a là un idéal humain et un idéal social. Cet idéal peut apparaître, comme émergeant d'une terre d'utopie ou d'une nouvelle Atlantide. Certains rêveront d'une conception plus pratique. On confond, à tort, à notre siècle sceptique, ce qui est pratique avec ce qui est purement et grossièrement matériel ; on enlève ainsi à l'homme une part de son mérite pour le faire retomber sur les choses. On fait ainsi l'homme proie trop facile et trop tentante à l'anéantissement, c'est-à-dire à l'absence de conscience et à la non-connaissance de lui-même. On

86 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

fait ainsi de l'homme l'esclave de ses créations, l'esclave de ses besoins, l'esclave de ses nécessités. On le ravale au rang de serviteur des choses. Un vieux texte de l'Inde dit « un serviteur des œuvres ».

On déprécie ainsi l'homme, et ainsi on ne croit plus au miracle que constitue l'homme en lui-même, quand il émerge des besoins, des passions et des intellections. On fait fi de son intuition et, ainsi, on méconnaît son génie.

Quand l'homme s'éveille au respect de l'homme, il s'éveille également au discernement pour rejeter tout ce qui ne convient pas à la dignité de l'homme et à sa grandeur. Ce discernement lui apprend à reconnaître en chacun ce qui est la part valable, et aussi la part humaine, et à n'honorer que cette part en chacun, si bien que personne n'attire son mépris ; car, aussi faiblement apparente et aussi peu développée qu'elle soit, cette part subsiste en chacun, et chacun recèle ce qui conduit à la voie favorable au développement de cette part.

Entre l'homme qui a le respect de l'homme et un autre homme qui professe ce respect, il y a affinité, et sympathie, et au nom de l'idéal commun, solidarité.

Si par affinité, de tels hommes, naturellement solitaires, se groupent pour faire don à une société du produit de leur génie, des émanations de leur intelligence, des expressions de leur bonté et du reflet de leur sens de l'harmonie et de la beauté, ces hommes ne pourront que constituer un foyer d'émulation qui fera la gloire d'une telle société et le bonheur des hommes qui la composent.

Encore faut-il que ces hommes ainsi réunis par élection naturelle, ne s'appuient pas sur une vaine présomption ou sur un rêve périmé.

Encore faut-il que ces hommes répondent aux aspirations d'une société ; qu'ils ne soient pas en retrait de cette société : hommes d'hier dans un monde d'aujourd'hui en progression rapide.

C'est sans doute là où apparaît aujourd'hui, une déficience dans le comportement existentiel de l'homme qui décrète, organise, conçoit dans les limites d'une pyramide tronquée dont il ignore la pointe, dont il ignore le sommet.

Et il est cette pyramide tronquée, bien qu'il soit une pointe et un sommet.

Et c'est pourquoi il faut comprendre ce qui peut se découvrir dans les Ecritures « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise ».

CHAPITRE V

- I - UN POINT DE VUE DU BIOLOGISTE INEXPLIQUÉ
- II- SOMMES-NOUS DEVANT UN NOUVEAU CYCLE?

UN POINT DE VUE DU BIOLOGISTE INEXPLIQUÉ

« Bien avant que de naître, l'obscur mécanisme des réactions cellulaires nous a composé le jeu chromosomique avec quoi nous mènerons la partie de l'existence ! »

Etrange phrase rapportée par un éminent biologiste (1).

Je dis étrange phrase parce que si vous la relisez attentivement, vous remarquerez que sous la compression intellectuelle d'un chercheur, coincé entre les limites de sa spécialité (il ne peut observer qu'un fragment de réalité qui fait que nous sommes), nous restons ignorants dans notre conscience existentielle, comme lui-même, et incapables de saisir le mystère de la manifestation de la Vie et les raisons qu'Elle a de se manifester et pour quelle cause et dans quel dessein ?

Nous restons perplexes devant l'interrogation d'un grand pourquoi ?

Le biologiste, que j'estime infiniment, parle « d'un obscur mécanisme des réactions cellulaires. »

Si je considère son propre aveu, c'est pour lui fort obscur. Ça l'est aussi pour nous.

Puis il ajoute « qu'un jeu de chromosomes nous sert à mener la partie de l'existence. »

Ceci m'incite à penser — tout naturellement — que je suis un sujet qui avec un jeu de chromosomes peut mener la partie de l'existence.

Je suis donc le joueur, et les chromosomes sont mes cartes et mes atouts. Comme dans tout jeu, les cartes me sont distribuées et j'en dispose selon les règles du jeu et ma fantaisie. Mais, comme dans tout jeu, il faut comprendre que le joueur, en dehors des règles, est influencé par les autres joueurs et des impondérables.

D'ailleurs, le biologiste, d'accord avec nous, dit plus loin : *« Le milieu intervient puissamment dans les réactions humaines. »*

C'est vrai, ma foi. Le milieu complexe nous influence et, parce qu'il est complexe, il nous influence de multiples façons. Disons même qu'il nous conditionne de multiples manières. Nous subissons la pression héréditaire, puis les influences politique, religieuse, familiale, sociale, nationale, professionnelle. J'en passe et de plus intimes.

Nous ne connaissons pas la puissance qui préside à la distribution des cartes. En revanche, nous pouvons prendre conscience des influences du milieu qui pèsent sur nous, nous conditionnent et nous font réagir.

— — — —

(1) Jean Rostand : *Pensée d'un biologiste* p. 19. Lib Stock.

90 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Mais arrêtons là nos réflexions et écoutons le biologiste. Que va-t-il nous dire encore qui augmentera notre surprise ?

Il va nous entraîner à travers des remarques fort intéressantes. Par exemple, celle-ci qui signale le fait que de jeunes fourmis — qu'on aura séparées de la fourmilière — referont d'emblée une fourmilière parfaite.

La fourmilière est le siège de la civilisation des fourmis. Cette civilisation, d'après le biologiste, est inscrite dans les réflexes de l'insecte (comme Minerve était toute armée dans le cerveau de Jupiter) lesquels réflexes de l'insecte procèdent de ses chromosomes.

Alors que *la civilisation de l'homme est dans les bibliothèques, dans les musées et dans les codes.*

En conclusion, le biologiste nous montre les contradictions biologiques qui seraient évidentes entre les insectes et les humains. La civilisation des fourmis procéderait des chromosomes générateurs de réflexes, alors que la civilisation humaine *exprimerait les chromosomes de l'homme et ne s'y imprimerait pas.*

N'y a-t-il pas de quoi être atterré ! Ainsi les chromosomes chez les insectes sont chargés de tant de richesse, de puissance, de connaissance, et de tous dons — comme Pandore — qu'ils sont capables de mettre en ordre immédiatement la formation d'une fourmilière; alors que les chromosomes de l'homme n'auraient point de vertus créatives et ne serviraient de rien si toutes les bibliothèques disparaissaient.

D'après cela, je suis heureusement inspiré, me semble-t-il, puisque j'écris ce livre. Il ira dans des bibliothèques où résident, pour la grandeur de l'homme, les vertus évocatrices de sa civilisation. J'apporterai ainsi ma petite contribution à l'œuvre humaine en lui confiant les fruits de mes réflexions.

Notez, cependant, que je ne suis pas en désaccord complet avec Jean Rostand. Je reconnais qu'à la disparition d'une civilisation, les hommes, retournés dans les aires d'un état primitif, ne trouvent pas dans leurs chromosomes les ressources immédiates nécessaires à la reconstitution de cette civilisation..., ou d'une autre.

Si les fourmis, séparées de la fourmilière, peuvent en reconstituer immédiatement une, cela ne tient peut-être pas à leurs chromosomes, mais à une autre cause que nous ignorons et dont la découverte ne se peut 'sans doute pas faire dans les limites de la biologie, mais au-delà de notre savoir fragmentaire, si toutefois l'on admet qu'il est possible de faire une découverte intuitive ou par correspondance conscientielle, ou en communion avec la Réalité.

La fourmi n'est-elle pas une particule dans une collectivité qui représente une individualité? Cette collecti-

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 91

tivité étant une confédération de particules conscientes, constitue une âme consciente, une âme groupe, maîtresse de la technique destinée à reconstituer constamment des fourmilières.

L'homme est autre chose qu'une fourmi consciente sans mental. L'homme est cet être qui sur la spirale évolutive universelle, œuvre individuellement sur deux plans, infusant les aspirations originelles dans l'existence, mais subissant les réactions de ses projections (dans le milieu). Et nous pouvons répéter ce qu'a dit le biologiste : « *Le milieu intervient puissamment dans les réactions humaines* », parce que les réactions du milieu sont le reflet des réactions humaines.

Citons encore une pensée de Jean Rostand, celle-ci : « *...Chromosomiquement, les hommes du vingtième siècle, vêtus, policés et subtils, sont identiques aux tailleurs de pierre du pléistocène* ». Là, on peut faire observer au biologiste qu'il n'a jamais eu l'occasion d'analyser ou d'étudier biochimiquement les chromosomes d'un homme de la préhistoire !... et qu'on peut affirmer que les structures somatiques de l'homme du vingtième siècle comportent un développement cérébral dont ne bénéficiaient pas les hommes du pléistocène — si nous examinons la conformation crânienne de chacun d'eux.

Cependant je reconnais combien l'influence du milieu est grande, mais sur la frange de psyché qui émerge dans l'existence. Cette frange qui veut être une personne autonome, disant moi, je... Telle frange psychique pipée par le milieu et qui se sépare du moi authentique — plénitude de vie et de conscience — lumière. Je dirai

«conscience-lumière-céleste » en attribuant à ce dernier mot un sens symbolique qui nous suggère la libération du milieu contraignant qui règne dans l'existence sur la terre. Il est bon de rappeler ici un paragraphe de l'évangile selon saint Jean fort éclairant. (chap. III § 13)

« *Personne n'est monté au ciel que celui qui en est descendu, savoir le Fils de l'Homme qui est dans le ciel..* »

Nous lisons bien *qui est dans le ciel*, dans le ciel de la conscience en son état le plus subtil, le plus lumineux. En cet état auquel il faut donner toute attention. Car être pipé par une fausse notion du moi condamne à ignorer les richesses que l'être authentique porte en soi, à ignorer l'existence en cette richesse — du Fils de Dieu, « *de la lumière qui est venue dans le monde alors que les hommes ont mieux aimé les ténèbres...* » de leur conscience conditionnée qui les incitaient à *poursuivre des œuvres mauvaises* (19) et les incitent toujours, hélas, tant est aberrante cette fausse notion du moi — égoïque, séparatiste et génératrice d'erreurs.

92 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Cela valait la peine, me semble-t-il, d'être précisé, comme il me paraît utile d'estimer combien l'influence du milieu sur l'homme est importante à observer et combien est nécessaire la connaissance que l'homme peut avoir de lui-même, s'il s'agit de faire rayonner une civilisation qui soit à la mesure de son être authentique.

Imaginons, voulez-vous, le langage que la civilisation pourrait tenir à l'homme dans un moment crucial d'un divorce entre elle et lui.

Homme ! Je me rappelle à toi. Je suis la civilisation.

Je me rappelle à toi pour que tu me traites avec ménagement. Car je suis fragile extrêmement délicate.

Je viens de régions très proches, bien que tu les puisses croire lointaines, perdues dans les ténèbres du passé. Oui, très proches. Je viens de la Barbarie.

Ne le sais-tu pas ? L'as-tu oublié ?

Souvent tu me bouscules comme si je venais d'autres lieux où des fées me protégeraient de tes folies !

C'est une illusion.

La Barbarie est un royaume sur qui la Terre veille. Sur qui la Terre exerce sa domination. La Terre.., douce et terrible tout à la fois.

Sa domination est faite de violence poussées internes, tourbillons cycloniques, énergies exaltantes et destructives.

La Terre, alors, aime la pour ses dons maternels, mais, écoute-moi, garde-toi d'Elle.

Elle est buveuse de sang. Elle engloutit les corps dans son ventre. Déchire les chairs et crache les ossements. Elle est un charnier. Elle est parfois démoniaque.

Elle se complait au spectacle que tu lui donnes et qu'Elle t'inspire. Au spectacle des meurtres, des carnages, des tortures, des viols, des orgies.

Car à l'instar des mères possessives Elle veut te conserver dans la chaleur de ses étreintes. Alors, prends soin de moi. Je suis ta sauvegarde. La Barbarie est un royaume vers lequel je retourne volontiers dès que tu cesses de m'accorder tes faveurs.

Je suis la Civilisation. Ta créature et ta conquête. Je suis ta fierté. Et tes soins peuvent faire de moi une saison toujours en fleurs.., une saison toujours nouvelle.

Mais dès que tu cesses de m'accorder ton attention, tes prévenances, je retourne d'où je viens pour m'y perdre et m'y perdre avec toi.

Je suis la Civilisation. Ta créature et ta conquête. Je suis ta fierté.

Je suis aussi ton casque, ta cuirasse et ton bouclier.
Ne te défais pas de moi si tu veux poursuivre victorieusement ton chemin.
Casque, cuirasse et bouclier sont un charme... un charme qui se dissipe aux premiers symptômes de ton inconstance vis-à-vis de moi.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 93

Je suis la Civilisation et je suis proche de la Barbarie d'où je suis venue avec toi, ne l'oublie pas.

Sache et retiens en ta mémoire ce que je vais te dire : C'est de ton respect de l'Intelligence et de l'Amour que je reçois la vie et ma pérennité. Ne l'oublie pas.

Que cela soit inscrit dans ton cœur indélébilement.

Abyssus, abyssum invocat. C'est la loi d'ici-bas.

Ne la fais pas tienne. Ce serait ton péché.

Car elle n'est pas ta Loi.

Il est vrai qu'elle n'est pas la loi de l'homme, car sa Loi vient d'au-delà de la conjonction de la terre et du ciel dès qu'il l'a reconnue.

Mais si nous revenons à ce qu'écrit le biologiste et si nous répétons sa pensée : « *S'il est vrai qu'à chaque génération, l'homme renaît de l'ancêtre, il est illusoire de s'en remettre à la durée pour modeler la pâte humaine... Je sais ce qu'on peut faire avec les instincts humains, mais je sais que ce qu'on peut faire, on le peut tout de suite* » (1).

Les instincts dont le biologiste parle, ne sont pas mieux définis et compris que le mécanisme obscur. Tout cela n'est pas très éclairant. Mais, hors ce propos, je suis d'accord pour dire que ce que peut faire l'homme, il peut le faire tout de suite, surtout s'il est ouvert consciemment à la réalité.

Car le royaume de Dieu est proche, comme l'indiquent les Ecritures. Il est très proche — au-delà du voile existentiel que tout homme peut percer. Et, qu'on le sache bien, cela se fait immédiatement dans un éclair.

La conscience a des embrasements spontanés parce qu'elle est Lumière dans l'ombre, l'ombre dont parle C.G. Jung : « *Chacun est suivi d'une ombre, mais moins cette ombre est incorporée à la vie consciente de l'individu et plus elle est noire et épaisse.* » En tenant compte que c'est la vie consciente de la personne qui est ténèbres et que la Lumière peut être spontanément comprise à partir des ténèbres quand la personne consent à s'effacer.

Mais la personne, victime du conditionnement existentiel, des fausses notions qu'elle génère, est peu capable de percer le voile qui lui cache la lumière. Si, lisant Nietzsche, par exemple, elle relève les allusions faites à Apollon et à Dionysos, elle voudra voir là un service rendu au paganisme, au lieu de reconnaître la valeur du symbolisme évoquée par l'écrivain. Car l'écrivain dégage dans le mythe d'Apollon le principe de l'individuation de la noble individualité humaine et dans Dionysos, le principe de l'identification avec la nature. N'est-ce pas là la dualité qu'illustre saint Paul en évoquant le Seigneur du

(1) Jean Rostand : « Pensée d'un biologiste » (page 39).

ciel et l'homme de la terre ?

Ne serait-ce pas ainsi comprendre que la réalité emprunte toutes les formes symboliques pour apparaître à la conscience de la personne ?

Quand la conscience de la personne comprend, elle enlève de l'opacité au voile qui la sépare de l'être authentique et peut le percevoir.

SOMMES-NOUS DEVANT UN NOUVEAU CYCLE ?

La manifestation de la vie dans tout phénomène existentiel soumis à la loi de l'évolution fait appel à la conscience, comme le sang à travers les poumons fait appel à l'oxygène.

Mais la nature complexe, cultivant la variété en soi, a ses aspects démoniaques.

Quand l'homme — fruit vert de la nature et que le soleil du Père mûrit — s'intoxique — il altère les propriétés vitales et psychiques de son sang. Quand l'homme — fruit vert de la nature, avons-nous dit — et que le soleil du Père mûrit, développe et grossit sa personne, il voile la vision de la réalité et repousse la lumière qu'il ne comprend pas.

« Et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

Le sang altéré provoque la maladie, la déficience physique et psychique.

La conscience obscure est cause de trouble, de souffrance dans les sociétés humaines et détermine finalement la mort d'une civilisation.

Une civilisation représente l'influence d'une floraison d'hommes d'élite, une floraison de génies.

Une civilisation demande l'esprit de collaboration qui facilite à une société la création de chefs-d'œuvre et d'harmonie dans cette création, et cela cimenté par un lien de sympathie.

Et ce lien de sympathie unit tous les membres de cette société animés d'une aspiration commune à la perfection et au génie.

Et ce lien de sympathie naît de ce que chacun attend de la création du voisin la marque sinon du génie, du moins de la recherche dans le sens de ce génie, marque qui prouve en la faveur de l'homme et qui satisfait chacun par le besoin que chacun manifeste de recevoir cette preuve.

La communion avec un même dessein de civilisation entraîne la liaison entre eux des membres de cette société, animés d'une aspiration commune à la perfection et au génie.

Et ce lien de sympathie naît de ce que chacun attend de la création du voisin la marque sinon du génie, du moins de la recherche dans le sens de ce génie, marque qui prouve en la faveur de l'homme et qui satisfait chacun par le besoin que chacun manifeste de recevoir cette preuve.

La communion avec un même dessein de civilisation entraîne la liaison entre eux des membres de cette société, au nom de ce qui est recherché par chacun et, par con-

96 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

séquent, vénéré par chacun et commun à tous.

C'est ainsi que l'idéal religieux qui permet, étant donné la hauteur de l'aspiration, une plus grande exaltation que tout autre idéal et les plus sublimes manifestations de foi, étale on ne peut mieux ce lien de sympathie et donne lieu à l'épanouissement d'un art qui, pour être la manifestation d'un don et d'un état, tend vers le sublime.

De nombreuses preuves sont là pour attester du fait. Des vestiges et des monuments de civilisation sont là pour témoigner à la faveur de certaines formes religieuses et théocratiques.

En feuilletant les annales du monde, nous trouvons, à la faveur de cette thèse, les vestiges de civilisation Mayas et Aztèques, vestiges qui répondent tous à un art dédié aux dieux et développé par la ferveur religieuse.

Dans ce même sens, nous trouvons l'architecture et la sculpture indiennes, que cette architecture et cette sculpture appartiennent à l'époque des Arias ou à l'époque brahmanique ou à la phase bouddhique.

Dans ce même ordre d'idées, nous avons le témoignage de l'Egypte antique et de la Grèce antique. Plus près de nous, nous avons les monuments d'un moyenâge fervent qui a laissé son empreinte dans les différents domaines de l'art ; empreinte qui plaide aussi bien à la faveur du génie créateur, qu'à la faveur de l'œuvre à accomplir en équipe dans le parfait anonymat de tous ceux qui participent au travail et à l'esprit de l'équipe.

Ce n'est pas là un exposé à la faveur de la religion, mais une considération relative au fait que la hauteur et la grandeur de l'inspiration décide de la foi d'une société en elle-même, de sa recherche de perfection.

La foi, seulement en soi-même et en un idéal, peut déterminer suffisamment d'exaltation pour permettre des créations qui seraient marquées du sceau de la perfection.

Quand cet idéal répond à des valeurs immortelles et infinies, le maître d'œuvre et son compagnon, le compagnon et son apprenti, n'ont cure de la mesquinerie attachée aux quelques années de maturité que comporte l'existence d'un homme. Le maître d'œuvre et son compagnon, le compagnon et son apprenti ne montrent pas ce scepticisme désabusé et empreint d'égoïsme qui amène à penser que, puisque la fin est proche, l'œuvre est inutile et encore plus inutile la perfection de l'œuvre.

Celui qui croit en l'éternité pense que, d'une manière ou d'une autre, lui, qui est immortel, sera présent pour recevoir, selon le patrimoine laissé, la louange ou le blâme des générations qui seront contemporaines des siècles à venir.

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 97

Celui-là qui se sait éternel et immortel veut que la manifestation accomplie à travers un corps mortel vienne témoigner à la faveur de l'éternité et de l'immortalité.

La nouvelle civilisation attendue peut-elle s'inscrire dans un jeu de progression des civilisations antérieures ou sera-t-elle l'expression d'un cycle entièrement neuf dans un monde qui n'aura plus rien de commun avec ce que l'humanité aura connu ?

Notre quête, assurément, nous incite à découvrir aujourd'hui ce qu'il y a de faux par rapport à la manifestation du génie, afin de connaître l'obstacle qu'il nous est offert de franchir pour entrer dans le nouveau cycle.

Et j'évoque la pensée de saint Augustin qui éclaire assez bien ce que je tente d'exposer.

« Quel que soit donc ce secret pressentiment de l'avenir, disait l'évêque d'Hippone, on ne saurait voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est point à venir, mais présent. Ainsi voir l'avenir, ce n'est pas voir ces réalités futures qui ne sont pas encore, mais peut-être les causes et les symptômes qui existent déjà, prémices de l'avenir déjà présentes aux regards de la pensée qui la conçoit cette conception est déjà dans l'esprit et elle est présente à la vision prophétique. »

On ne saurait voir que ce qui est, mais à partir de notre jugement faussé par nos fragmentaires appréhensions. Et cela n'est pas à venir, mais présent. Et nous pouvons voir dans les causes et les symptômes qui existent déjà les prémices de l'avenir...

Les causes et les symptômes, vous devez les voir et les entendre ?

Enfin, je les vois et je les entends, me semble-t-il, si je prête attention à l'état du monde qui m'entoure, à l'état du monde que je parcours en fait et en pensée. Ces causes et ces symptômes, je les vois sur la peau distendue et fripée des ventres creux qu'on appelle les sous-alimentés. Je les entends — et j'en ai l'âme chavirée et le cœur serré ; c'est-à-dire que j'entends les cris de détresse et les cris de haine que la détresse suscite ; détresse de toutes sortes, morale et physique. J'entends aussi — oh ! affreux contraste ! les rires — qui sont sans doute les râles d'agonie des sociétés prospères — les rires des êtres qui sombrent dans les duperies de la facilité, dans les beuveries, dans les agitations sensorielles, alors que, par ailleurs, l'Homme, par la trouée que fait la science dans le voile des réalités, comprend mieux probablement la nature dont il maîtrise, en partie, les énergies indomptées, alors que l'Homme persévérant dans sa recherche au-delà de l'apparence, prend conscience d'un univers qualitatif que percevait Jean Jaurès quand il disait que le monde avait plutôt l'air d'une grande pensée que

d'une grande machine.

Certainement les causes et les symptômes nous pressent de toutes parts. Nous les entendons hurler dans le fond du gouffre où une majorité de l'humanité végète, tandis qu'une élite tente d'escalader les monts et d'atteindre les cimes.

Ces êtres qui végètent peuvent être des financiers, des gens d'affaires, des économistes, des politiciens et des prolétaires qui croupissent dans les marécages des vieilles conventions, des habitudes, des fausses notions de sécurité ou des fausses notions de bonheur ou de progrès. Cela à l'Ouest comme à l'Est.

Le monde est divisé en deux blocs. Chacun de ces blocs est dirigé par des hommes soumis à des comportements que leur imposent des doctrines gonflées de fausses notions et de fragmentaire savoir. Doctrines mentales confondues avec la sagesse, et que n'osent rejeter les prudents... ce qui nous amène à rappeler ce que dit l'Ecriture : « *Je confondrai la sagesse des sages et je rejetterai la prudence des prudents.* »

Quand saint Paul rappelle ce passage de l'Ecriture dans sa première épître aux Corinthiens, il veut faire remarquer ce qui devrait être clair pour nous aujourd'hui, c'est qu'ici-bas la sagesse des sages décide d'une application de systèmes et de doctrines qui découlent de la domination qu'exerce le faux moi générateur de fausses notions, et doctrines et systèmes auxquels se rallient les prudents. Les prudents s'efforcent de s'épargner des ennuis et des complications avec ce qui peut représenter l'autorité. Et dans l'ensemble c'est ainsi que va le sens de l'Histoire dont les hommes ignorent les sources cachées.

*
* *

A travers l'opacité des siècles qui se pressent derrière nous, pouvons-nous voir les temps anciens perdus si loin, de nous si éloignés dans le passé où les habitants, qui nous ont de longtemps précédés, étaient si étrangers à ce que nous sommes devenus ?

A travers l'opacité des siècles qui se pressent derrière nous, pouvons-nous distinguer les fabuleuses civilisations qui ont existé et qui étaient si différentes de ce que nous concevons quand le mot civilisation glisse sur nos lèvres si souvent dociles à exprimer sottises et propos mensongers ?

A travers l'opacité des siècles qui se pressent derrière nous, se peut-il que nous soyons reliés par un fil magnétique qui nous permette de téléviser dans le secret de notre âme ces époques lointaines ? Fil magnétique bon conducteur de l'esprit qui régnait autrefois et de

celui qui s'efforce, aujourd'hui, de pénétrer la confusion de nos jours agités ? Oui, sans doute.

Nous participons, je le crois, au droit qu'a toute créature de se faire communiquer ce que la mémoire universelle conserve dans ses archives.

C'est pourquoi, à travers l'opacité des siècles qui se pressent derrière nous je puis évoquer nos ancêtres de haute stature surmontée d'une tête d'oiseau, se déplaçant

toujours en groupe, en groupe comme les pingouins aiment à se trouver ; s'activant et obéissant à des injonctions que des ondes leur transmettent.

Des cités aux structures et aux styles inconnus, s'architecturent sous l'impulsion d'une puissance indéfinissable.

Des disques gigantesques tournent et communiquent une énergie qui fait mouvoir les choses indispensables à l'existence des êtres ainsi entrevus.

Je vois aussi des cités lacustres où des communautés étaient rassemblées hors de l'atteinte de forces brutes extérieures.

Là, ces civilisations, qu'on ne peut pas comparer à ce que nous ne savons pas encore bien définir sous ce terme, étaient sous l'influence d'une magie céleste créative.

Une élite au corps subtil communiquait télépathique ment avec des êtres plus densifiés et vierges de toute structure mentale, par conséquent, non séparés par les limites affective et mentale, avec le royaume qu'ils quittaient par degrés insensibles pour s'enfoncer toujours plus profondément dans la densité.

Tant que ces êtres se maintinrent ainsi, simples « comme ce petit enfant » (selon l'évangile) et qu'ils furent reliés, grâce à cette simplicité, ils furent connaissants. Ils restèrent sensibles à la Loi de leur origine dont ils s'éloignaient peu à peu.

La pénétration dans un monde dense, les priva des transmissions claires et directes qu'ils recevaient. Des sens physiques leur permirent de se mettre en contact avec ce qui les entourait. Une sensibilité périphérique développa une affectivité qui généra des structures mentales appelées à analyser et à classer leurs sensations. Ainsi la créature humaine gagna la banlieue de son autonomie. Par une succession d'expériences, son autonomie se détermina de plus en plus grande, et l'homme de la terre, enfin, perdit le contact d'avec le royaume où les dieux l'enseignaient et lui révélaient les arcanes du plan divin.

La créature s'enfonça — en perdant le souvenir de son origine — dans un monde sombre où les ténèbres de la conscience régnaient. Elle avait à constituer un état conscientiel dépendant du milieu qu'elle traversait.

100 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Le mot *mundus* désignait à Rome un trou considéré comme l'entrée de l'enfer. Le *mundus* était donc un endroit profond, symbole du monde terrestre ouvert sur le monde infernal.

L'aventure existentielle entraînait la créature à faire une expérience troublante et complexe. Le développement d'une conscience limitée au cadre dans lequel elle se trouvait engagée l'amenait à errer à travers des découvertes sensorielles. Elle pénétrait un monde plein d'inconnu mais qui allait la doter du fruit de dures épreuves. Elle quittait la lumière d'une origine pendant un temps remémorée par les révélations, pour faire une plongée profonde dans les ténèbres qui ne comprendraient plus la Lumière qui y séjournait cependant, mais pour la retrouver *enfin dans* une sorte d'exaltation de la conscience existentielle élargie, rejoignant la conscience-lumière de sa psyché totale..., représentant la *jonction* de l'homme de la terre et de l'homme du ciel. (Saint Paul).

Ainsi la Vie triomphe de l'espace et du temps en se rendant consciente à l'Homme dont elle est la Lumière.

CHAPITRE VI

I - JUDAS VICTIME DES FAUSSES NOTIONS

II - L'HISTOIRE A LA MESURE DE L'HOMME RÉEL

III - HISTORIENS ET PENSÉE

JUDAS VICTIME DES FAUSSES NOTIONS

Ne croyez pas que je veuille réhabiliter Judas ou provoquer une polémique sur la trahison de l'apôtre-trésorier ! Ce serait bien inutile si nous n'avions pas le souci de comprendre un geste qui serait plus qu'odieux, s'il n'avait pas une explication humaine lamentablement introduite dans les sillons du mental tortueux, broyeur de pensées conditionnées et qui s'enroulent sur elles mêmes ; si ce geste n'était pas un fruit gâté de l'opinion ou d'une tradition aberrée au sens littéral faussé, mal interprété.

Les fausses notions, à travers les âges, ont soufflé leur poussière sur le monde, et Judas a pu être victime de ces fausses notions communément répandues en Palestine, comme elles devaient l'être ailleurs puisqu'elles sont le produit des appréhensions dans les consciences voilées. Le crime de Judas recevrait alors une explication que la Justice peut comprendre tout en le condamnant pour ne pas excuser les transports d'opinions, les fausses injonctions de la lettre, toutes choses qui sont des sortes d'enchantement que la stupidité prodigue.

Mais dans le temps, rebroussons chemin, et évoquons la rancœur qui régnait dans le monde Hébreux à l'époque où Jean baptisait dans l'eau du Jourdain. Les Juifs supportaient mal l'occupant romain qui ne jouissait pas auprès de lui du prestige que la civilisation latine imposait généralement. Ils pensaient que le peuple élu devait être appelé au triomphe selon la promesse. Un Messie ne devait-il pas venir gonfler des fleuves en les chargeant d'or et chasser l'occupant. Le Messie était la promesse de la toute puissance accordée au peuple favori de Dieu. Aussi beaucoup de Juifs l'espéraient. Beaucoup de Juifs l'attendaient.

Les temps attendus étaient-ils venus ?

Jésus apparut sur la scène publique. Ses paroles justes ; ses guérisons surprenantes ; ses phénomènes prodigués sur le chemin qu'Il parcourait troublaient les esprits. Les humbles le suivaient et croyaient en Lui ; mais les maîtres du temple, les sacrificateurs de la synagogue ne pouvaient supporter son éclat indépendant, son non respect de la règle, son verbe simple et plein de vie inconditionnée qui gagne les cours leur semblait dangereux pour leur existence. La révolution grondait dans les âmes ! Dans le temple, tout s'en trouvait terni. Devait-on laisser à ce révolutionnaire la liberté de propager son message ? D'ailleurs aucun prophète ne devait venir de Gaulée, cela était écrit !

104 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Judas avait suivi le Galiléen. Judas fils de Simon Iscariote. Judas était un juif authentique qui détestait le païen romain. Il était de bonne race et espérait. Par ailleurs, Jésus faisait des miracles. Il guérissait l'aveugle né. Il ressuscitait Lazare. Judas ne pouvait-il pas attendre de Lui qu'Il devint le Roi d'Israël et qu'Il chassât les troupes de César ; qu'Il les jetât à la mer ? N'était-IL pas tout puissant, ce Galiléen ! Sa toute puissance avait éclaté en mainte occasion devant ses yeux ! Il avait vu. Il avait entendu. Car il avait été agréé par Jésus. Le Maître avait fait de lui le trésorier du petit groupe de disciples qui l'entouraient. Jésus avait une admiration sans borne pour Celui qui était, selon la tradition prophétique, le Roi des Juifs. Ce Maître n'allait-Il pas, enfin, glorifier le peuple élu et le libérer définitivement du joug des occupants ! Son mental travaillait

maintenant dans ce sens, et de plus en plus dans ce sens. La pensée de la délivrance de son peuple l'obsédait.

Jésus, hélas, semblait indifférent à ce qui préoccupait l'apôtre. Il poursuivait sa mission sous le manteau de l'Amour. Chose discrète et éblouissante à la fois. Il disait avec une simplicité réfléchie et déconcertante : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Mais que rendre à César qui n'avait rien à lui en Israël ? Que venait faire ici, César !

Judas roulait d'étranges pensées dans sa tête. Il se demandait comment il pourrait amener Jésus à accomplir ce qui était attendu du Messie, Roi d'Israël par la volonté du ciel. Le peuple était consentant. Ne voulait-il pas, il y a peu de temps, le couronner Roi ? Alors ! la voie était ouverte à Jésus ! Qu'attendait-Il pour agir ? Qu'attendait-on ? On attendait, bien sûr qu'Il s'affirmât et fût le Maître, le Maître incontesté du peuple juif ! Peut-être faut-il Le provoquer, pensait Judas. Le forcer à réagir vigoureusement et à détruire le pouvoir usurpé par le romain ? N'avait-Il pas les moyens de foudroyer l'ennemi !

Hanté par cette pensée, Judas songe à mettre Jésus devant le fait qui le contraindra à se servir de sa toute puissance. Il prend alors une décision audacieuse. Il va le vendre. Il le vendra pour trente deniers auxquels il ne tient pas spécialement. Ainsi Jésus, mis dans l'obligation de se défendre, anéantira fatalement l'adversaire... Et Judas aura bien mérité de la nation juive et du Christ triomphant. Hosannah!

Jésus lisait dans l'âme de Judas. Il voyait s'approcher l'heure du sacrifice. Lourd serait ce sacrifice ! Mais il glorifierait la mission. Tout étant consommé, le Christ regagnerait son vrai royaume en laissant les traces de sa lumière sur la terre. Car Jésus avait dit au peuple

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 105

qui le suivit après la multiplication des pains : « *En vérité, en vérité, je vous dis que ce n'est point à cause que vous avez vu des miracles que vous me cherchez, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés... Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la Vie au monde !... Je suis le pain de Vie.* »

Et il advint ce qui était prévu. Tout fut en effet consommé. Le ciel s'était obscurci. Le tonnerre avait grondé et la terre avait tremblé !...

Après la crucifixion, Judas, atterré, comprit, mais trop tard, hélas, son erreur. Il se suicida.

Il était la victime de sa conscience voilée (existentielle), de son mental qui avait eu la prétention de déterminer dans le sens qui lui convenait ce que le Destin avait prévu. Cependant, son erreur était entrée dans l'enchaînement des événements qui devaient s'accomplir. Car les erreurs sont, finalement, appelées à servir la vérité. N'est-ce pas là la leçon à tirer de la tragique et sublime aventure ?

L'HISTOIRE A LA MESURE DE L'HOMME REEL

Ce que les Hommes rapportent de l'Histoire est un déroulement de faits couverts par la pellicule opaque des fausses notions, des croyances, des fanatismes nationaux et religieux et qui laisse ignorer « *Ce qui s'est passé ou fond*, comme dit Jung, *et qui échappe au regard de l'historien* », car la marche de l'Histoire est profondément cachée...

Oui, cachée, mais visible cependant à l'œil lucide qui peut découvrir que l'Histoire est dirigée par la VIE, mais que l'Homme, conditionné par l'existence et ignorant, traduit d'une façon erronée.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, répète-t-on, après tant d'autres personnes qui ont dit cela avant nous sans plus réfléchir sérieusement que nous le faisons.

Il est vrai que l'Histoire nous étant rapportée constamment sous des aspects identiques dans ses éclats passionnés ou à peu de choses près, nous ne jugeons pas utile de vérifier la véracité de la déclaration. D'autant plus que nous constatons qu'autrefois les hommes se livraient de cruels combats, comme ils s'en livrent, et de plus cruels encore, aujourd'hui.

Apparemment, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les hommes d'hier ont été ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Et là si notre pensée s'égare dans l'erreur, les historiens ne nous la ramèneront pas sur le chemin d'un exact rapport des faits et des événements passés, pour la bonne raison qu'ils ignorent les causes cachées et font intervenir leurs réactions mentales — malgré eux et souvent sur la foi de documents difficiles à interpréter — ils ne les ont pas connus dans leur réalité existentielle. Ils les ont modelés pour nous selon leurs croyances, selon les idées qu'ils se font, ou se sont faites, de la morale codifiée et empreinte de fausses notions courantes à une époque donnée dans un lieu, dans une secte ou dans une société conditionnée et conditionnante.

L'Histoire est un squelette habillé à la mode du temps de l'historien, mais dépourvu de chair et de sang, et d'âme véritable parce que l'historien ignore les causes occultes qui déterminent ainsi les hommes à se conduire de même façon depuis le début des temps dits historiques (personne ne prétendant connaître les temps qui les ont précédés).

Cependant, ces causes sont vivantes dans les profondeurs humaines. L'effervescence des énergies qui y règnent entraîne l'homme à s'abandonner aux impulsions affectives qui vont d'un extrême à l'autre, de l'amour à la haine, de la haine à l'amour ; des fanatismes

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 107

religieux aux avidités sordides, commandées par la volonté de puissance ou par le goût immodéré des richesses. Et des conflits se déchaînent, fréquemment renouvelés...

Par ailleurs l'homme se plaint à justifier ses actes. Pour cette raison, il lève le drapeau de l'idéal — quel qu'il soit — et se dupe. L'idéal masque ainsi les causes réelles de ses mouvements passionnés.

Si dans cet état d'ignorance des causes cachées l'homme s'ingénie à toujours justifier de semblables et aveugles réactions ; des faits et des événements de même ordre seront éternellement reproduits. En revanche, si l'on voit enfin l'inanité de la répétition de pareilles choses, on arrive nécessairement à comprendre que la connaissance des

énergies tant somatiques que psychiques est indispensable. Cette connaissance nous amène à faire intervenir dans l'existence — par prises de conscience successives — la Loi de la Vie qui est source d'Harmonie.

La Loi de la Vie est l'axe où les contraires se concilient. Elle inspire le dépassement des contradictions que provoquent ces tourbillons d'énergie pour que l'Harmonie les ordonne, et l'on constate que où règne l'ordre, la paix s'instaure.

Mais peut-être devons-nous songer que parmi les hommes, et depuis des centaines de millénaires que l'espèce humaine existe, des sages, des prophètes, des sauveurs ont surgi pour prêcher la reconnaissance de l'Harmonie sous des vocables inspirant la sagesse et l'amour. Après ces interventions on s'étonne de ne pas voir la souveraineté de l'Harmonie enfin établie ici-bas, et l'on est disposé à croire que l'Harmonie n'est pas faite pour régner sur la terre.

C'est là phénomène d'ignorance. La recherche des satisfactions existentielles étant plus répandue que la recherche de la connaissance.

Les sages, les prophètes, les sauveurs ont parlé, ils ont fait le sacrifice de leur paix et parfois de leur existence en vain. Pourquoi ?

Pourquoi n'ont-ils pas été écoutés ? Pourquoi n'ont-ils pas été compris ?

Leurs messages ont été diffusés dans des langages divers, sous des formes en relation avec le niveau mental des populations vivant à des époques différentes. Les formes du langage, leur rythme et les images familières au moment, se sont alignés sur les normes d'une époque donnée pour être à la mesure de l'homme de ce temps.

Les messages ont été déformés par ceux qui les ont répétés et mal interprétés, et les messages ainsi propagés dans des doctrines et des systèmes ont conditionné l'homme.

108 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Mais il est une voie salvatrice qui peut toujours être empruntée. Car n'est-ce pas à la mesure réelle de l'homme qu'en toutes circonstances on doive se référer pour construire toute chose lui étant utile et servant à son épanouissement ?

Considérons, cependant, que le mode psychologique d'appréhender les choses dans l'existence humaine, change au fur et à mesure de l'évolution du mode d'exister des hommes. Le langage, fatalement, subit le climat des mœurs et des coutumes du temps ; il subit également les manifestations extérieures de certains sentiments dominants dans l'individu impressionné par le milieu.

Par le phénomène mouvant de l'existence, la mesure de l'homme ou son unité de valeur, est estimée selon l'époque et apparemment change de cycle en cycle. A un temps donné, la pression des activités humaines collectives modifie le climat général de l'existence. L'estimation d'une dimension nécessite alors la pratique d'une nouvelle psychométrie pour une application difficile à déterminer.

Dans le domaine subtil de l'esprit où le jeu des approximations intellectuelles désarticule certaines données de la conscience et détourne quelque peu le sens du langage de son objectif, l'estimation d'une dimension de l'homme n'est pas commode à faire, surtout quand on ne sait à quel niveau prendre l'homme dans son unité de valeur qui doit comporter un juste équilibre entre les impulsions telluriques et les influx divins.

A certaines époques de l'existence du monde, des mutations se produisent dans le milieu mouvant où l'homme se manifeste. Le milieu peut s'hypertrophier et distancer l'homme en l'abandonnant à l'angoisse, car l'homme perd la sécurité à laquelle il tient.

L'homme, de toute évidence, de par ses activités, ses recherches, ses découvertes et leurs applications, a créé le milieu et le modifie constamment. Et le milieu se développe

ensuite de lui-même, soumis au mouvement qu'imprime l'existence ou manifestation de la Vie. L'homme perd, durant un temps, le contrôle de ses créations propres. Il est alors l'esclave de ses œuvres. Pour qu'un rapport harmonieux soit rétabli entre le milieu et lui, il lui faut énergiquement imposer ici-bas la présence de sa conscience-lumière qui le libère des emprises paralysantes.

Pourquoi cette abdication momentanée de l'homme devant les forces aveugles de la mécanique mise en mouvement sous sa propre impulsion ?

Comment fera-t-il pour ne pas se laisser écraser par ces forces ?
Comment fera-t-il valoir sa mesure humaine qui ne peut plus être estimée qu'au niveau et au poids de ses habitudes ?

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 109

Les habitudes sont pétrifiantes. La pétrification des êtres et des choses dresse un obstacle, un barrage dans le courant de la Vie.

Comment, dans ce cas, n'y aurait-il pas désaccord et rupture entre le milieu et l'homme ?

Le milieu doit être l'homme dans sa réalité. Il doit être à sa mesure, au niveau qu'il a atteint sur les degrés de l'évolution. Mais sous l'effet psychologique de l'homme, le milieu se dégrade et stagne. Cette stagnation engendre des troubles et la misère jusqu'à ce qu'une réaction de la nature humaine se produise et rétablisse l'équilibre rompu. Alors une nouvelle activité s'ensuit.

Le milieu s'ébranle sous une impulsion de l'homme qui tente de s'évaluer. Il veut avoir une unité de valeur à appliquer à la dimension de l'existence. Cette unité de valeur ne peut être que sa propre mesure, que sa propre dimension.

Cette unité de valeur, c'est lui, lui qu'il ne connaît pas dans sa totalité ; lui dont il ne connaît pas la qualité essentielle, dont il ignore la puissance, dont il ignore la réelle dimension.

L'Harmonie ne règne pas parfaitement entre le milieu et lui.

L'homme souffre et sous l'effet de sa souffrance, se révolte contre l'absurdité des faits et des événements dont il est le responsable. Il réduit en concept ce qu'il appréhende des choses existantes dans le climat perturbé qui cause sa révolte. Il prend le concept pour sa mesure. De sa mesure, il a donc une fausse notion. Le savoir, le broyage mental dont il s'enorgueillit est fragmentaire et le trouble et la confusion continuent de régner.

Le trouble et la confusion continueront de régner dans le monde, tant que l'homme ne réalisera pas ce qu'est sa mesure véritable ; tant qu'il ne percevra pas qu'elle est à l'échelle de son être authentique qui, lui, est connaissance, qui va si l'on peut dire, de la psychologie des profondeurs à la lumière des sommets.

L'unité de valeur applicable au milieu est l'homme qui découvre que la Loi de la Vie est sa loi, et reconnaît que la mesure de l'Homme est l'action de la Loi de la Vie triomphante à travers l'Homme et dans l'Homme.

Aucune violence ne peut résoudre ce problème. Sa solution ne dépend que de l'Intelligence et de l'Amour de ce qui est enfin lumière.

Mais la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

*

* *

L'être authentique est connaissant, a-t-il été dit.

La connaissance embrasse la psychologie des profondeurs et la psychologie des sommets. Elle embrasse l'aube de toutes les existences et le crépuscule des soirs apaisants. Elle s'abreuve aux sources d'énergie qui jaillissent de la terre et s'évaporent sous la chaleur rayonnante du soleil de l'esprit qu'alimente le cœur.

La psychologie des profondeurs est un immense chaudron où fermentent les semences destinées aux futures moissons.

La psychologie des sommets est comme une sphère translucide où la lumière incréée se concentre pour mûrir ce que lui transfuse la nature qui, elle-même, l'a reçu de la Vie.

A la contribution de l'une et de l'autre, nous devons un milieu médiateur qui est l'existence, et une médiatrice qui est la conscience, fruit chargé des saveurs de la profondeur et du sommet.

Celui qui veille de l'aube au crépuscule du soir, et du crépuscule à l'aube, est celui qui est profondeurs et sommets en un point unique, centre dont la circonférence est partout.

L'homme serait ce point, s'il ne s'égarait sur le parcours sans fin de la circonférence.

Tu es ille vir.

HISTOIRE ET PENSEE

*Et vous connaîtrez la Vérité et la Vérité Vous
rendra libre.*

Selon saint Jean (Chap. VIII § 32).

Historiens ! Pourquoi écrivez-vous l'histoire d'un peuple au lointain passé ? Vos intentions sont louables — au niveau où vous vous placez — fort louables, je le sais ; mais vos yeux sont fatigués par les grimoires. Vous avez une vue physique brouillée. Et vous ne disposez pas, que je sache, d'une vue spirituelle d'un troisième œil — comme certains aiment à dire — qui permet de percevoir et de vivre l'époque que vous avez le dessein d'évoquer. Alors, comment pouvez-vous embrasser l'aube de ce peuple dont vous voulez conter l'histoire, ses matins prometteurs et ses soirs ensanglantés, ses rires et ses pleurs dont les causes cachées vous échappent ? Vous ne pouvez rapporter dans leur authenticité les faits et les événements du passé, les faits et les événements que vous n'avez pas vécus. Et les auriez-vous vécus que, sans doute, à votre niveau existentiel, vous seriez tenté de les conter sous l'influence du moment conditionné et de vos passions. Le sens caché serait quand même de vous ignoré. Vous ignoreriez encore la place de ces faits et de ces événements assignée sur l'immense spirale de l'Evolution. La place « — conséquence et efficience — », manifestation de multiples interférences dont la Vie (voie et vérité) s'extrait.

Vous ignorez les secrètes impulsions, les secrètes pensees des personnages que vous croyez faire revivre et danser devant le buffet mental du monde, en vous fiant aux documents existants et d'authenticité certaine, mais en négligeant de connaître comment l'homme pense et ce qu'il perçoit, et ce qui s'agite dans les ténèbres de sa conscience, et les subtiles influences qu'il a subies, et les troubles de son enfance, et... que sais-je encore.., toute la profondeur que de lui, il ne connaît pas ! Et finalement comment tout cela s'ordonne pour faire le miracle d'une seule chose !

Historiens, sachez aussi que les choses dans leur réalité incontestable sont comme Dieu les voit et non comme les passions humaines les veulent.

Mais, il est vrai que Dieu est un personnage qui ne fait pas nécessairement partie de votre histoire. Il apparaît d'ailleurs bien décevant et d'étranges structures si l'on écoute ceux qui, pour en parler, consultent leur mécanique mentale comme M. Mc Namara consulte ses robots électroniques.

112 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Cependant, il est évident que l'homme est un chétif animal qui embrasse des mondes et qui les pense. Aussi curieux, aussi impossible que cela puisse sembler.

Pascal ne disait-il pas « Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée, je comprends l'univers ».

Historiens, par la pensée vous pouvez comprendre l'univers, et la pensée reste pour vous un mécanisme obscur !

La pensée ! Savez-vous en quelle partie physique de l'être humain est son siège ? Si nous supposons qu'elle a un centre particulier, naturellement.

Mais dans le cerveau, peut-être répondrez-vous.

Est-ce exact ?

Ce centre ne se déplace-t-il pas sous l'influence des mouvements émotionnels et selon le développement psycho-somatique de l'homme au cours des âges ?

Chez le primitif, la région abdominale est un centre de pensée réactif aux provocations de toutes natures. On peut parler de cerveau ombilical recevant toutes les impressions subtiles et réagissant en conséquence.

On peut d'ailleurs voir parmi les peuples civilisés — ou prétendus tels — des hommes encore soumis aux réactions de ce cerveau.

Les indiens puebls déclarent, rapporte Jung dans un de ses ouvrages, que l'homme pense avec le cour. Déclaration que font également les sages hindous qui prétendent que l'intellect descendant dans le cœur permet la pensée juste.

Ne soyons pas surpris. Le centre abdominal et le centre cardiaque peuvent être des générateurs de pensées. Après tout, songez-y, ce n'est pas le cerveau qui pense, mais celui qui s'en sert.

Victimes de la guerre, de nombreux blessés à la tête ont été trépanés. Une partie importante de matière cérébrale a pu être enlevée à certains d'entre eux sans que la pensée ait été affectée.

Cependant l'homme pense et le mécanisme de sa pensée vaut d'être connu pour déterminer le caractère de ses réactions et de ses influences sur l'existence et l'évolution d'une civilisation.

C'est là une grave question ! Elle se pose dans le monde et attend une réponse !

Il est un homme qui la donne peut-être : Krishnamurti. Il est sans doute difficile à comprendre ; mais si nous prêtons attention à son message qu'il vit pleinement, et si nous le vivons aussi, si nous l'expérimentons, nous verrons que cette expérience peut représenter pour chaque homme une révolution complète opérée sur soi-même.

Krishnamurti dit que personne n'édifiera rien de correct

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 113

dans le monde, s'il ne commence par se changer lui-même, radicalement. Ce changement ne peut-être à son sens une continuation, c'est-à-dire un progrès par rapport au passé, une amélioration de sa nature. On ne peut pas se changer, se transformer, sans opérer une révolution complète. Ce n'est pas en cultivant la vertu ou en voulant vivre en paix, qu'un individu opère cette révolution. Krishnamurti dit que si l'on fait par exemple, un effort pour être moins violent, on ne résout pas la violence, mais on la refoule en voulant la méconnaître ou en lui opposant une non-violence. Il dit aussi que lorsqu'il y a conflit à l'intérieur de soi, qu'il y a contradiction en vertu de ce que l'on est — et de ce que l'on voudrait être, il ne peut y avoir compréhension de soi, car on oppcise à ce que l'on est — sans avoir compris ce que l'on est — quelque chose d'étranger que l'on s'applique à réaliser selon un modèle que l'on a imaginé. Cela distrait l'individu de son problème et ne l'aide pas à le résoudre. D'autre part, si un homme ne se comprend pas, s'il est en état de conflit avec lui-même, il ne peut pas faire autre chose que de projeter autour de lui cet état de conflit, comme c'est le cas de la plupart des hommes. Cette projection multipliée du conflit individuel entraîne le conflit général d'où nécessité d'opérer le changement radical à partir de l'individu.

Krishnamurti dit qu'aucun philosophe, qu'aucune religion ne peut opérer ce changement pour un individu.

Il est nécessaire que ce soit l'individu tout seul qui fasse l'expérience pour lui permettre cette révolution intérieure. Krishnamurti demande, d'une part, à chaque individu de s'accepter tel qu'il est : cela sans préjuger, sans satisfaction, sans condamnation. Il s'agit

de se connaître, et pour se connaître, il s'agit de se voir tel qu'on est. Mais il ne faut pas opposer à cette vision une considération qui ne serait que le produit de la mémoire et qui viendrait à rattacher à quelque chose de connu, l'état vécu dans le présent. La mémoire, d'après Krishnamurti, est conditionnement né du passé, de ce qu'on a vu, de ce qu'on connaît et qui empêche d'appréhender l'existence d'une manière neuve. Pour ne pas faire intervenir ce passé, il faut être attentif à ce que l'on est, et éliminer les pensées qui se traduisent en mots et qui s'appliquent en s'appuyant sur la mémoire, à tout nouvel état. Il faut vivre chaque état présent sans le juger, sans le masquer sous des mots. Mais ce n'est pas cela qui permet encore la révolution totale. Le point important de l'enseignement de Krishnamurti consiste en une identification du penseur et de la pensée. Il dit que sans faire appel au mental, c'est-à-dire au mécanisme qui s'appuie sur la mémoire, sur le connu, qui procède d'un enregistrement antérieur, un individu ne peut pas dire « Je ».

114 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

Ce « je », c'est tout ce que sa mémoire lui permet de considérer comme lui-même. Si l'on enlève cette mémoire et le mécanisme qui s'appuie sur cette mémoire, il n'y a plus moyen de penser. Si l'on ne nomme pas une chose, on ne peut plus penser en fonction de cette chose. Or quand on nomme une chose, on la nomme en fonction d'une association d'idées qui appartient à la mémoire, en fonction de quelque chose de connu. C'est encore un appel à la mémoire. Si l'on cesse de nommer une chose, on appréhende l'existence directement sans intervention de mémoire. Krishnamurti dit que si l'on cesse de nommer les choses, de penser, on ne peut plus dire « Je », donc cette entité artificielle que l'on appelle le « je » coïncide avec la pensée, et la division en penseur et pensée est toute arbitraire ; mais arbitraire en fonction d'un but qui est de construire une personnalité dans laquelle l'individu habitué au conditionnement trouve une justification de lui-même, une continuité, un point d'appui, sans savoir que c'est cela qui l'empêche de connaître et d'être lui-même. Quand cesse la pensée par élimination des mots projetés sur les choses et sur les états de conscience, il n'y a plus de « moi » ; il n'y a plus de penseur et à ce moment là l'individu est libre. Dans cet instant de liberté, une révolution se produit ; il est disponible, il peut comprendre, il peut se connaître.

Comment fait l'individu pour éliminer le penseur ?

L'individu ne peut éliminer le penseur que quand il conçoit spontanément que ce penseur est identique à sa pensée, sachant qu'il n'est que sa pensée. Comme cette pensée se traduit en mots, il peut éliminer les mots qui constituent cette pensée. Alors, il n'est plus rien. Et c'est ce rien qui importe, et c'est ce rien qui est tout. Ce rien implique la liberté. Et le fait de vivre la liberté constitue, pour l'individu, sa plus grande révolution. L'individu libre ne poursuit pas un but, il est ; il est parce qu'il n'est rien. Ce n'est pas en poursuivant un but que l'individu peut créer et connaître. Quand l'individu poursuit un but, il crée une limite, il projette un plan, et ce plan procède nécessairement du connu, du passé, de la mémoire. Le but réalisé ainsi ne sera pas neuf, ne répondra pas à une vraie création, il sera soumis au conditionnement. L'individu qui veut connaître et se connaître, ne va pas au devant des éléments de la connaissance, mais en état de liberté, eu état de silence intérieur laisse les faits dévoiler leur contenu. Ainsi l'homme libre prend conscience de lui, prend conscience du monde. Il est vivant. Il est créateur.

Ce que Krishnamurti enseigne, il le vit. Il ne demande à personne de le croire de le suivre. Il demande à chaque homme de résoudre pour lui-même son problème. Il demande à chaque homme d'expérimenter cet état de liberté.

Il insiste en disant que cette expérience se fait dans l'immédiat, qu'elle est faisable dans l'immédiat. Ce qui se remet à demain, pour lui, tient compte du temps.

Tout ce qui tient compte du temps procède du conditionnement, et, par conséquent, est étranger à la liberté. La liberté, pour Krishnamurti, n'est pas le contraire du conditionnement ; c'est l'état vivant qui est étranger au conditionnement. Et l'on est aussi bien conditionné par les vertus que par les vices.

Krishnamurti parle d'une révolution dans l'homme, car il ne croit pas à une amélioration qui ne ferait que transformer une personnalité en s'appuyant sur la mémoire. En vivant un but, une telle amélioration ne ferait que renforcer la personnalité, et la personnalité conditionne. Dans ce conditionnement, il n'y a aucune possibilité d'expression vivante de liberté, et il importe d'être libre et vivant. Tel est le résumé de l'enseignement de Krishnamurti. Des milliers d'hommes, de par le monde, le considèrent comme l'enseignement qui donne la clé du problème de l'homme. Cet enseignement est à la portée de chacun. Chaque homme peut, pour son compte, faire l'expérience qu'il a faite.

*
* *

L'expérience faite. L'expérience accomplie. L'expérience rendant l'individu vivant, il est certain qu'un terrain nouveau s'offrirait à l'acclimatation de nouvelles normes civilisatrices et au règne de meilleurs rapports entre les hommes. Personne n'en doute.

Et cependant, si nous regardons, jour après jour, la situation du monde, notre conviction est ébranlée. N'est-il pas vain d'espérer une transformation de l'humanité si peu encline apparemment à faire ce retour sur elle-même pour se comprendre et pour mener le jeu de son existence en pleine conscience éclairée !

Elle a de si mauvaises habitudes Des habitudes qui ressemblent à des rhumatismes déformants. Si ces habitudes sont, comme on dit, une seconde nature (parasite de l'autre) disparaîtra-t-elle pour que nous trouvions les rapports réels entre la Nature première et la CONSCIENCE ?

Il y a des habitudes et il y a les préjugés. Si ces derniers sont la poussière grasse que dépose la société sur la conscience de l'homme et l'enrobe, que la conscience jette alors la robe que lui procure cette confectionneuse ou ce mauvais faiseur, qui n'a pas même l'esprit original puisqu'il ne change pas ses confections vestimentaires au gré des caprices de la mode adaptée à l'évolution véritable, et qu'enfin la conscience apparaisse nue dans la seule parure de ses richesses originelles que la Vie lui dispense !

Mais plutôt que de tenter, sans atermoyer, de stimuler l'attention vivante, nous promenons notre regard amorphe autour de nous. Nous pensons à l'humanité sans discerner que l'humanité part de chacun de nous, et que c'est à chacun de nous de faire l'expérience et de libérer l'Esprit de tout ce qui le recouvre et l'étouffe.

Comment peut-on être aussi futile de s'occuper d'autrui, alors qu'on n'a point su opérer soi-même son propre dépouillement, sa propre révolution ! Nous cherchons un teinturier qui pourrait nous indiquer une recette facile à appliquer pour qu'en nous regardant nous ayions l'impression d'être changé.

Nous passons d'une croyance à une autre, d'une opinion à une autre, d'une église à une autre, et nous transportons d'un temple à l'autre notre incapacité d'être vrai, d'être libre, sans peur, sans craindre un Dieu courroucé qui est en nous la conscience-lumière qui est la Sienne.

A quoi bon vouloir espérer une amélioration du sort des hommes sur la terre, si nous ne pouvons pas réaliser par nous-mêmes (mains malhabiles dont la réalisation de toute chose à besoin) et sur nous-mêmes, la vertu créatrice de ce que nous attendons. La vertu créatrice immédiate qui est Esprit libre et Amour triomphant ! A quoi bon !

Et cependant des hommes parmi des hommes sont parvenus à opérer ce parfait détachement des choses, cet écorchement de l'enveloppe grossière qui libère enfin l'âme et la laisse rayonner pour le ravissement de tout ce qui est, de tout ce qui regarde, de la transparence de la substance végétale à la transparence de l'œil humain, de tout ce qui sent le doux effluve de la pensée divine.

Si des hommes sont parvenus à entendre ce son ineffable, pourquoi ne l'entendrions nous pas, nous homme, corps, âme et esprit ?

Cette pensée tinte. Alors écoutons-la. Ouvrons les oreilles de notre âme et entendons-la. C'est ce que le Père attend de nous. C'est ce que le Christ attend pour ne plus être crucifié. Car sa crucifixion, ne le savez-vous pas, est l'effet de nos œuvres quotidiennes. C'est nous qui le maintenons cloué à la croix des douleurs que nous répandons sur la terre à travers des existences sans nombre.

Regardons. Écoutons.

Tout est son, tout est lumière dans l'infini et même dans les ténèbres.

N'oublions pas notre degré de parenté avec le Ciel et avec la Terre.

C'est dans le silence de notre être recueilli, que nous

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 117

assistons à leur hymen.

Nous servons l'officiant en souriant aux anges qui sont des notes de cristal dans le grondement du torrent ou celui de l'orage ; dans le murmure du ruisseau ou de zéphir qui froisse le feuillage.

Tout est son. Tout est lumière. Et tout m'embrase.

DEUXIÈME PARTIE

DU MIEUX EXISTER

AU

MIEUX ETRE

NOUVELLE ADRESSE AU LECTEUR

Si, cher lecteur, mon. ami, tu as réalisé, au cours de la lecture que tu viens de faire, ce qui est œuvre de Vie et non simple enchaînement de mots, mais qui est aussi un plain-chant d'Amour, tu comprendras combien grande est la joie d'être et de souffler sur les limites qui s'attachent aux esprits et qui sont cependant d'illusoires feuilles d'automne destinées à tomber., des limites enrubannées de personnalités qui agitent du clinquant ! Du clinquant! Entends-tu ce mot étrange qui évoque un bruit pour signifier quelque chose qui miroite. Mot aussi peu vrai dans sa signification que ne l'est la personne humaine qui, elle aussi, est du clinquant qui miroite, illusionne et tinte indifféremment, et qui, comme les feuilles d'automne évoquées, devra tomber un jour et se trouver absorbées par l'humus qui nourrira d'autres enveloppes de personnalités fugitives.

L'éphémère, vois-tu, règne ici-bas dans le fond des vallées, sur le flanc des montagnes et court plus ou moins allègrement au rythme du temps mécanique pour qu'à l'éphémère défraîchi succède un éphémère qui se défraîchira.

Mais, entre chaque éphémère, des plaisirs et des pleurs, des rires et des douleurs tissent le rideau des jours, et l'amour, le petit amour d'alcove, tricote des couches où l'éphémère vagira, et tout sera ce que nous croyons qu'il a toujours été, car notre lucarne ouverte sur l'immensité laisse voir seulement la portion microscopique que la conscience de chacun appréhende.

Et cette lucarne étroite, vraiment, se peut-il que pour tous nous ne puissions l'élargir?

Si ta joie vient de la liberté ! Il faut le dire. Le dire encore ; le dire et le redire toujours pour que l'on t'entende et que, de la lucarne étroite, grande baie s'ouvre pour chacun qui découvrira aussi la joie d'être libre. Et toutes les vieilles poussières tomberont ; les limites sordides se dissoudront sous le rayonnement d'un Phœbus qui violera les nuits pour les faire accoucher d'un jour, et ce jour ne finira plus ; un jour libéré des ténèbres angoissantes. Un jour d'éternité où trône la Vie régnante.

Et tout le monde créera librement selon l'injonction de la Loi qui sera pour chacun de nous la sienne, parce que, par chacun elle sera reconnue.

« Le semblable ne peut être saisi ni compris que par le semblable. »

Petit-être alors verrons-nous naître une civilisation qui n'aura plus rien de commun avec ce que les hommes ont connu.

122 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

C'est là douces prémices à faire découvrir dans leur fraîche saveur à ceux qui cherchent l'ouverture libératrice, à ceux qui passent et repassent courbés sur eux-mêmes, tirant la charrette que le passé charge lourdement et sur laquelle ils se retournent, car la crainte les tenaille de perdre quelque chose de défraîchi par le temps... ou mort, et ne voient rien, rien d'autre que leur charge qu'ils abandonneront au pied de leur tombe.

Si, cher lecteur, mon ami, je te convaincs qu'aimer, c'est d'abord s'aimer soi-même libre pour pouvoir aimer autrui dans la liberté, alors, comprends au-delà de ce que je t'ai dit déjà, le sens de ce que je veux présenter à tes réflexions.

Au cours de mes voyages, j'ai rencontré beaucoup d'humanité à aimer, beaucoup d'humanité prise dans la confusion du moment, cherchant l'issue des difficultés actuelles dans l'adoption d'un système ou d'un autre, mais où s'égarent les meilleures intentions faute de discernement.

Système, ô système ! quelle importance tu prends aux yeux des égarés qui cherchent un refuge. Et l'homme est oublié. Disons qu'il est plié et replié sur lui-même pour être à la mesure du système choisi par l'assemblée des fausses notions ; système qui réduit tout à la dimension des moyens employés pour l'édifier sur des fondations fragiles.

C'est ainsi qu'au bord des décisions à prendre, des peuples, nouvellement nés à ce qu'ils croient être l'indépendance, s'arrêtent hésitants entre deux mondes durement structurés. Ils jettent un regard inquiet mais avide à droite et à gauche, penchant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Ils voient d'un côté l'écran lumineux parsemé d'étoiles qui marque « économie libérale », de l'autre, l'écran qu'une seule étoile distingue et qui marque « économie dirigée ». Comme l'âne de Buridan, ils sont indécis et tendent une sébile à droite et à gauche. D'un côté comme de l'autre, l'homme, de diverses façons est asservi.

Ces économies différentes soulèvent des passions et des problèmes inquiétants. Toutes deux sont entraînées dans les aventures que recherche la volonté de puissance. Leurs plans proposent le mieux exister et la sécurité, mais n'assurent pas le bonheur.

Dans un système comme dans l'autre, on se préoccupe du grossissement de la personne et point de la libération de l'être.

Dans un système comme dans l'autre, on prétend offrir de plus en plus de biens de consommation. On y arrive en somme d'un côté, moyennement de l'autre.

Dans un système comme dans l'autre, comme chacun sait, l'appétit venant en mangeant, l'appétit augmente

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 123

sur toutes les parties inférieures de l'homme, et le cœur et l'esprit pâtissent.

Dans un système comme dans l'autre, pour satisfaire un appétit de plus en plus grand, on produira de plus en plus avec acharnement, et le délire de la production s'emparera de plus en plus des hommes, de la production au niveau matériel, et provoquera la fièvre de la consommation, consommation qui, pour maintenir l'équilibre de l'économie, pourra devenir une contrainte. Production et consommation seront alors deux états pathologiques qui entreront en compétition et pour lesquels le système n'aura pas de remède autre que l'oppression, l'homme ayant renoncé à sa réalité.

En fin de compte, il faudra choisir entre la mort du système ou l'étouffement de l'homme réel.

Dans un système comme dans l'autre, tous deux se rejoignant, la peur couve. L'homme, malgré ce qu'il peut se procurer, a des besoins de plus en plus nombreux. Il revendique, c'est devenu dans ses habitudes, car le besoin de grossir sa personne et de se fuir dans la recherche du mieux exister, le tenaille. La publicité, les offres à crédits, la propagande politique chargée de promesses alléchantes, excitent son avidité. Il n'est jamais rassasié, il veut toujours mieux exister et oublie le mieux être qui est paix intérieure et sérénité. Le moindre accroc au système active en lui la peur de manquer. Au centre de cette puissance débridée, sa fragilité se révèle et l'angoisse l'étreint.

Ne juges-tu pas, cher lecteur, mon ami, qu'une révolution est à faire dans l'homme et par l'homme, et qu'elle est à faire là où le système n'a pas encore trop empoisonné les esprits, là où les lieux sont encore riches d'austres perspectives vécues, riches des traditions anciennes où l'esprit était vénéré; là où Homère contait que Zeus, le Dieu des dieux, le maître de l'Olympe, proposait un Jeu à sa cour de dieux et de déesses. Il les invitait à tirer la chaîne d'or qu'il avait jetée sur la Terre. Il invitait d'ailleurs tout ce qui vit sur Tellus, et Tellus elle-même, à se joindre à ce jeu pour que tout fût attiré jusqu'à la zone où l'esprit a établi son royaume. Là où Virgile chantait ses Bucoliques; là où Dante parcourait les enfers et exaltait le paradis de l'amour pur; là où Montaigne pensait; là où Cervantès imaginait l'impossible ; là où Cam oéns naquit; là sur les terres du Moyen et du Proche-Orient, sur les côtes méditerranéennes africaines, là où de grands esprits dispensèrent leur génie, là où Avicennes, Avérroés Ibn'Arabi répandirent leur lumière; là, sur toutes les rives de ce grand lac méditerranéen qui connurent l'éclat d'une belle civilisation; là où les terres sont encore imprégnées d'un, magnétisme spirituel, là où la mémoire des erreurs commises sur la pente qui

124 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

devait favoriser l'ascension mais qui laissait redouter une glissade, est encore vive. Là où ces lieux peuvent saluer l'aurore d'un monde nouveau, d'un monde neuf issu de l'amour d'hommes d'élite, d'êtres libres qui puisent dans la totalité de l'humain la puissance qui rendra ces hauts-lieux vivants tandis que la joie fleurira sur le parcours d'une grandiose étape.

Ne crois-tu pas, cher lecteur, mon ami, que tu pourrais mêler ta voix à la mienne, toi qui es un homme frère des hommes, solidaire des erreurs partout commises, et enfin libre de choisir ton chemin sous la clarté de ta conscience élevée à son sommet ?

Mais, pour l'instant, laisse-moi poursuivre ma quête, toi qui sais, à présent, pourquoi j'écris ce livre et pourquoi je t'invite à continuer sa lecture qui te donnera, peut-être, une nouvelle vision du monde.

Cher lecteur, mon ami, accompagne-moi.

CHAPITRE VIII

- I — L'AUORE MÉDITERRANÉENNE
- II — LE CHANT DES SOURCES
- III — VERS UNE CIVILISATION MÉDITERRANÉENNE
MÉRIDIONALE
- IV — LE MONDE CHRÉTIEN

L'AUORE MÉDITERRANÉENNE

Vus de haute altitude, les lacs sur la terre paraissent être des yeux qui brillent au milieu des visages aux méplats changeants. Et la Méditerranée, qui n'est qu'un lac en somme, est un gros œil intelligent, et cet œil contemple les nues aux mystères étoilés et reflète un génie qui communique avec elles.

Méditerranée ! O Méditerranée si pleine d'attrait !
Vers toi les âmes émanées des civilisations anciennes ont convergé, et tu brilles encore de l'éclat qu'elles t'ont transmis, même sous le voile que mille folies humaines ont tissé. Tes charmes, au milieu d'un monde bouleversé, dissimulent des rides que de nombreuses turpitudes ont creusées.

Tu es vieille, c'est certain, mais pas assez encore, pour ne pouvoir donner naissance à une fille de Tellus, une civilisation respirant la fraîcheur et la santé, offrant aux hommes un esprit aux clartés nouvelles, une reconnaissance de la liberté qui lui convient, qui convient aux hommes quand ils sont parvenus à la conquérir de haute lutte avec eux-mêmes.

O Méditerranée aux rives ensoleillées, tu as été témoin des grandes faveurs dont des hommes et des lieux furent gratifiés. Tu as expérimenté les faveurs et les dépossessions, les éclats de lumière et les ténèbres, toutes les choses que les éléments existants et changeants éprouvent à la suite du mouvement ondulant de l'évolution.

Toi qui n'as pas de marée, tu as connu flux et reflux, tu as connu grandeur et décadence.

Sur tes rives, l'Egypte, la vieille Egypte, à l'image du Sphinx, mystérieuse et connaissante, vit de longs, longs siècles de ferveur sacrée, de paix hautaine et s'éteignit sous la poigne de César pour renaître ensuite quand vint souffler le vent coranique, et sombrer de nouveau. Et toutes les côtes d'Asie-Mineure et de Grèce ; et les côtes italiennes et ibériques jusqu'aux rives maghrébines, connurent la grandeur exaltante et la dépossession.

O Méditerranée, dont j'ai apprécié les couleurs variées, des verts profonds au bleu céruleen, tes flots ont porté tant de richesses brutes, des parfums, des épices, des métaux précieux, des tapis à la laine épaisse, des œuvres de l'esprit que l'homme découvrait dans la joie; des raisons d'échanger des connaissances et des amours. O Méditerranée n'as-tu plus rien à chanter en chœur d'une rive à l'autre ?

L'Europe, qui la surplombe et tente de l'étreindre, l'Europe prend un nouveau chemin hors de ses folles

128 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

querelles, pour un nouveau départ, après tant de tragédies, tant d'expériences tapageuses, d'expériences sans nombre.

Après un âge turbulent, vient le moment où l'on soupire mélancoliquement, n'est-ce pas ? On ne parcourt pas le chemin de l'existence sans laisser des traces d'erreurs ? Et le souvenir des erreurs est aigre à la conscience. Mais on grandit, on mûrit. Et l'on a appris beaucoup de choses qui peuvent servir à des peuples enfants en quête de responsabilités bien lourdes pour leurs épaules. On a appris que tout est à repenser et que l'homme est une boîte à secret qu'il faut bien connaître pour que chaque découverte « faite en lui » serve à grouper les matériaux neufs d'où naîtront les prémices d'une nouvelle civilisation.

Des expériences vécues sourd une source. On ne peut refuser de reconnaître la grâce et le charme des valeurs vivantes dont l'Europe a fait usage. On peut lui ravir des techniques, lui contester, dans les sciences, la paternité de ses découvertes, on ne peut pas lui ravir son charme fait de science et de beauté. Car ce qui fait le charme de l'esprit européen, ce qui fait de l'européen un homme de bonne compagnie, malgré ses fautes anciennes et récentes, c'est qu'il s'est nourri, durant de nombreux siècles, de ce suc savoureux que représente la culture grecque et la beauté attique. L'air que nous respirons est encore agité par le souffle des dieux qu'Homère nous a fait connaître ; des dieux qui enfantent des hommes de surhumaine beauté, de surhumaine puissance et qui prennent place dans nos rêves à égale distance de la terre et du ciel. C'est la colère d'Achille qui nous envahit quand l'injustice nous révolte. C'est le vieux Nestor qui, en dernier ressort, met un point final à nos propos inconsidérés. Platon, que Descartes ne nous a pas fait oublier, dans sa pureté formelle, nous entraîne sur l'agora qu'un ciel exceptionnel recouvre, et où Socrate nous fait goûter les approches d'une sagesse pleine de bonhomie et de sensibilité. Au seuil de toute expérience, Aristote est vivant quand la raison veut résister à l'attraction du merveilleux. Notre science psychologique, à ses débuts, découvre, dans les mythes grecs, l'étrange symbolisme qui hante nos rêves, nos obscurs complexes humains. Sophocle, Eschyle, Euripide, pinçant la lyre qui accompagne le chant des Titans, prennent la mesure des dieux pour vêtir l'homme de leur génie, et font des héros de leurs tragédies les familiers de nos entretiens les plus nobles, quand bien même nous ne les nommons pas. Nos drames vécus sont remplis de leur présence. Des événements qui ne sont pas éloignés de nous ont fait voir les Erinyes déchaînées. Nous avons salué des Antigones et maudit des Créons. Et, des siècles effaçant des siècles,

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 129

la tradition de ces grands tragiques a essaimé les germes du génie. Parlons du siècle d'or où les Espagnols se sont révélés d'une grandeur antique; du temps, inoubliable où les Elisabethains accompagnaient la gloire de Shakespeare ; des fastes du grand siècle où Corneille et Racine jetèrent leur éclat ; et du temps où à Wemar, Goethe versa son enthousiasme dans ses chants immortels.

Le miracle grec !... L'Europe l'a prolongé. Et l'Europe peut en faire un miracle constant. Car le miracle grec est le miracle que représente toujours la naissance d'une fleur nourrie d'eau, de soleil et d'humus. La beauté spirituelle, qui est née sur les rives de l'Attique, s'est nourrie des eaux du Gange, le fleuve sacré de l'Inde ; de la lumière de la Perse ; de l'humus que la coulée orientale a répandu sur les terres où l'Europe s'éveillait à la civilisation, celle qui devait régner pour donner naissance à celle qui règnera demain.

Pour que cette civilisation soit la vivante expression de celle qui a guidé le monde, il faut la rétablir dans sa vérité. Sa vérité doit rappeler à l'Europe les heures où l'obscurité l'avait envahie, et où l'apport que lui firent les peuples sémites lui rendit la lumière avec toutes les richesses de la tradition spirituelle (qui est celle de l'humanité toute entière depuis des millénaires) que ces peuples avaient su respecter pour nous les transmettre.

C'est un hommage à rendre et un pacte d'amitié à signer.

Après un âge turbulent, vient l'heure du recueillement.

L'heure du recueillement ne doit pas être troublée par l'agitation du monde. Les grandes marées s'étalent sur les longues étendues de sable. Ces longues étendues res-

semblent aux longs silences que l'esprit sage s'accorde quand le flot des passions attaque.

« Il ne faut point des dieux rejeter les largesses... »

Au temps des croisades, sachons que des croisés et des musulmans se lièrent d'amitié. Ils se reconnurent de l'espèce de ceux qui sont frères par l'esprit. Ils pressentirent qu'ils avaient beaucoup à apprendre les uns des autres.

Et, chaque fierté s'humiliant devant la grandeur du vrai, il s'ensuivit une collaboration inavouée dans le secret des cours qui a permis d'essaimer ce qui est impérissable, malgré les orages qui ont soulevé les vagues de la cruauté et les cataclysmes cosmiques qui ont enseveli des communautés humaines.

Européens, nous portons le flambeau de la tradition. Ne méconnaissions pas, par inconscience, de quoi cette tradition est faite, si nous voulons mener à bien notre mission qui consiste à transmettre ce que nous avons reçu et que nous avons enrichi de notre expérience.

130 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

De nombreuses valeurs humaines ont été mélangées dans l'alambic que fut l'Europe. De cet alambic, une synthèse a été extraite qui peut être douée de vertus vivifiantes. Que ces vertus vivifient donc l'esprit d'un monde qui, pour l'instant, par nécessité, se tourne vers les nourritures terrestres, mais qui — la faim du corps apaisée — aspirera à goûter la liqueur que les alchimistes apolliniens ont distillée et qui, seule, peut l'enchanter. Car c'est la liqueur que versent les échansons du dieu de lumière et les servantes d'un temple où peuvent se recueillir les représentants légitimes d'une véritable république des peuples, d'une république d'où les démagogues (cette ivraie de la jungle politique) sont rejetés parce que les menteurs en sont exclus.

Si nous croyons Hérodote, les anciens Perses enseignaient à leurs enfants trois choses à monter à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la..., vérité.

De cet enseignement, nous déduisons ceci :

Monter à cheval, c'est dompter la bête.

Tirer de l'arc, c'est bander son énergie et exercer son adresse.

Dire la vérité, c'est d'abord savoir la dégager de toute chose.

La vérité dégagée de toute chose est la puissance qui installe la paix dans les cœurs.

LE CHANT DES SOURCES

Au bord du lac, je regarde le ciel que des nuages ensoleillés occupent partiellement ; je me sers de leurs volumes pour modeler, de façon imaginaire, la carte du monde, tel que ce monde m'apparaît aujourd'hui.

C'est curieux, je ne vois plus que trois continents à ce monde.

A l'imitation de la peau de chagrin de Baizac, il se rétrécit, de jour en jour, ce monde qui était si vaste au temps de mon enfance. Et sa superficie est beaucoup plus occupée qu'autrefois.

Oui, il n'a plus que trois continents. Trois grands continents, il est vrai l'Eurasie, l'Eurafrique et les deux Amériques. Le reste n'est plus que poussière ; alors, négligeons d'en parler.

Ma carte indique que nous sommes séparés de l'Eurasie par un rideau de fer, et des Amériques par un rideau d'incompréhension dans lequel les intérêts trouvent leur compte, semble-t-il.

Que faisons-nous au milieu d'eux, nous, Européens et Africains, et ajoutons habitants de l'Asie-Mineure ?

Des pessimistes répondraient : piètre figure !

Je ne suis pas pessimiste parce que je ne suis pas attaché aux formes que je sais transitoires. Et parce que je sais aussi qu'il y a un bonheur qui se donne à tous les âges, dans toutes les situations. Pour apprécier ce bonheur, une condition s'impose il faut être apte à le goûter. Il faut être en soi le bonheur.

Mais laissez-moi vous conter mon histoire qui est la belle histoire de ce monde que j'aime.

Je répète que l'Europe et l'Afrique ne sont pas séparées par la Méditerranée, comme on le croit. La Méditerranée n'a pas de marée. C'est un lac, ai-je déjà dit, un grand lac mis au service d'une grande famille humaine. Ce lac a prêté ses eaux aux navigateurs d'antan : Pélagés, Phéniciens, Phocéens, Achéens... Ces navigateurs, battant les eaux de leurs lourdes rames, caressaient du regard des terres où ils n'abordaient pas quand ils n'y voyaient pas vivre des communautés humaines avec les quelles ils espéraient commercer. Commercer, c'était échanger : donne-moi ce que tu as, je te donnerai ce que j'ai. Ce que tu as, je ne l'ai pas. Ce que j'ai, tu ne l'as pas. Alors, pour toi comme pour moi, il y a lieu d'être satisfait. Mais commercer, c'était aussi, pour eux, prendre les mesures des mœurs d'un peuple pour les confronter avec leurs propres coutumes, leurs croyances, leur art et leur force. C'était encore deviner l'homme de tous les climats dans l'être blond ou roux qui, là, offrait son

132 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

amitié ou marquait sa défiance. Et ces navigateurs faisaient valoir les produits originaux de leurs civilisations respectives ; ces produits qui exhalaient des odeurs d'épices aussi bien que des parfums de légendes ; ces produits qui révélaient, par ailleurs, le degré d'habileté manuelle atteint par des hommes qui vivaient là-bas, aux approches du berceau du Soleil, du berceau d'où se levait, chaque matin, le Maître du jour.

La Méditerranée portait sur ses flots tout ce qui devait, plus tard, constituer les éléments de culture humaine d'une civilisation appelée à diriger 'les hommes — par de tragiques aventures — vers de nouvelles ascensions spirituelles.

On pouvait voir aussi, sur les terres sombres, couvertes de forêts, des peuples de race celte en mouvement. Des hommes, avec leur famille, s'enfonçaient dans les profondeurs du continent pour trouver la lumière des terres embrasées de l'Orient.

Qu'étaient donc ces hommes qui partaient pour accomplir de grands desseins dont l'inspiration ne leur était pas révélée et qui, aujourd'hui, restent encore mystérieux pour nous ? Qu'est-ce qui leur inspirait tant d'audace ? D'où venaient-ils ? Qu'attendaient-ils de leurs pérégrinations ?

Certains disent qu'ils venaient de l'Hyperborée. L'Hyperborée, qu'était-ce ? Une contrée du nord qui avait été de climat tempéré, pense-t-on, et qui s'était vue, peu à peu, envahie par les mers glacées, et recouverte par les neiges ? Ou, peut-être, ce royaume de Thulé légendaire qui charme nos rêveries quand l'agitation qui règne autour de nous nous permet encore de rêver ? Quoi qu'il en soit, ils étaient de race blanche, ces hyperboréens ; et ils s'égaillaient nombreux sur les territoires dont nous avons fait, ensuite, le continent européen. Et ils descendaient vers les régions méridionales de l'Europe, et vers le sud de l'Asie, attirés par les sortilèges d'un monde qu'une civilisation, à leurs yeux, prestigieuse, rendait plein d'attrait. Mais eux-mêmes avaient à y porter un message. Et quel message ! Cette race, nouvelle venue dans la famille humaine, allait à la rencontre des hommes à peau sombre qui avaient établi, entre le Gange et l'Indus une civilisation puissante. Sous la conduite de Rama, elle allait mêler à une vieille tradition pour la parer d'un nouvel éclat, les trois grands principes qu'une triade bardique nous a fait connaître. Trois principes dont aucun n'a perdu sa valeur, en notre siècle sceptique et tourmenté. *Dieu, la lumière et la liberté.*

C'est alors que, de cette source Hyperboréenne, jaillirent deux courants l'aryen et le sémite. Et ces deux courants trouvèrent le confluent idéal, le confluent que leur offrait la Méditerranée où l'œuvre de nombreux siè-

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 133

cles, de nombreux millénaires, déversait une matière première prête à servir un nouveau dessein de l'évolution ; de l'évolution, cette puissance encore secrète qui nous stupéfie, flous les titans du siècle atomique, par la ténacité qu'elle met à faire surgir de combinaisons cellulaires innombrables, des valeurs spirituelles qui font le génie d'un homme, la grandeur d'un peuple ou la splendeur d'une nouvelle civilisation.

Et là, dans l'aura de ce confluent méditerranéen, une histoire fabuleuse s'agence Notre histoire... Notre histoire qu'il faut faire remonter assez loin dans le passé pour bien comprendre ce qu'elle signifie. Celle qu'il nous faut connaître pour discerner, sans erreur, ce que le destin attend de nous pour obéir à la loi qui est notre loi pour répondre aux impératifs constants qui sont ceux de la Vie.

Il faut remonter assez loin dans le passé, dis-je. Il faut prendre conscience que du fond de ce passé, trente mille ans se sont déversés sur le cours ondoyant du temps, formant un fleuve de tradition qui charriait les eaux renouvelées de l'existence. Le long du cours majestueux de ce fleuve, les esprits des peuples sémites étaient fécondés : Egyptiens, Chaldéens, Phéniciens, Juifs, Arabes...

Aux sources de ce fleuve, se trouvaient des sanctuaires où se célébraient les Grands Mystères, où s'édifiaient les monuments de la Science et de la Religion — mœlle épinière de toute connaissance — où se socialisait spirituellement l'élite humaine, sémite et aryenne, dans la vivante enveloppe de l'évolution.

Les esprits fécondés, les terres furent cultivées. L'homme s'installa dans une renaissante civilisation qui cherchait sa lumière. Et sa lumière, de toute part, perçait du haut des œuvres entreprises. A l'Egypte, la Chaldée et la Palestine empruntaient les révélations livrées par les investigateurs de l'univers. Dans les Indes, un monde de spirituelle beauté s'ordonnait. Des émissaires de ce monde portaient au loin le feu sacré. Et des rives du Gange et de l'Indus aux terres blondes de l'Egypte, et des empires de l'Asie Mineure et de l'Arabie, les prodiges de l'esprit cotoyaient les violences de l'homme qui se mesurait avec l'hostilité de la nature insoumise des choses obscures, qui livrait son combat. Des choses qui, entre parenthèses, nous sont encore obscures et que nous inscrivons dans les données du problème du mal et de la souffrance que nous ne savons pas résoudre.

Le feu sacré ne manqua pas de descendre des plateaux touraniens pour atteindre la Grèce. L'Hellade retenait la faveur des dieux qui s'efforçaient d'éveiller les peuples des bords septentrionaux de la Méditerranée à la conscience de la future mission qu'ils auraient à rem-

134 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

plir. Et la Grèce modela de façon impérissable l'image de la Beauté. Elle la fit resplendir pour préparer l'accueil qui serait fait à l'Amour quand les temps seraient venus. Cette beauté était empreinte de la poésie que la religion védique avait répandue sur la nature des choses. Les cieux sont ouverts. Les dieux de l'Inde venaient envahir le ciel de l'Hellade. On y voyait régner Indra, le dieu de la Nature ; Agni, le dieu du feu ; Varouna le dieu du ciel, qui symbolise, par la marche exacte des astres, l'harmonie mathématique de l'Univers ; Soma, dieu du breuvage de l'immortalité... Alors les dieux de l'Olympe, à l'exemple des dieux indiens, burent l'ambrosie, le breuvage de l'immortalité. Et les immortels peuplèrent le ciel de l'Attique de leur royale présence et se lièrent avec les hommes pour glorifier le héros qui triomphera de la mort. L'homme, cloué au sol par la densité de son corps physique, subtilisait sa pensée pour franchir la distance qui le séparait des dieux. Il commerçait avec un monde qui ne connaissait pas les limites de sa nature humaine ; et l'exaltation ressentie le conduisait, de recherche en recherche, à appréhender un univers dont la multiplicité des phénomènes ne l'empêchait pas de pressentir l'unité originelle. Le Brahmanisme, en faisant son apparition sur la scène religieuse de ce monde rajeuni, évinçait les dieux pour dégager la loi unique et donner naissance à une doctrine hautement spirituelle. « *Tu portes en toi-même un ami sublime que tu ne connais pas, disait cette doctrine. Car Dieu réside dans l'intérieur de tout homme, mais peu savent le trouver. L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et des œuvres à l'Etre d'où procèdent les principes de toute chose et par qui l'Univers a été formé, obtient, par ce sacrifice la perfection. Car celui qui trouve en lui-même son bonheur, sa joie, et, en lui-même aussi, sa lumière, est un avec Dieu. Or, sache-le, l'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'immortalité.* »

Au-delà des dieux qui illustrent de merveilleuses légendes, rayonne le Dieu suprême, l'Inaccessible, l'Inconcevable. Celui qu'on ne nomme pas. Celui que l'homme ne peut connaître qu'en se divinisant soi-même. Et les Grecs, qui pratiquent de nombreux cultes et ouvrent un crédit spirituel aux pythies et aux devins pour intercéder en leur faveur auprès des habitants de l'Olympe, ou pour supputer leurs desseins, les Grecs élèvent un monument au Dieu inconnu. C'est ainsi que dans le jeu coloré des croyances, intervient la foi ; la foi qui est Une et qui reste mystérieuse dans le cœur de l'homme ; la foi qui

rapproche les humains alors que les croyances les divisent ; la foi qui écarte les compromis quand les attraits trop insistants de la terre engageraient

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 135

l'homme à négocier le prix de ses convoitises illégitimes la foi qui déroule le fil d'Ariane à celui qui sert la création pour conduire à la source de la vie; la foi que les églises pensent faussement éclairer en exigeant la croyance; la foi, enfin, qui fait la toute puissance de l'homme en le guidant jusqu'au sommet de sa Gloire véritable.

C'est alors que le jeu coloré des légendes et des images ouvre des perspectives infinies à l'esprit en révélant les richesses de leur symbolisme que la liberté d'interprétation permet de découvrir. L'humanité trouve une aide pour son affinement intellectuel et son acheminement vers son destin. Aide dont elle a un constant besoin, car le chemin à parcourir est parsemé d'obstacles et cotoie des abîmes. Tout homme pensant connaît ces obstacles et ces abîmes. Ils sont en lui. Ils sont en chacun de nous, n'est-ce pas ? Ils surgissent à tout moment de la division de notre être. Ils sont, à cause de cela même, obstacles et abîmes dans les sociétés humaines qui additionnent les divisions, et qui grossissent l'image de l'homme, sa cellule. Le plus fin des visages photographié devient laid et grossier lorsqu'il est projeté sur un écran qui l'agrandit démesurément ? La société s'enlaidit quand nous voulons voir, en elle, ce que nous lui livrons de nos conflits intérieurs. Mais, et cela est fort heureux, la loi de l'évolution permet à Chronos de decanter, parmi les choses que l'Histoire accumule, les valeurs qui sont destinées à survivre. C'est ainsi qu'après avoir attiré sur elle tous les faisceaux lumineux de l'Esprit en mal de création, la Grèce, du chaos de son œuvre conceptuelle, dégagea les valeurs qui devaient servir à l'Europe d'éléments universels de civilisation.

Des luttes intestines, des divisions insensées de cette Grèce antique, nous ne retenons rien, pas même le sentiment de leur inutilité ou de leur stupidité. Mais nous captions la saveur des choses spirituelles que l'existence d'un peuple intelligent a vaporisées. Ainsi nous nous souvenons que Thalès de Muet apprit la géométrie des Egyptiens et qu'il en apporta la connaissance en Grèce.

Nous retenons, entre mille autres choses, la leçon du Banquet que Platon, par ses dialogues, s'efforça de nous donner. Nous nous rappelons que l'esprit pythagoricien illumina le ciel Attique cinq siècles avant la naissance de Jésus. Il perça les brumes mentales d'une barbarie maîtresse de vastes territoires non encore labourés par le socle des forces brutales appelées à les envahir ; forces brutales qui, dans l'ordre des choses de la terre, précèdent toujours le cortège des bienfaisances humaines. Nous devons aussi garder le souvenir des temples où l'Art Royal était enseigné, des temples où Pythagore, Platon et combien d'autres grands êtres furent initiés ; des

136 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

temples où les hommes de haute science se réfugiaient pour préserver le « sacré » des profanations dont l'ignorance se montre prodigue. Le sacré nous devrions le comprendre — exige le secret. « *Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux* ». Et cette Science qui tentait de pénétrer les secrets de la vie à travers les phénomènes de l'existence, s'intéressait, en dernière analyse, aux valeurs spirituelles que ces phénomènes de l'existence recélaient. Le temple était le sanctuaire où la Religion élaborait ses divins mystères ; et ces mystères donnaient aux hommes recueillis un avant-goût des

béatitudes célestes. La Religion — qui était la science des sciences — consacrait l'union des vertus du corps, de l'âme et de l'esprit pour en extraire l'essence divine.

Ainsi une doctrine s'était élaborée en Egypte, une doctrine à la mesure des nouveaux temps qui s'annonçaient. Elle s'était élaborée dans la somptueuse cité du Soleil, dans les temples, dans les cryptes, là où le Sphinx avait veillé sur le secret. Ce secret mettait en péril d'être dévoré tout individu qui, prétendant le connaître, le profanait.

Plus tard, cette doctrine, c'est-à-dire la doctrine du *Verbe-Lumière*, la doctrine de la *Parole Universelle*, trouvera des voies de propagation à travers des peuples de commune origine — qui la vulgariseront et l'altéreront par Jérusalem d'abord, puis par Byzance et par Rome.

Mais là, pour parfaitement dégager la philosophie de l'enchaînement des faits et des événements dits historiques, l'homme de sage raison doit tenir compte de l'inflexible puissance de l'Evolution qui procède par cycles d'influences variées pour soumettre la grande communauté humaine au dessein caché de la Vie qui la mène là où elle sera sublimée.

Ce n'est pas un livre d'histoire bourré de faits, de dates, de descriptions de champs de bataille ou de compositions d'hymnes aux vainqueurs que je fais, non, c'est un exposé des courants humains civilisateurs qui ont circulé tout autour de la Méditerranée pour féconder des esprits qui ne peuvent pas manquer de retrouver, après les soubresauts de la Bête, leur vertu spirituelle et la générosité de leur intelligence.

Ce que nous dégageons de la mémoire des faits nous dit qu'à la Grèce de So-Ion, qu'à la grandeur du siècle de Périclès succéda l'ère hellénistique d'Alexandre-le-Grand. Puis l'épopée romaine succéda à la grande aventure en Asie du conquérant macédonien qui devait mêler aux fastes de l'Orient, la rigueur mesurée de l'esprit grec. Le cheminement de la civilisation que l'évolution promouvait, prenait une orientation nouvelle. La civili-

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 137

sation apparaissait parée de la toge et armée du glaive. Les juristes et les militaires la coloraient de leur autorité. Un autre aspect du génie des choses dans les associations humaines faisait son apparition. Les légions foulaient les terres de la future Europe et esquissaient avec les juristes une planification politique, culturelle et sociale pour de lointaines réalisations d'un monde méditerranéen. Le royaume de Cléopâtre, la Palestine, Carthage d'un côté, la Gaule oligarchique et de nombreux peuples barbares de l'autre, furent soumis à la volonté d'expansion romaine. Toutes les communautés humaines de ces régions « eurafricaines » faisaient l'apprentissage d'une organisation politique et juridique qui pourrait être appelée plus tard, beaucoup plus tard, à se démocratiser « Ce qui d'ailleurs n'est pas encore fait ». L'Evolution n'est pas limitée par le temps. Elle opère sa pression sur les choses et, dans un apparent désordre, les choses prennent finalement la place qu'elles doivent occuper. C'est ainsi que la Rome juridique et militaire prépara un terrain favorable à la germination d'une semence spirituelle qui devait s'étendre sur tout un continent. La Rome juridique et militaire, malgré sa rude écorce, se laissa pénétrer par la culture subtile, le mode élégant de pensée de la Grèce qu'elle avait conquise et qu'elle occupait. Cette pénétration fut si grande que les bonnes familles romaines engagèrent des précepteurs grecs pour instruire leurs enfants. Le ton fut donné par des familles illustres, par exemple par les familles de Scipion et de

Paul-Emile. L'historien d'Arcadie, Polybe, révéla les prodigieuses richesses de la littérature et de la pensée qui faisaient le prestige de l'Heilade. Un homme de génie, Piaule, qui d'esclave devint directeur de théâtre, adapta les comédies grecques au goût des Romains, et cela avec une verve de langage (il avait appris le latin dans les bouges) dont la drôlerie fit sa fortune. Enfin la culture grecque s'infiltrait partout. Elle était là pour affiner les esprits et les préparer à des accessions de plus en plus hautes.

VERS UNE CIVILISATION DE LA MEDITERRANEE MERIDIONALE

Une société humaine n'est pas une simple abstraction, mais un ensemble d'êtres humains vivants, individuellement originaux. Ces êtres mettent en commun l'originalité dont chacun d'eux est porteur. Par conséquent une société humaine est une somme d'originalités réunies en un faisceau d'énergie — issue de multiples rayonnements — pour nourrir un seul foyer de lumière spirituelle. Ce foyer de lumière pourrait faire étinceler en lettres de feu le mot « civilisation ».

Une civilisation en plein éclat est donc un foyer vif de lumière spirituelle. Mais comme nous voyons au firmament des étoiles perdre leur éclat et s'éteindre, puis, soudainement, d'autres jeter de nouveaux feux ; de même, nous voyons sur terre des foyers de lumière spirituelle s'allumer, puis s'éteindre, puis, parfois, se rallumer sous le souffle vivifiant de l'Evolution.

Donc des civilisations paraissent et disparaissent. Elles sont des signes lumineux ponctués sur le sombre écran du monde. Ces signes orientent la grande vague humaine — qui comprend toute l'Humanité, ne l'oublions pas — vers le point oméga où la lumière originelle est le réservoir de tous les foyers.

Je ne crois pas utile de rappeler l'aventure du peuple hébreu, ce peuple de nomades que Moïse rassembla — avec quelle peine — pour le conduire à travers le désert de sable et aussi à travers le désert de l'âme avide d'absolu, vers la terre promise où il s'établira sédentaire, mais psychiquement errant. Cette aventure, vous la connaissez. Je néglige donc de la transcrire et je tente de dégager de nos méditations le sens que l'Evolution nous indique et auquel il est sage de se soumettre pour orienter l'action que notre mission civilisatrice nous commande.

Le sens de l'Evolution doit faire l'objet essentiel de notre recherche, car l'Evolution est ce courant soumis à l'impulsion du Mouvement originel — qui est Vie — pris dans son sens ascensionnel. L'Evolution apparaît d'une nouvelle façon agissante dans l'histoire du peuple hébreu. En effet, elle porte dans son courant tous les aspects de la Tradition qui est dès l'origine la Révélation des sources de la Vie. A travers la mort des sociétés humaines, la Tradition doit être transmise. Or, l'Histoire, dans les torsades de son développement, nous confie que la civilisation égyptienne et la civilisation chaldéenne étaient vouées à la décadence. Elles étaient appelées à disparaître pour faire place à une nouvelle phase de l'histoire

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 139

du monde. Moïse, initié égyptien, prêtre d'Osiris, avait donné aux sémites errants (dans le désert de l'âme) la Table de la Loi. Son haut degré d'initiation l'avait amené à l'identification divine qui en faisait un grand inspiré. Le cours de l'Evolution permit ensuite au peuple hébreu de recevoir par Abraham, initié chaldéen, roi de la ville d'Our en Chaldée, un autre aspect vénérable de la Grande Tradition. Abraham le transmet en allant rendre hommage à Melchisédec, roi de Salem, qui résidait dans la forteresse — future Jérusalem. Il nous est rapporté que Melchisédec reçut avec beaucoup d'honneur le grand initié chaldéen et qu'il communia avec lui sous les espèces du pain et du vin au

nom d'Aelohim, ce qui était, d'ailleurs, dans l'ancienne Egypte, un signe de communion entre initiés. La Genèse dit : « *Béni soit A brain par Aelohim, le dieu souverain, possesseur des cieux et de la terre* » (Gen. XIV 18-19).

Abraham devint le père du peuple juif ; car ces nomades, en tribus, se réunirent pour former un peuple et adorer un seul Dieu sans méconnaître, cependant, les dieux, serviteurs de l'Unique, comme le confesse saint Paul et comme l'entend la Genèse.

Nous nous souvenons que des Grecs étudièrent les Grands Mystères dans les sanctuaires égyptiens. La Tradition fut transmise par eux pour que les esprits de la race aryenne qui peuplaient les bords septentrionaux de la Méditerranée en fussent imprégnés.

Ainsi Sémites et Aryens allaient traduire le Grand Message reçu dans le sens expressif de leur génie propre, pour doter d'une certaine lumière la civilisation qui s'ébauchait.

LE MONDE CHRETIEN

C'est la fin d'un cycle. Israël a rencontré et subi la brutalité romaine. Au pays des douze tribus, le sang a coulé à flots. Les crucifixions ne s'y pouvaient plus dénombrer. Tout s'y dégradait. La synagogue était devenue un lieu où la controverse théologique dégénérait en disputes où la lettre se couvrait des nouvelles épaisseurs que les théologiens de tous les temps aiment à accumuler.

Dans ce climat palestinien où la violence régnait, scribes et pharisiens ignoraient l'essence de la tradition comme ils ignoraient ses sources. La doctrine, érigée en système, investissait les âmes. Cependant sous la couche des stratifications mentales, les semences de l'esprit se conservaient intactes, prêtes à éclore dans l'humus de nouvelles terres soumises aux soins des distributeurs d'eau-vive. Samuel — dont le nom signifie « splendeur *intérieure de Dieu* » *avait* créé des écoles de prophètes pour sauvegarder la tradition face à un sacerdoce qui se dégenérait. Par ailleurs, au temps d'Hérode, il existait un ordre où l'ésotérisme était conservé et où les règles sévères étaient observées. C'était l'ordre des Esséniens. Là où la lumière spirituelle était préservée du vent des passions. Ce fut là, sans doute, que l'enfant divin de Béthléem, devenu homme, vint prendre connaissance de la science profonde que les prophètes Elie, Isaïe, Ezechiel, Jérémie, avaient transmise ; là où il avait pris conscience qu'un courant impérieux de l'Evolution l'entraînait sur le sentier aride où sa mission lui était révélée. N'était-il pas vrai que durant huit siècles, les prophètes avaient fait planer sur Israël l'idée d'un Messie appelé à restaurer le peuple hébreu dans sa gloire ?

L'humanité demandait à être rénovée. Un Messie était attendu. Par spirituelle osmose, dans le monde latin, le sentiment de cette nécessité s'était imposé. Virgile n'annonçait-il pas un âge nouveau et ne rêvait-il pas d'un enfant merveilleux ? (Eglogue IV) Jésus clairvoyait dans les sinuosités marchantes d'un monde obscur à lui-même, une réalité qui se transcendait. Il comprit qu'il était prédestiné et que sa prédestination faisait de lui l'instrument d'une restauration spirituelle. Cette restauration devait apporter aux humbles les beautés de la sagesse traditionnelle. C'est pourquoi Jésus s'écria : « Je ne suis pas venu pour abolir la Loi et les prophètes, mais *pour les accomplir* » (Saint Mathieu VI - 9 -). Pour les accomplir, Il fit appel au sacrifice. Il fit appel au détachement : « *Laissez là vos biens, vos barques et vos filets et suivez-moi* ». Il justifia la puissance par l'humilité,

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 141

par la simplicité du cour, l'effacement de toute ambition. Il montra la voie au monde en étant lui-même la voie offerte en exemple. En lui, l'Evolution se signifiait à l'Esprit. Mais le sacerdoce, jaloux de ses prérogatives, ne pouvant prêcher que la lettre, ne reconnut pas en Sa parole l'essentiel de l'enseignement que le prêtre devait propager. Les saducéens, représentants du parti sacerdotal et aristocratique, ne voyant dans la tradition que la sauvegarde de leurs privilèges, virent dans Jésus, l'adversaire dangereux qui mettait en échec leur pouvoir. Ils s'attaquèrent à Sa personne afin que Sa personne se tût. Mais le Verbe se débat dans l'espace où le monde angélique s'ébat. Jésus crucifié, sa voix s'éleva, domina le bruit des orages et caressa l'oreille occulte d'un monde désarmé. Le Verbe, la Parole divine, par la voix des disciples de Jésus, orienta la

pensée occidentale. « *L'avènement du Fils de l'homme sera comme un éclair qui sort de l'Orient et va jusqu'en Occident* » (Saint Mathieu XXIV - 27).

Et Jean, et Pierre, et Paul, tous les apôtres à des degrés divers pénétrés par la tradition transmettent le message, ici, là, partout. Paul, dernier venu, sera le grand semeur, l'esprit universel que la vérité vient de féconder. Il écrit et parle la langue grecque. Il diffuse le message parmi les Hellènes et parmi les habitants de l'Asie hellénistique. Le message chrétien, en s'infiltrant dans les âmes, gagne les rives de la terre romaine. Rome couve dans son sein la secte qui, partant du martyr, fera la conquête d'un monde en christianisant l'Europe. Mais c'est parce que la domination romaine a ruiné les religions locales, les morales particulières, a détruit les patriotismes cloisonnés, que cette humanité prend conscience d'elle-même et de son unité.

C'est à la civilisation helleno-latine pendant la période où sa décadence s'accusait fortement que nous devons la naissance de l'idée d'humanité ; on peut s'étonner de cela, mais le spectacle affligeant d'une décadence refoule la vue de l'esprit vers la contemplation de réalités affectives et spirituelles que l'homme ne sait pas toujours correctement rendre sensibles dans une manifestation créatrice ; c'est pourquoi les églises font souvent dévier l'esprit même de la religion. C'est pourquoi il faut périodiquement détruire ce qui se pétrifie pour livrer des régions libres à la Vérité qui tend, par essence, à s'exprimer lorsqu'on ne lui dresse pas d'obstacle ou d'opposition.

CHAPITRE IX

I - L'EUROPE A SA PROPRE RECHERCHE

II - LE BERCEAU DE L'ISLAM ET DE L'EUROPE

III - LA DÉMARCHE CIVILISATRICE DU PEUPLE ARABE

L'EUROPE A SA PROPRE RECHERCHE

C'est un Empire Celtique, maintenant, qui tente sa résurrection en innovant à partir du latin, une langue qui sera claire et musicale. Cette langue portera le témoignage d'une civilisation ; la révélation des étapes parcourues par la conscience humaine et les charmes d'un esprit soumis aux grâces d'un cœur qui s'ennoblit.

La Gaule, soumise par la force, accueille librement Rome quand Rome lui transmet la « Bonne Nouvelle ». Son génie, sans doute, s'oppose à certaines des croyances chrétiennes, mais aucun peuple ne se montre plus apte à recevoir les principes essentiels du christianisme. Les Gaulois sont sensibles à l'organisation d'un grand sacerdoce électif qui donne une âme à la société chrétienne. Cela marque pour eux un retour à la tradition. Ils retrouvent l'esprit du druidisme dans la règle du sentiment, l'organisation de la charité qu'inspire le christianisme, et cela favorise son expansion.

Mais la civilisation romaine, en plein déclin, entraîne l'ordre social et politique de la Gaule dans sa chute. Observons, en passant, qu'une civilisation est mise en échec par ceux qui la détournent de son courant ascensionnel en développant les attraits qu'elle peut offrir à leur avidité, à leur sensualité. Par cette mise en échec, la civilisation voit son moule se disloquer. La dislocation du moule crée le désarroi dans les esprits, et ces esprits cherchent un refuge dans la religion. Cette religion peut offrir un nouveau moule à l'aspiration spirituelle civilisatrice qui est de valeur mystique ; et c'est ainsi qu'on peut constater ce retour constant aux grandes traditions religieuses chaque fois que l'ordre politique et social subit une crise de dégradation. Quand l'esprit dépasse le cadre temporellement donné à la religion, le triomphe sur l'échec lui assure la vue lucide de ce que la civilisation tente de représenter ici-bas. Ce phénomène se manifeste régulièrement au cours de l'Histoire.

Suivons donc ce cours de l'Histoire ; par lui, nous observerons le cours de l'Evolution.

Au niveau du passé qui retient, pour l'instant, notre attention, l'Evolution semble choisir un peuple pour en faire l'instrument de ses desseins occultes. Ce peuple, composé de plusieurs peuplades, est le peuple frank de pure origine aryenne, issue des régions septentrionales de l'Europe.

Les Franks se répandent dans toute la contrée du nord de la Gaule, la Belgique comprise jusqu'à la Somme. La Gaule est d'ailleurs envahie de toutes parts. C'est alors que, par le mariage de Clovis, roi de ces Franks que nous

146 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

évoquons, et de la sage et chrétienne Clotilde, nièce du roi des Burgondes, le monde frank devient chrétien. L'Evolution a disposé d'une femme intelligente et douce pour mettre à son service un rude guerrier. En conséquence, après son baptême, le roi frank Clovis est proclamé fils aîné de l'Eglise et c'est à lui que revient la gloire de constituer les peuplades franks en nation. Il établit son pouvoir sur une grande partie de la Gaule et apporte son assistance à la puissance civilisatrice qui fait son œuvre sous l'action exercée par les chrétiens. Les Celtes étaient préparés à recevoir le message chrétien par

la culture spirituelle profonde qu'ils avaient reçue des druides. Le christianisme leur apporte ce complément de charité qui leur manquait. Leur conversion est la reconnaissance d'un état d'être qui était le leur dans l'attente du message de vie et d'amour du Christ. L'Eglise gaëlique prend un magnifique essor au VI^e siècle. De nombreux monastères sont fondés. Ils sont des asiles de paix où la charité chrétienne et la science druidique sont unies.

Mais alors que sur la rive septentrionale de la Méditerranée les franks tentent de servir la puissance de l'Evolution à la lumière du message chrétien, sur la rive méridionale, un événement d'une extrême importance pour le monde a soulevé l'émotion parmi les tribus nomades composées de sempiternels questeurs de mirages et de divines présences : un prophète est né. Il a transmis un message aux sémites privés de vie, de vraie vie spirituelle par la déconcertante attitude du sacerdoce juif avide de puissance temporelle, et de polythéisme médinois ; un message qui les sensibilise et les ouvre à la séduction des paroles vivantes qu'émet l'esprit unique « le Bienfaiteur miséricordieux » « le Seigneur des mondes » ; un message qui revitalise les grandes ferveurs de la Révélation traditionnelle. Ce prophète est Mahomet.

Sur les deux rives de la Méditerranée, l'Ancien Testament donne l'existence à un esprit nouveau l'un préside à la formation d'un monde chrétien, l'autre à la formation d'un monde musulman. Deux races parentes — mais chacune de caractère particulier — vont puiser à la même source pour prêcher dans sa langue propre et selon son tempérament l'unique grandeur d'un Dieu unique, pour exalter les joies d'un unique amour.

Sur une rive, un mystique chrétien, saint Jean de la Croix, dira « *Dans une nuit obscure, dans l'ardeur d'un amour plein d'angoisse...* » Sur l'autre rive, un musulman, Abû Yazid Bastârni, prononcera ces paroles : « J'ai bu le breuvage d'amour coupe après coupe. Il ne s'est point épuisé et je n'ai pas été assouvi ».

Et ce qu'enseigne en Orient un autre musulman, Jalâl Rûmi est à peu près mot pour mot ce qu'enseignera en Occident, à peine un siècle plus tard, un dominicain,

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 147

Maître Eckhart.

C'est donc un même cœur un même esprit qui chante la Seigneurie Céleste de l'Homme ; une même voix qui est celle du chrétien et du musulman ; une même source qui sourd de la grande Tradition spirituelle de l'humanité.

AU BERCEAU DE L'ISLAM ET DE L'EUROPE

Un homme qui menait la vie aventureuse des caravanes ; un homme qui égarait son regard dans l'infini des étendues désertiques ; un homme à l'âme chaude comme le climat dans lequel il existait, faisait résonner la parole de sa foi.

Cet homme fut l'instigateur d'une révolution dont les effets, onde par onde, envahirent rapidement la moitié de l'Asie et de l'Afrique et une partie du midi de l'Europe... Cet homme possédait en lui de grandes qualités intellectuelles et morales. Cet homme avait un génie qui plongeait ses racines dans le génie de sa race. Cet homme, si nous en croyons l'Histoire, était appelé à servir les desseins de l'Evolution, car il fut à l'origine d'une civilisation dont il ne faut pas méconnaître la grandeur. Cet homme était Mahomet, le prophète aux yeux noirs et brillants, ombragés par de longs cils ; le prophète à la chevelure épaisse et noire comme jais ; le prophète plein de force et de charme, le prophète qui prêchait *in deserto* ; le prophète inspiré sur le chemin de lumière tracé par le Christ.

La langue arabe, si parente des langues que parlaient les chaldéens, les syriens, les égyptiens, les hébreux, les abyssins, favorisa la propagation de l'Islamisme; mais il est bon, pour être conscient des valeurs profondes, de rappeler certaines phases de l'Histoire qui révèle le jeu subtil de l'Evolution. L'Evolution ne connaît ni frontières ni limites dogmatiques. Elles oriente le cours des événements vers une eschatologie que nous essayons rarement de percevoir.

Ici l'Histoire retient un instant notre attention sur un fait qui aura des conséquences auxquelles nous attribuons généralement peu d'importance ; et, cependant, pour ma part, je les crois dignes de méditation. Ainsi, au V^e siècle, un moine d'Antioche, nommé Nestorius, était élevé au patriarcat de Constantinople. Nestorius, ardent adversaire des Ariens, manifestait au sujet de la Vierge des opinions qui le firent excommunier. A cette occasion un concile universel fut convoqué à Ephèse. A ce concile, la controverse fut portée à un tel degré de violence qu'elle eut pour effet d'ensanglanter pendant plusieurs jours les rues d'Ephèse. Nestorius fut exilé et alla mourir aux confins de la Libye. L'homme mort, sa doctrine lui survécut et devint florissante en Asie. Les Disciples du patriarche, contraints de s'expatrier, fondèrent en Perse une école qui acquit la plus haute réputation ; si haute que les jeunes gens de très nombreux pays s'y rendirent pour compléter leurs études. Plus

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 149

tard, quand l'Empereur Justinien I^{er} fit fermer les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, les élèves et les professeurs de ces écoles se réfugièrent chez les Perses, dans le pays où les rois Sassanides, favorisant les nestoriens, assuraient un bon accueil aux, étrangers qui recherchaient la culture de l'esprit. D'ailleurs, l'esprit y goûtait force richesses. Les nestoriens traduisaient en chaldéen et en syriaque les auteurs anciens les plus estimés. C'est ainsi que les œuvres d'Aristote, de Théophraste, de Galien, de Dioscoride — je ne saurais les énumérer toutes — étaient connues au pays de Darius. Connues également en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie où de nombreux moines nestoriens et de nombreux arabes étaient partis d'Arabie pour s'installer dans ce pays où le climat spirituel était

fortement imprégné de culture grecque et de doctrine chrétienne, il n'est pas étonnant qu'au VII^e siècle l'Islam n'eût pas rencontré de difficulté à y introduire sa doctrine. Ces populations arabes, imbibées de judéo-christianisme, n'étaient pas hostiles au mode de pensée, au mode de vie spirituelle que l'Islamisme voulait faire adopter. Il n'y avait pas d'opposition irréductible à la propagation de la doctrine coranique assez proche, en esprit, de l'enseignement que professaient les nestoriens. Les expressions de la spiritualité avaient des points communs qui les apparentaient : la croyance en un seul Dieu créateur ; la reconnaissance des tables de la Loi ; la révélation des œuvres de Moïse et d'Abraham ; et la pratique de la prière, du jeûne et de l'aumône. Les deux sectes s'attaquaient au paganisme décadent, et polythéisme qu'entretenaient les tribus nomades, il y avait donc communion relative. Le coran dit : « Nous croyons en Allah, à ce qu'on a fait descendre vers Abraham, Ismaél, Isaac, Jacob et les douze tribus, à ce qui a été donné à Moïse et à Jésus, à ce qui a été donné aux Prophètes venant de leur Seigneur. »

Au départ, cette communion relative permit à l'Islam de projeter, en moins d'un siècle, une lumière nouvelle sur des peuplades nomades souvent agressives et toujours instables.

Les Arabes qui se lancèrent à la conquête du monde n'étaient point des barbares, comme on serait tenté de le croire, mais ils étaient dominés par la volonté d'imposer l'Al-koran à leurs voisins ; le fanatisme, nous le savons, entraîne les hommes dans le courant impétueux des passions. Souvenons-nous, de la guerre des Albigeois, par exemple. Mais nous pouvons dire que s'il était recommandé aux Arabes de combattre pour la religion afin d'obéir à Dieu, il leur était rappelé d'avoir soin de ne faire que ce qui est juste et équitable : « ceux qui font autrement ne prospèrent pas », disait Abou-Bekr

150 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

qui succéda à Mahomet : « Lorsque vous rencontrerez vos ennemis, comportez-vous en vaillants hommes. Si vous êtes victorieux, ne tuez ni les enfants, ni les femmes, ni les vieillards ; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez point les blés, ne coupez point les arbres, ne faites point de mal au bétail, à l'exception des animaux que vous serez obligés de tuer pour votre nourriture. Enfin, soyez exacts à tenir la parole donnée. »

Les peuples d'Asie-Mineure et de l'Iran perdaient leur puissance.

La décadence romaine entraînait la décadence de tous.

Les desseins de l'Evolution avaient été servis par ces peuples durant une phase de l'Histoire ; leur temps était révolu. Le long littoral africain de la Méditerranée était privé des lumières de la tradition. Les nomades pratiquaient une religion naturiste primitive. Ils honoraient les pierres debout sur lesquelles ils versaient le sang des victimes pour infuser, sans doute, une vie nouvelle au dieu que l'on croyait enfermé dans ces pierres sacrées. Dans l'état spirituel où les peuples se trouvaient au VII^e siècle, ils ne purent pas opposer grande résistance aux Musulmans porteurs d'un message qui leur convenait et qui servait de point d'appui à leur audace, tant leur foi était grande. Aussi allèrent-ils de conquête en conquête. En moins d'un siècle, l'islam étendit son influence et sa domination de l'Indus au Guadalquivir. A la fin du VII^e siècle, Wélid I^{er} avait conquis l'Espagne. Et au début du VIII^e siècle, Omar II franchissait les Pyrénées et s'emparait de Narbonne. Le midi de la France jusqu'en Avignon vit se développer l'invasion arabe.

Eudes les arrêta d'abord devant Toulouse ; enfin, Charles Martel remporta sur eux une grande victoire à Poitiers et les défit ensuite en Provence où ils avaient pénétré.

LA DEMARCHE CIVILISATRICE DU PEUPLE ARABE

Comme le souffle de l'air transporte des semences à travers l'espace pour les faire tomber sur des terres incultes afin qu'elles y germent ; il semble que l'Evolution souffla sur le génie arabe pour qu'il servît de véhicule aux semences susceptibles de germer sur le littoral septentrional de la Méditerranée et de se propager sur tout le continent européen.

Mais pénétrons dans la cité de la paix, à Bagdad. L'école arabe devait son vif éclat et sa renommée à des khalifes amoureux des lettres et des sciences. Citons entre autres Al-Mansor, Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun. Je retiens sur ce dernier une attention particulière. Il se distingue parmi les hommes éminents de son temps, par des ambitieux projets et ses réalisations, ainsi que par la noblesse de son caractère. En effet, Al-Mamoun voulait que les vraies dimensions du globe terrestre fussent déterminées. Il avait fait construire à Bagdad un observatoire astronomique et, par ailleurs, il avait fait mesurer dans les plaines de Sennaar, la longueur d'un arc du méridien. Mais ce qui contribue mieux à sa gloire que ces travaux, c'est un acte remarquable qu'on peut déclarer unique dans l'histoire. Ayant vaincu Michel III, empereur de Constantinople, il lui accorda la paix à la condition expresse que l'empereur l'autorisât à recueillir, pour les faire traduire en arabe, tous les livres de philosophie non encore traduits qui se trouvaient en Grèce.

Le spirituel tribut exigé par ce vainqueur donne à la civilisation arabe un moment atteinte un caractère de noblesse digne d'être retenu pour le modèle des vertus qu'une société humaine de qualité doit pratiquer en n'importe quel temps ? En notre for intérieur, ne pouvons-nous pas reconnaître que la noblesse de cœur et d'esprit dépassera toujours en valeur réelle et inaltérable, toutes les prouesses scientifiques que l'homme s'efforcera de faire. Le sentiment qui pousse à faire ces prouesses, nous ne pouvons l'ignorer, peut tout aussi bien inspirer des actes dégradants qui conduisent à la destruction de ce qui a été considéré prodige d'intelligence.

Qu'en pensez-vous ? Disons qu'il y a là une leçon que les musulmans et les chrétiens d'aujourd'hui devraient méditer.

Mais revenons au XI^e siècle, à l'époque où Bagdad, la cité de la paix, atteignait son plus haut degré, alors que Charlemagne tentait de faire sortir son empire du tunnel d'ignorance où la barbarie l'avait engagé après la décadence romaine.

152 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

On peut dire que le monde musulman, pour propager les œuvres de l'esprit, semblait avoir établi un courant de transmission depuis l'Inde, source de la spiritualité, jusqu'aux confins occidentaux de l'Europe. La science voyageait dans les fourgons du conquérant et s'installait, ici et là, pour allumer des foyers où l'intelligence de l'homme venait puiser des ressources d'énergie bonnes à son émancipation. « *Le rôle du croyant est de s'instruire du berceau à la tombe* », disait Mahomet. Le croyant, parfois, veut réglementer les œuvres de l'esprit ; mais elles échappent à toutes les règles que l'homme prétend établir de sa propre autorité. Quand le règlement s'impose, l'esprit s'évade. Ainsi dans l'empire arabe, des foyers se voilaient ; d'autres, en d'autres lieux, s'allumaient. « L'esprit souffle où il veut » mais jamais là où l'homme brandit l'éteignoir.

Un siècle après sa fondation, l'école de Bagdad avait quelque peu perdu de son importance. Une bonne direction lui avait-elle manqué ? Des règlements vicieux avaient sans doute éloigné de l'enseignement supérieur des professeurs pleins de talent. Le pouvoir politique avait insensiblement pris ombrage d'une trop grande indépendance d'esprit qui se manifestait chez les hommes cultivés en quête de lumière. L'essence de l'esprit est la liberté.

Politiquement, l'empire arabe se disloquait, des sultanies indépendantes se fondaient. Cependant le flambeau de la science ne s'éteignait pas. Il poursuivait sa course dans le sens de la marche du soleil. Il se déplaçait. C'est ainsi qu'il passa d'abord de l'Orient asiatique en Afrique, avant d'aller briller d'un très vif éclat en Espagne.

Si nous nous arrêtons au Caire, Ben-al-Nabdi nous dit qu'il se forma à son école une véritable élite. Il nous dit aussi que la bibliothèque de cette ville renfermait au moins six mille manuscrits sur l'astronomie et les mathématiques. Les livres abondaient dans ce monde arabe qui voulait « s'instruire *du berceau à la tombe* ». Ebnlounis, mort en 1007, avait été le fondateur de l'école du Caire. Son successeur, Hassem-ben-Hackem, composa de nombreux ouvrages sur l'astronomie et rédigea un commentaire de « l'Almagest », de Ptolémée. La production littéraire et scientifique était abondante. Casiri, Herbelot, Léon l'Africain nous apprennent que des particuliers (ils n'étaient pas rares) entassaient chez eux d'énormes quantités de livres de littérature et de science. Il me plaît de vous rapporter ici une anecdote que je dois à Léon l'Africain. La voici : le sultan de Boukara, homme qui prisait la science et les soins qu'on pouvait lui donner voulait attirer auprès de lui un éminent médecin. Pour ce faire, il lui fit transmettre les plus

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 153

mirifiques propositions qu'il fut possible d'avancer. Malgré cela, le médecin déclina tous les avantages qu'on lui offrait. Il lui était impossible de s'éloigner de sa bibliothèque, et il ne pouvait pas envisager de la faire transporter à Boukara, car, déclara-t-il, ce transport aurait exigé le secours de quatre cents chameaux. Il exagérât peut-être, mais nous devons conclure que ce médecin cultivait, selon le précepte du Prophète, le goût de s'instruire et le mérite rare de préférer les valeurs spirituelles aux richesses matérielles et aux honneurs.

Enfin, il semble qu'après la fièvre de conquêtes qui l'avait fait se répandre sur trois continents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe, le monde musulman avait éprouvé une autre fièvre ; et cette fièvre le fit boire à pleines goulées aux sources de la culture qui continuaient de sourdre du cœur de l'Inde, de l'Iran et de la Grèce. Forts de ce qu'ils découvraient dans les œuvres qu'ils traduisaient et gardaient précieusement, les Arabes composaient des encyclopédies calquées sur celle d'Aristote.

Sous le ciel méditerranéen empli de lumière, l'esprit s'épanouissait et répandait un parfum chargé de fraternels effluves que, malheureusement, des passions seraient appelées à dissiper. Pour l'instant, nous notons ce que l'esprit suscitait d'initiatives, de découvertes, d'ambitions louables. Un prince arabe, Albategnius, au IX^e siècle, s'appliqua à donner aux travaux d'Hipparque et de Ptolémée, un plus haut degré de précision. Il découvrit, découverte importante, le mouvement de l'apogée du soleil. Les Arabes s'intéressaient beaucoup aux mathématiques, mais ne négligeaient pas pour cela d'autres sciences. La physique, par exemple. Aihazen composa un traité d'optique en sept livres, dans lequel les lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière se

trouvent formulées. Salman écrivit sur la météorologie. Pour justification, disons que la bibliothèque d'Oxford conserve de nombreux manuscrits arabes remplis d'observations astronomiques.

La chimie est également une des sciences que les Arabes ont cultivées avec succès. Certains prétendent même qu'ils en sont les créateurs. Rien n'est moins sûr. Mais on peut dire, sans crainte de se tromper, que la recherche de la nature intime des corps les passionnait. Il est des grands noms qu'on peut citer parmi les chimistes arabes qui ont laissé des ouvrages importants. Gerber, par exemple, Gerber, ou Yeber-Abou-Moussah... Djafar-Al-Sofi, est né au VIII^e siècle en Mésopotamie. On le suppose d'origine persane, toutefois il faut remarquer que tous ses ouvrages sont écrits en arabe.

Si la chimie a été une science bien pratiquée chez les arabes, il faut admettre que les sciences naturelles ne sont pas restées étrangères à leur avidité de savoir et

154 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

de découvrir. En botanique, ils se sont inspirés de Théophraste et de Dioscoride pour déterminer le bon emploi qu'on pouvait faire des plantes : Guérir les maladies et servir l'agriculture.

Je parlerai plus tard de la médecine pratiquée par Mesué, Rhasès, Avicenne, Averroès de Cordoue et des Arabes éminents qui firent régner la culture au XI et XII^e siècles en Espagne. Mais avant d'aborder cette période brillante, il ne faut pas perdre de vue l'Europe en son moyen-âge obscur. Elle souffre, cette Europe, elle souffre dans ses entrailles ; elle souffre dans son âme ; elle se déchire en subissant l'épreuve de l'Evolution qui laboure sa chair et son esprit. La nuit pèse sur sa conscience. La nuit est longue, très longue. De l'Orient, les jours attendus ne pointent pas encore. La civilisation romaine défunte laisse un grand vide des peuples qui luttent avec leurs passions en subissant la violence de leurs instincts. Et les œuvres de clarté s'élaborent lentement.

CHAPITRE X

I —PRÉMICES DE COLLABORATION

II — EN ESPAGNE

III —UN MONDE S'ÉVEILLE AU XII^e SIÈCLE

PREMICES DE COLLABORATION

Après Charlemagne qui illustra l'effort Européen dans une œuvre guerrière, administrative et culturelle, remarquons un personnage qui mérite une particulière attention : Frédéric II de Hohenstaufen. Cet empereur est instruit, curieux de toutes sciences, subtil, astucieux, plus Italien qu'Allemand ; il aime à être au milieu d'Arabes et de Juifs dans sa résidence de Palerme. Ces Juifs et ces Arabes sont de véritables véhicules de culture. Ils sont avec un européen dans une île au cœur même de la Méditerranée.

Si nous nous plantons devant la carte du centre géographique méditerranéen, nous observons que l'Italie, terre d'Europe, pénètre très avant dans la mer. Elle pousse curieusement de sa botte la Sicile vers le littoral africain ; vers l'ancienne Carthage, vers les voies d'où lui viennent les fruits de la haute tradition spirituelle et, avec elle, le goût des sciences et des arts. De cet extrême sud de l'Italie à la mer Baltique, un long couloir verticalement tracé au centre de l'Europe est ouvert aux choses de l'esprit. L'Europe et l'Afrique sont reliées par le fil de l'intelligence en extension que l'Evolution fait courir au-dessus des bouleversements politiques provoqués par les hommes.

Ainsi, nous voyons la race sémite accomplir son destin. La race sémite, nous le savons, est sœur de la race aryenne. Les sémites sont les descendants des tribus blanches qui vivaient plus de deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ dans les montagnes d'Arménie et les pentes méridionales du Caucase. Ces tribus blanches se sont mises en marche et sont allées jusqu'aux régions montagneuses de la haute Chaldée et, de là, se sont répandues pour former les peuples araméen, élamite, lycien, lybien, carien.

Par la race et par le statut spirituel de notre foi, Musulmans et Chrétiens sont parents. Cette parenté devrait les faire réfléchir et leur faire découvrir une tâche spirituelle commune au lieu de leur faire nourrir de faux motifs d'hostilité qui les conditionne. Sémites et Aryens, pour mille raisons majeures, devraient être enclins à s'entendre, à s'unir. Ils se doivent une mutuelle gratitude pour les services qu'ils se sont rendus. Songeons qu'en terre d'Afrique méditerranéenne, un îlot s'est offert à la race aryenne à la suite d'une immigration blanche qui remonte aux temps reculés de l'occupation de l'Inde pour fonder un foyer de haute civilisa-

158 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

tion. Cet îlot est l'Egypte, l'Egypte des sanctuaires, l'Egypte de la « Hiérophanie ». C'est là, dans ces sanctuaires, qu'un rameau de la race blanche venue d'Orient, des bords de l'Indus, tenta de garder à son élite, la pureté de sang de sa propre race.

Le lieu géographique que ce rameau de race aryenne choisit pour se fixer nous laisse penser qu'une intention particulière présidait à ce choix. Les sanctuaires où ils voulaient abriter leur science et leurs travaux devaient être protégés. Il est évident que le Nil assurait une protection naturelle. Là, par conséquent, les grands êtres qui servaient de guides à ce groupe émigrant, pouvaient compter sur le silence des espaces envahis par les eaux durant de longs mois, et sur une prospérité dont ils avaient le secret. Ces grands êtres étaient écoutés, respectés. Porteurs de la science, ils étaient considérés comme des dieux. C'est pourquoi il est dit qu'au commencement de l'histoire égyptienne, le gouvernement était exercé par les dieux. Il fut donc exercé par les dieux, puis ensuite, par les prêtres que les dieux, avant de se retirer, avaient initiés, et les

prêtres transmirent une initiation particulière aux militaires, les kshattryas que le roi commandait. Les rois étaient chefs des armées; ils étaient tous instruits dans la science des sanctuaires, et les nobles kshattryas, seuls, avaient le droit de porter les armes. Dans ce lieu choisi où prédominait la Connaissance, la religion était clémente et douce.

L'Egypte ne fit point de conquêtes, et c'est pour cela qu'elle entretenait une civilisation durant 6000 ans ; qu'elle fut la retraite d'une haute sagesse où maints esprits vinrent puiser leur science. L'Egypte offre parmi les hauts lieux (ceux qui pour nous dominent du plus loin des siècles) la grande tradition de la civilisation méditerranéenne. Sur ces hauts-lieux, se dressent les Pyramides et le Sphinx est aryen, traditionnellement aryen. Il est l'objet le plus trouvé à de multiples exemplaires dans les lieux où des peuples de race aryenne ont séjourné dans la haute antiquité. On le trouve dans les sépultures; on le trouve taillé en relief sur des pierres, au manche des miroirs. Chez les Perses, on le voit sculpté aux murailles de Persépolis ; on le voit sur les croupes du Cithéron des Grecs, chez les Arimaspes dont parle Hérodote.

Ainsi, sur la terre d'Afrique était une oasis où le génie de la race blanche était recueilli ; et les Sémites de race blanche occupèrent le littoral méditerranéen nourris spirituellement par les Aryens de vieille souche.

A la source spirituelle, les Sémites s'abreuèrent et transmirent ce qu'ils avaient acquis aux Aryens d'Europe surpris et assombris par la décadence romaine. Sémites et Aryens obéissaient donc à la pression de

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 159

L'Evolution, cette grande semeuse invisible dont le souffle de vie répand les germes d'une conscience, corps de lumière du monde, et croissent sur des terres fécondées par la souffrance des hommes.

EN ESPAGNE

En Europe, à l'époque où Guelfes et Gibelins se livrent une guerre incessante, c'est l'époque des croisades, c'est l'époque où Européens et Arabes se mesurent le glaive à la main ; et parfois avec l'épée à double tranchant, arme qui symbolise le Verbe dans son double aspect ou son double pouvoir créateur et destructeur.

L'anarchie règne en Allemagne et en Italie du nord. Un homme de puissante envergure, Innocent III, occupe le siège pontifical. Il règne sur l'Europe entière par l'intermédiaire de ses légats : en Angleterre, en France, en Pologne, en Espagne, en Suède, en Germanie, en Italie. Il mène la croisade contre les Musulmans d'Espagne, contre les Turcs et contre les Albigeois. C'est par sa grâce que Frédéric II de Hohenstaufen peut régner en Sicile. A sa mort, l'Empereur est enfin libre et le Saint-Siège est en péril. Mais Grégoire IX qui succède à Innocent III est homme énergique. Il rappelle durement à Frédéric II qu'il s'est engagé à participer à la croisade au concile œcuménique de Latran (1215). Sous menace d'excommunication, l'empereur part pour l'Orient mais ne combat pas. Arrivé en Palestine, il préfère négocier et, par ces négociations, il faut bien le dire, il obtient d'importants avantages.

Chrétiens et Musulmans, sous le masque de l'hostilité, montrent parfois un visage ouvert qui reflète un besoin de connaissance. Certains de ces hommes, se détournant du fanatisme, échangent des valeurs qui leur sont intimement sacrées. Frédéric II de Hohenstaufen était du nombre de ces hommes au service de l'esprit qui préside au développement des civilisations. Mais à Rome les négociations paraissent suspectes et la conduite de l'empereur y semble sacrilège. Grégoire IX médite de se débarrasser d'un homme appelé à être un adversaire dangereux. Il l'excommunie et délie ses sujets du serment de fidélité.

Le conflit éclate, violent, terrible. Frédéric prend des dispositions hardies. Il fait alliance avec la bourgeoisie des villes allemandes qui cherche à s'émanciper. Les villes prennent un magnifique essor.

De grandes batailles sont livrées que Frédéric gagne non sans peine. Grégoire meurt. Le Saint-Siège reste deux ans vacant. La lutte reprend sans merci. Le nouveau pape ne peut siéger à Rome ; il doit se réfugier à Lyon. Il excommunie Frédéric et le dépose ; Saint Louis, une grande et pure figure du siècle, figure représentative de l'élite européenne et chrétienne, intervient auprès du pape. L'excommunication prononcée lui semble ins-

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 161

pirée par des sentiments hostiles au représentant des Hohenstaufen, et non par la conduite, peut-être hardie, de l'empereur. Saint Louis blâme l'acharnement du pontife et les prétentions de l'Eglise à empiéter sur le pouvoir des rois. Louis IX, roi de France, est un saint authentique. *« Il est loyal et intègre et vrai prudhomme », dit un poète du XIII^e siècle. Aussi loin que va son royaume, il est aimé et prisé. Il mène, sachez-le, la vie sainte et pure. »* Ce roi, modèle des rois, prend l'habit du tiers-ordre et se pénètre si profondément de son esprit, qu'il sera choisi, une fois canonisé comme patron de tous les tertiaires hommes, les femmes ayant pour patronne sainte Elisabeth de Hongrie,

landgravine de Thuringe. Le Moyen-âge possède, avec les tiers-ordres, des instruments de paix sociale qui remplissent les fonctions que la parole du Christ devait inspirer.

Fait prisonnier par les musulmans à la bataille de Mansourah, saint Louis confond ses vainqueurs par sa grandeur d'âme et leur impose le respect. Pour s'exprimer comme les Musulmans qui déclarent s'engager dans la petite guerre sainte avec le monde extérieur, et dans la grande guerre sainte avec eux-mêmes, l'on peut dire que le roi de France ne cesse pas de se faire la guerre sainte à lui-même.

Si les études s'en vont en s'affaiblissant dans la Syrie, la Perse et l'Egypte, elles continuent de briller d'un vif éclat en Espagne. Elles brillent particulièrement à Cordoue où il s'était formé un grand centre scientifique. Cordoue était une capitale de l'Andalousie, et elle comptait plus de trois cent mille âmes. La ville était importante et elle était célèbre. Elle devait sa célébrité à ses écoles de littérature, de science et d'arts, à ses bibliothèques, ses musées, ses monuments splendides. C'était un grand centre d'attraction pour les étudiants qui venaient d'Asie, d'Afrique et de diverses contrées de l'Europe, pour se nourrir du pain de l'esprit sur les rives du Guadalquivir.

Le pain de l'esprit est de toutes les nourritures la plus précieuse. L'homme ne saurait s'en passer, ce pain de l'esprit, qui dépasse toute substance, est la nourriture du cœur qui bat au rythme des découvertes que fait l'esprit. Il est la nourriture de l'imagination qui en gave ses créations, car il n'y aurait pas de création sans lui. Ce pain de l'esprit est la substance impalpable de la foi qui veille à le conserver intact quand tout n'est plus que ruines, quand de sa privation meurt un monde civilisé. C'est pourquoi le génie arabe — qui avait apporté en Espagne le luxe de ses connaissances — devançait le génie européen pour le servir. La flambée musulmane a apporté à l'Europe, endormie dans l'ignorance, la

162 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

chaleur spirituelle que le foyer oriental lui réservait pour qu'elle y découvre sa loi.

La civilisation que les Maures avaient établie en Espagne s'illustrait par une enluminure chatoyante, une magie des formes, une rutilance de couleurs, par le choix délicat des matières employées, et par l'élégance des rapports humains. Quelle différence s'accusait entre les nobles féodaux de France ou d'Allemagne qui vivaient dans des tourelles aux murs épais, soigneusement fortifiées et mal éclairées par des lucarnes chargées de verres jaunâtres, les seigneurs des républiques italiennes abrités derrière les énormes grilles de fer qui barricadaient les fenêtres de leurs sombres palais et les habitants de Séville, de Tolède et de Cordoue dans leurs somptueuses demeures, leurs palais d'une extraordinaire beauté, merveilles d'une industrie ingénieuse et d'un art incomparable? Les rois maures avaient enrichi Grenade de sa féérique Aïhambra.

Beauté des choses. Élégance de l'esprit. En Espagne, au Maroc, à Tunis, à Bagdad, se tenaient des congrès de savants venus de partout, des contrées fort éloignées du lieu de réunion choisi, et affrontaient les fatigues de tels voyages pour s'entretenir avec d'autres savants et pour discuter sur les points controversés de la science, à l'époque où l'Allemagne et l'Italie se débattaient au milieu des maux que répandaient la guerre civile et la guerre étrangère. Le goût de la culture attirait dans les écoles des multitudes d'étudiants. Le célèbre Averroès, qui professait à l'école de Cordoue, voyait ses leçons suivies par une foule d'élèves et d'admirateurs au moment où l'Université de Paris tentait de s'organiser.

Peut-être faut-il parler de l'homme éminent qu'était Ibn-Roschd, le nom véritable du philosophe de Cordoue que nous nommons Averroès. Ernest Renan a parlé de l'œuvre et de la vie de ce personnage brillant et ouvert à l'esprit que recouvre la lettre.

Ibn-Roschd ou Averroès appartenait à une des premières familles de Cordoue au sein de laquelle il reçut une excellente éducation. Ibn-Badja fut son professeur de philosophie, et il entretenait des relations avec le fameux philosophe Ibn-Arabi. Nous pouvons dire que très jeune, il fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps. Après la mort de son père ; il fut nommé Kadi, c'est-à-dire grand justicier et chef des prêtres.

Sa réputation grandit rapidement. Comme légiste, comme savant et comme philosophe, elle s'était étendue si bien qu'elle parvint jusqu'au sultan du Maroc, Abdel-Momnen. Ce prince lui offrit une importante mission qui ne le privait pas de la possession des dignités que l'Espagne lui avait offertes. Cette mission, à ce qu'il semble, consistait à organiser au Maroc, l'instruction

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 163

Publique.

Averroès connut tous les succès, mais, hélas, trop de faveurs, de gloire, de réussites diverses, de talents véritables provoquent la jalousie, l'envie, la haine et finalement vous causent les malheurs d'une disgrâce imméritée. Ces malheurs, Averroès les connut. Il jouissait de trop de liberté d'esprit, de cette liberté qui éclaire le génie et qui est l'essence de l'esprit. Cela scandalisait les théologiens peu enclins à aimer ce que le divin dispense. C'est pourquoi, Al-Mansour, le nouveau sultan du Maroc, qui étudiait en secret les sciences de l'antiquité grecque, car il craignait le fanatisme de certains croyants et la superstition populaire, monta une comédie de la condamnation d'Averroès, pour le soustraire à la fureur des théologiens et à la brutalité du peuple.

Le fanatisme des musulmans était impitoyable, aussi impitoyable que le fanatisme des chrétiens qui instaurèrent les cruautés de l'Inquisition, les tortures et les bûchers. Le monde arabe avait terminé sa mission sans doute. L'Egypte était tombée sous le joug des Mamelucks. Les Turcs qui tenaient leur origine d'une tribu de Huns, s'étaient établis dans la Tartane et dans la Perse. Ils avaient pris Bagdad, pendant que d'autres hordes s'emparaient de Damas, d'Alep et d'Iconium.

Le monde arabe était victime des dissensions politiques et religieuses. Ces dissensions favorisaient l'invasion des étrangers ; mais le monde arabe servit les desseins de l'Evolution en transmettant à l'Europe Occidentale les œuvres de l'esprit.

Jules César écrivait à Cicéron : « ...car *il vaut mieux étendre les limites de l'esprit que de reculer les bornes de l'Empire* ».

Les empires disparaissent les uns après les autres. Mais leur tâche est remplie lorsqu'ils lèguent ce qui fait la seule richesse de l'humanité.

C'est là qu'il faut sans doute chercher le sens de l'Histoire.

UN MONDE S'EVEILLE AU XII^e SIECLE

Le XII^e siècle fut en Europe, une aurore se levant sur un monde plongé dans le sommeil nocturne peuplé de rêves inquiétants. L'esprit d'un monde s'éveillait de lui-même à l'odeur des fleurs de sa tradition qui avait été oubliée. Ce n'est pas un grand homme comme Charlemagne qui secoue l'apathie d'un peuple, non, maintenant, c'est une société entière qui s'émeut parce qu'elle entend le chant des muses. La littérature apparaît sous deux aspects. Il y a deux littératures, plus exactement, il y a la littérature savante écrite dans une langue qui n'est comprise que des lettrés et qui est théologique et dialectique ; et l'autre vulgaire mais poétique qui puise sa substance dans le trésor tellurique de la nature des choses sentimentalement éprouvée.

Le vrai et le beau sont recherchés. L'art de raisonner captive ces hommes nouvellement sensibles à l'étude des sciences. Ils étudient les philosophes grecs que les Arabes avaient traduits, que les Juifs leur avaient fait connaître. En eux, s'éveillent des curiosités suaves à leur âme encore enveloppée de violence. Et ces curiosités les incitent à arracher au passé des éclats de culture propres à servir à la construction d'œuvres originales. Ils empruntent des formules et des procédés à Aristote qu'ils connaissent imparfaitement sans doute. Il faut dire que l'œuvre d'un grand homme est souvent soumise aux tendances affectives et mentales de ceux qui s'en servent pour argumenter en faveur du système qui leur est cher. Cela se révèle en des siècles où la lumière intellectuelle semble très vive. On en peut juger aujourd'hui.

Un sens particulier de la civilisation retrouvait la valeur traditionnelle que la terre gauloise émanait, car une poésie — de parfum celtique — colorait le siècle où le Réalisme, le Nominalisme et le Conceptualisme jouaient chacun leur rôle dans les tribulations de la pensée philosophique et religieuse. Les coutumes celtiques de la chevalerie avec l'escorte des pages, des valets, des damoiseaux et des écuyers apparaissaient en sous impression dans les contes et les légendes qui enchantaient les âmes ouvertes à l'idéal chrétien. Un symbolisme bardique concourait au charme du récit devenu populaire Tristan, engendré par une baleine, nourri par une tigresse, est le héros qui sublime l'amour. Il veut emmener sa bien aimée dans une maison de verre qu'il a au-dessus des nuages. Une grande maison de cristal et d'ambre où le soleil va rayonnant à grande clarté. C'est dans la magnificence de la Lumière que son amour doit chanter. Le philtre qui a été donné aux amants écarte d'eux la

PREMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 165

laideur du péché, et, dans la resplendissante lumière, ils s'élèvent jusqu'à l'Amour idéal.

Une autre légende jouit également d'une grande popularité : c'est la légende du Saint-Graal. Elle tire sa beauté de deux traditions qui se fondent : la tradition chrétienne et la tradition celtique du bassin lumineux de Guyon. Un évangile apocryphe rapporte que Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang des plaies du Sauveur dans le vase qui avait servi à la Cène. Jésus-Christ, dit-on, avait lui-même confié la garde de ce vase à Joseph et à sa race, et Allan (ou Alain) le neveu de Joseph d'Arimathie, l'avait porté

secrètement dans l'île de Bretagne. Ce vase sacré assurait à ceux qui le contemplaient, la compagnie du Seigneur et les joies indicibles du ciel ; il les nourrissait d'un aliment subtil, d'une saveur délicieuse et intarissable ; il les protégeait de la violence des hommes. Mais pour le contempler, il fallait être en état de grâce. Il disparaissait aux regards des pécheurs. Par ailleurs, les hommes initiés à ses mystères devaient être muets devant les profanes.

La légende a des profondeurs et des prolongements religieux qui donnent à la ferveur chevaleresque de cette époque un caractère mystique qui la sublime. Le Saint Vase est caché dans un mystérieux château. Seul le plus pieux, le plus pur, le plus chaste des chevaliers peut le trouver. Ainsi au courage à toute épreuve, à la fidélité à la parole donnée, au respect du juste qui constituaient les qualités essentielles du chevalier, se trouvait ajoutée la perfection ascétique chrétienne. L'homme hautement civilisé était évoqué. Il était une lumière projetée sur la route que les hommes avaient à parcourir et sur les obstacles qu'ils avaient à surmonter pour s'orienter vers les hauts-lieux spirituels d'une civilisation qui appelle un éternel épanouissement.

Cette civilisation, l'Islam l'a reçue dans son âme ardente. Elle était un lotus fermé ; un lotus fermé sur lui-même sous le souffle des orages humains qui au cours des siècles voués à la nuit, détruisent tout sur leur passage. Mais les Musulmans avaient recueilli pieusement la graine de cette fleur pour la faire germer. Et, en ce XII^e siècle qui sourit à un nouvel âge, la fleur apparaissait en bouton sur les rives méridionales comme sur les rives septentrionales de la Méditerranée. Sur les rives méridionales, un musulman mystique Al-Gazali projetait dans le ciel du monde arabe une lumière spirituelle qui plus tard, en Occident, le fera comparer à Saint Augustin et à Saint François de Sales. Nous le tenons pour un penseur qui ne nous est pas étranger. Son cœur était pur, son esprit cultivé. Il lisait les œuvres de Platon, Plotin lui était familier ; il était un moraliste et un ascète. Son rayonnement était tel que Grégoire Barhebreus, archevê-

166 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

que des jacobites syriens orientaux au XIII^e siècle, citait fréquemment la doctrine d'Al-Gazali à l'appui de ses opinions chrétiennes.

Dans son autobiographie Al-Gazali confie qu'il a toujours eu soif de comprendre la Réalité : « *C'est le but que j'ai poursuivi depuis ma plus tendre jeunesse* », dit-il. Il se dépouille de tout sectarisme, car il avait vu que les théologiens et les Batinis étaient plus acharnés à défendre leurs doctrines et à combattre les hérétiques qu'à découvrir la vérité. Il comprit que seule l'expérience personnelle lui ouvrait des perspectives sur les mystères qui l'habitaient. C'est alors que — comme tous ceux qui se livrent entièrement à la grande aventure que représente la vie spirituelle, la recherche constante de la Réalité — il traversa une crise profonde qui l'amena à prendre une grande décision.

A Bagdad, Al-Gazali occupait une haute situation. Il était un Imam renommé. De nombreux étudiants suivaient son enseignement et l'honoraient, le respectaient, le vénéraient. Tout ce que dans sa jeunesse, il avait pu ambitionner, il l'avait obtenu. Il jouissait de la gloire. Et il découvrit que cette gloire agitait un voile d'illusion devant lui. Il examina vers quel but ses études l'avaient conduit : « *Hélas, écrit-il, elles n'avaient pas été faites avec sincérité... mais pour recevoir des louanges et pour accroître ma propre gloire* ».

La maladie le contraignit à renoncer à sa situation d'Imam, et il ne professa plus, il n'enseigna plus. De Bagdad, il s'éloigna pour se consacrer à la contemplation et à l'ascèse.

Durant dix années, il fut retiré de toute activité extérieure, de toute vie publique. Il composa, sans doute, durant ce temps, son œuvre capitale sur la morale et la religion, sur la « *Régénération des Sciences religieuses* ». Et, avec simplicité, il accomplissait d'humbles besognes. Il nettoyait le bassin des ablutions au monastère de Damas.

La connaissance d'un monde disparu n'est valablement abordée qu'à partir du moment où la loi dont dépend l'évolution des choses est reconnue, et que son action est découverte. Les choses alors ne sont plus simplement réfugiées inertes dans notre mémoire, mais apparaissent fluides et vivantes sous l'effet de notre appréhension continuellement active. Nous ne sommes plus alors tentés d'opposer l'écran d'une image conservée dans le bric-à-brac de la mémoire à ce que nous abordons sur le chemin de l'existence qui est neuf, toujours neuf parce que toujours renouvelé. Mais ce qui est neuf, toujours sur le flot mouvant de la vie est à la fois ce qui est, ce qui a été et ce qui sera, car, comme le dit le R.P. Teilhard de Char-

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 167

din : « Tout apparaît en fonction d'un antécédent », et ce présent mouvant fait du neuf éternel et éternellement rayonnant de vie. Tout est lié, tout s'interpénètre. L'Islam a puisé sa vie originale à la source Judéo-Chrétienne qui filtre dans l'Al-Koran, et sa civilisation, dans les œuvres grecques et néo-platoniciennes où la chrétienté a retrouvé le fil de sa tradition.

Le fil de sa tradition suivra le sillage des influences subies par l'inspiration française, par exemple, à la suite des Croisades qui eurent d'importantes conséquences, comme nous l'avons déjà dit. Suivons les traces de ces conséquences à travers les modifications qui se font jour au XII^e siècle dans le mode de vie des chrétiens, dans leurs goûts, dans certains aspects de leur art. A Limoges, un artisanat évolue et crée des émaux sur cuivre qui révèlent combien l'influence byzantine avait impressionné les cerveaux. Cette création d'émaux sur cuivre avait été si parfaitement cultivée, avec un si grand éclat, que bientôt l'Occident fut rempli de ces produits.

L'art oriental influença aussi l'architecture. On vit, dans plusieurs églises, apparaître au-dessus du transept une coupole centrale qui rappelait des visions d'Orient. On trouvait de ces églises aussi bien dans le nord de la France que dans le midi, en Flandre, en Brabant (la cathédrale d'Anvers en possède une très élevée) et en Normandie. On vit aussi la sculpture romano-byzantine s'enrichir d'arabesques, d'un luxe extraordinaire d'ornementations. Puis, ce fut l'emploi de l'arc brisé que les Arabes avaient utilisé avant nous dans certaines mosquées d'Egypte, de Syrie et de Sicile, qui apparut dans les constructions du temps, et ce fut un art nouveau, une architecture nouvelle qui fit son entrée dans un monde enthousiaste que l'esprit de la Chevalerie animait.

Et ce fut, en Europe, une époque de renouveau, voire de miracles. L'entente de tous était complète. Une fièvre s'emparait de tous. En 1145, les Chartrains, nous révèlent l'Histoire, invoquèrent le secours des provinces voisines en faveur de leur cathédrale. Les compagnons de la Haute-Normandie se rassemblèrent à Rouen, reçurent la bénédiction de l'archevêque et le bourdon de pèlerin, puis partirent, croix en tête et bannières déployées. Ils rallièrent en chemin les compagnons de Basse-Normandie qui s'étaient réunis à Caen et à Bayeux, et les deux groupes firent une triomphale entrée dans Chartres, accueillis avec chaleur par les habitants. Hommes, femmes et enfants de la cité et les nouveaux arrivants se mirent à l'œuvre sans désespérer. Et le monument majestueux s'éleva étage par étage. C'était une fourmilière au travail, mais une fourmilière d'êtres humains qui chantaient les louanges du Seigneur. Les mesquines querelles se dissolvaient, aspirées par l'idéal qui faisait tout converger vers

168 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

lui pour triompher de tout, de la fatigue et des résistances que la nature des choses pouvait opposer. Les flèches de la cathédrale s'élançaient vers un ciel peuplé d'anges. Et les compagnons offraient l'œuvre de leurs mains et de leur génie au culte de la Beauté et à la souveraine grandeur de l'Esprit qui couronne toute chose.

CHAPITRE XI

I — AUX APPROCHES DU SECRET

II — DE L'ÉVOLUTION ET DE L'ŒUVRE A ACCOMPLIR

III —DU HAUT DE L'OLYMPE, UN REGARD SUR LE MONDE

AUX APPROCHES DU SECRET

D'un bord à l'autre de la Méditerranée, les esprits brillants de l'Islam et de la Chrétienté se sont confrontés dans un éclat où ils se sont souvent confondus.

Toute passion et tout sectarisme exclus, cette confrontation engagera, sans doute, une élite humaine à entretenir des rapports cordiaux avec les hommes de toutes conditions. La sympathie a le pouvoir d'unir cela qui, dans l'apparence, lui est étranger, mais qui, dans la réalité, lui révèle l'unique motif des mobiles humains que l'homme, par déformation mentale, s'ingénie à ignorer et même à camoufler pour satisfaire un sot orgueil de race, de nation ou de religion. Le camouflage est très sot certainement, mais il est couramment entretenu en ce monde. Et comme c'est très sot, l'homme se plaît à dire que c'est très humain. Comme si cela était rassurant !

Il faut croire que l'homme est souvent déconcertant. Il aime à s'appuyer sur des principes faux pour se croire libre d'imaginer ce qui ne s'harmonise pas avec l'impératif d'une Loi universelle souveraine, alors que la vraie liberté l'amène à découvrir que cette Loi est proprement sa Loi ; celle qui préside à son destin ; celle qui veille à sa réalisation. Quand on s'aide selon la Loi, la Loi nous aide. N'est-il pas écrit : « Aide-toi, le ciel t'aidera » ?

Des esprits éminents parmi les savants de toutes origines, de toutes confessions ou convictions philosophiques, recherchent la Loi, l'ultime principe d'où découlent toutes choses : le champ unifié, la Loi des Lois, l'Ultimate que les anciens alchimistes espéraient investir, en résumé, le secret unique de la Vie Une, de la Vie sans conditionnement.

Ce secret n'est pas loin, nous le savons. Il est là tout près, dans le battement de notre pouls, dans le problème de l'audition et de la vision ; dans le mystère de la pensée, l'émotion ou de l'angoisse qu'elle peut provoquer. Enfin, il est là ce secret. Nous le portons en nous ; nous le véhiculons en existant. Il est certainement à la portée de quelques moyens dont l'homme dispose dans l'abîme de son être. Pour l'instant, il est insaisissable, bien que certains...

Je pense à certains purs qui, en Europe comme en Islam, sont parvenus à pénétrer dans l'ultime demeure, le Saint des Saints où ce secret serait déposé pour l'homme, comme serait déposé le plus précieux des bijoux du diadème qui orne l'Esprit. Ce secret n'est peut-être pas communicable, mais la voie qui y conduit est trouvée et peut être indiquée à celui que l'aventure tente et qui comprend que, par cette voie directe, il

devance les savants éclairés qui le cherchent par d'autres voies, et qui trouveront le confluent de toutes les voies — car elles sont finalement une — où, là, ils justifieront par une homologation de formule scientifique, les découvertes que les mystiques de juste lumière ont faites depuis... depuis toujours.

En écrivant cela je pense à des hommes exceptionnels comme l'Orient en connut et comme l'Occident en vit naître. Citons, en Orient, un grand parmi les grands, un pénétrant parmi les pénétrants : Ibn'Arabî, par exemple. Ibn'Arabî rayonne le secret recherché. Le secret reste le secret, mais le secret est perceptible. Il est au bout de l'expérience. Il est au bout de la quête qui enrôle les aspirations humaines. Il est aux confins de l'irréalité des choses existantes où il éclate et éblouit celui qui a un cœur pour voir et entendre, mais rend aveugle celui qui n'a pas donné son amour à son frère.

Ibn'Arabî a pénétré les sept sphères de l'Intelligence, les sept sphères des hiérarchies célestes, et il a trouvé son maître, son Seigneur, après avoir traversé les ténèbres qui gardent sa demeure des vapeurs mortelles de la terre. Et il s'est écrié : « *La suzeraineté divine a un secret, et c'est toi, ce « toi » qui est l'être à qui l'on parle si ce « toi » venait à disparaître, cette suzeraineté serait également abolie* ». Et l'Ange de la Connaissance et de la Révélation lui a dispensé le bouquet de ses illuminations qui chantent dans ces vers :

O merveille ! un jardin parmi les flammes...
 Mon cœur est devenu capable de toute formes.
 C'est une prairie pour les gazelles et un couvent pour les moines chrétiens,
 Un temple pour les idoles et la Ka'aba du pèlerin.
 Les Tables de la Tôrâ et le livre du Qorân.
 Je professe la Religion de l'Amour, et quelque direction
 Que prenne sa monture, l'Amour est la religion et ma foi (1).

L'Amour — Intelligence souveraine — est ici évoqué. C'est l'expression suprême de la plénitude. Saint Paul n'avait-il pas dit : « *Nihil habentes et omnia possidentes* » (Corinthiens VI - 10). En effet, par l'Amour on peut ne rien avoir et tout posséder ? Voilà bien ce que les peuples ignorent. Pourtant, caressant les contours de notre Méditerranée, une vivante prière a couru le long des siècles, une vivante prière enchantée par la ferveur chrétienne aussi bien que par la ferveur musulmane. La prière a coulé du lit mystique de l'Islam comme du lit

(1) Poème d'Ibn' Arabî traduit par Nicolson (L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabî). Henry Corbin Editeur Flammarion.

mystique du monde chrétien. Quel amour pour le Seigneur intérieur (Notre image à l'extrême épurée) a été nourri d'un bord à l'autre de la « *Mare nostrum* ».

Écoutons les strophes composées par l'âme dans l'intime union avec Dieu que saint Jean de la Croix nous a offertes :

I

O vive flamme d'amour
Que vous blessez avec délicatesse
Le centre le plus profond de mon âme
Puisque vous n'êtes plus douloureuse
Achevez maintenant, si vous le voulez bien.
Rompez la toile de cette douce rencontre.

II

O brûlure suave !
O plaie délicieuse !
O douce main !
O touche délicate !
Vous avez une saveur de vie éternelle,
Et vous payez toute dette !
En m'immolant vous avez changé la mort en vie.

III

O lampe de feu
Dans les splendeurs desquelles
Les profondes cavernes du sens
Qui était obscur et aveugle,
Donnent en même temps avec de rares excellences,
Chaleur et lumière à leur bien-aimé.

IV

Qu'il est doux et affectueux
Votre réveil dans mon sein,
Où vous demeurez en secret.
Et dans votre savoureuse Aspiration
Pleine de biens et de gloire
Que vous me communiquez délicatement votre amour.

C'est un fleuve d'eau vive qui passe à travers l'âme. Un fleuve dont la source ne sera jamais tarie. Un fleuve qui abreuve, qui désaltère les plus brûlantes soifs. Mon Dieu comme cela est vivant et comme la lettre nous semble morte. Mon Dieu, devant l'autel du Sublime Amour que d'espoir cette confrontation des hommes de cœur ardent devrait faire naître et surtout en ce monde méditerranéen ; ce monde où l'idéal chrétien a tenté sa réali-

sation, où l'Islam a jeté sa lumière ; ce monde bien cultivé, trop bien cultivé, trop bien fécondé par la souffrance et la joie, par les lutttes et les sacrifices, par les victoires et les échecs pour ne plus donner de fruits chargés de graines prêtes à germer, a chargé des prémices d'une civilisation appelée à éclairer la voie du triomphe que les hommes doivent atteindre.

O beaux jardins d'Europe, beaux horizons d'Afrique, que de promesses vous faites, que de tableaux riants vous offrez aux regards qui perçoivent loin, très loin (au-delà des barrières de haine, des murs d'incompréhension, des frénésies politiques et raciales) les œuvres des hommes pacifiés dont la fraternité a défié la sottise, dont le secret des secrets a retenu l'attention parce qu'il est l'unique intérêt qui puisse légitimer la passion humaine. c'est-à-dire la passion qui s'attache à la réalisation du beau, du bien et du vrai ; l'unique intérêt parce qu'il révèle à l'homme sa raison de vivre. Ce secret, ce secret plein de tous les pouvoirs, nous l'avons dit, il est au bout de la quête que font tous les hommes curieux d'absolu. Et, voyez-vous, d'où qu'ils viennent, ces hommes, qu'ils soient, par exemple, des savants soviétiques, par conséquent déclarés athés, jugés sans religion ; ou qu'ils soient des sectateurs fervents d'une religion pratiquée en notre monde occidental, ils sont tous à la recherche du secret. Quels qu'ils soient, ils ont tous la Foi ; ils ont tous l'Espérance ; ils sont tous pénétrés du sentiment de Charité, de cette Charité qui assemble les esprits qui ne connaissent pas de frontières. Et ces vertus, ces vertus cardinales, pour être le bien des hommes, n'exigent pas d'eux qu'ils adhèrent à une église organisée et se soumettent aux bornes d'une croyance, car, qu'ils le sachent ou non, ces hommes appartiennent à l'Eglise vivante, celle qui rassemble toutes les créatures pensantes pour en faire les matériaux de son édifice, qui rassemble toutes les aspirations humaines pour en extraire la lumière aux mille couleurs, la lumière qui sera Sa Lumière fondue dans l'infini.

*
* *

Ce que je dis là peut surprendre. Ne confond-on pas souvent la Foi et les croyances. Cependant il n'y a qu'une Foi s'il y a de nombreuses croyances. La Foi est l'esprit vivant, l'esprit anonyme attaché au cœur de l'homme et qui n'a nul besoin de référence à la lettre, à la doctrine, au système ou même aux œuvres. C'est la Foi qui sauve et non les œuvres, a-t-on dit. C'est la Foi qui entraîne l'homme à tenter les plus audacieuses expériences ; et la Foi est la reconnaissance intérieure du pouvoir inestimable de la Vie. Dans le silence profond du cœur, la Foi dit avec le

Seigneur « Je suis le chemin, la Vérité et la Vie ». Et la Foi délègue sa puissance à l'Imagination, cet organe propre à mettre dans un ordre conforme à l'ordre universel, les notions acquises au cours des expériences d'appréhension des choses que l'existence offre à nos sens, et à notre esprit, et à les recréer dans cet ordre qui leur donne une cohésion vivante, et même à en faire des créations nouvelles, des

créations qui changent la face du monde, que dis-je, la face des mondes, l'étendue de l'Univers et qui met dans l'esprit les années éternelles.

La Foi est un feu qui dévore les hommes transportés d'enthousiasme pour la cause de la connaissance qui est telle en soi qu'ils débordent d'amour en voulant l'embrasser, quelle que soit la Voie qu'ils prennent.

Ecoutez les astronautes russes. J'emprunte ces propos à Jacques Bergier qui les rapporte dans son article « *Le second souffle de l'homme de l'espace* » (*Constellation* N° 150).

« Alexei Belokonev, Ivan Kachur, Alexei Grachev ont été frappés par leur confiance dans l'avenir de l'humanité, leur certitude qu'ils étaient les instruments d'un destin prodigieux. Un autre candidat soviétique à l'espace, Alexandre Smygla, disait récemment à des journalistes « Je suis certain que l'homme ira jusqu'aux étoiles les plus lointaines, non pas avec des fusées, ni même avec des moteurs photoniques. Il utilisera quelque chose de nouveau que nous ne pouvons pas plus imaginer que le pithécanthrope la centrale atomique. Chaque matin je m'éveille avec cet espoir ».

Chaque matin son esprit s'élève à la hauteur des espoirs qui semblent insensés. Mais n'apparaît-elle pas insensée, aux yeux des profanes, l'expérience du mystique qui aspire à l'union avec Dieu ? Parce que l'expérience est intérieure et qu'elle se fait sans témoins, on la déclare phénomène qui relève de la pathologie. Mais ces mystiques déments tiennent les propos les plus sages, les plus suaves, faut-il dire, de cette suavité qui donne son sens profond au latin *suadere* (persuader) ; et ils renouvellent leur expérience sur tous les relais du globe, les hauts lieux du silence, dans le cadre ornemental de siècles différents et maintiennent valables, millénaires après millénaires, leurs déclarations pleines de cette lumière qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et de secrètement vouloir atteindre.

J'emprunte encore à Jacques Bergier, ces lignes : « Par ce jour gris d'Octobre 1959, Alexei Belokonev venait de subir les épreuves les plus dures de la préparation au vol spatial dans un laboratoire de Leningrad.

Centrifugé, projeté d'un canon semblable à celui des cirques, il avait enduré des variations extrêmes de température. Enfermé maintenant dans une cabine hermétique

176PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

semblable à celle qui, moins d'un an plus tard, devait emporter dans l'espace les deux chiennes Fléchettes et Eclair, il subissait ce qu'il croyait être une épreuve d'électrisation de l'air. Brusquement, une balle de fusil perça un trou dans la vitre de sa cabine. Le vide de la chambre barométrique entourant la cabine et imitant celui de l'espace interplanétaire se fit aussitôt. L'eau contenue dans le verre que Belekonev se préparait à boire jaillit verticalement couime une fontaine.

« Les observateurs qui suivaient les événements à travers un périscope dissimulé dans la cabine virent alors un spectacle extraordinaire, Alexei Belokonev, un grand blond d'une trentaine d'années, mit sa combinaison spatiale. Puis il fouilla dans un tiroir, trouva une boule de mastic et boucha le trou. Ensuite il régla les générateurs d'air et d'humidité de façon que l'effort exceptionnel auquel ils avaient été soumis ne les détraque pas. Il s'assit devant l'étroite tablette où était posé son carnet de bord et commença à prendre des notes.

« Or durant toutes ces opérations effectuées méthodiquement et sans hâte, cet homme placé aux limites extrêmes de la résistance physique et qui venait d'avoir une terrible surprise, n'avait cessé de sourire. Interrogé une demi-heure plus tard, il

déclara : « Au moment où votre météorite artificielle creva la fenêtre de la cabine, je me sentais au bout du rouleau. Mais dès que je fus en danger, fatigue physique et fatigue mentale disparurent. Je n'ai jamais été aussi lucide, je n'ai jamais eu des reflexes aussi rapides. Le temps s'écoulait plus lentement que d'habitude. Je réfléchissais avant d'agir. J'étais sûr de m'en tirer. »

J'étais sûr de m'en tirer ! Où peut-on trouver plus simple profession de foi ? En disant cela, je vais sans doute chagriner certains croyants qui tiennent à voir évoquer Dieu à tout propos. Ils veulent donc qu'il soit dit : « profession de foi en Dieu » et non profession de foi tout court. Mais les noms de Dieu sont innombrables, qu'ils le sachent, et certains d'entre ces noms ne sont jamais prononcés — parce qu'inconnus — et restent dans le secret des cours, voilà ce qu'il faut savoir par respect pour Dieu et pour l'homme qu'Il habite. D'ailleurs que ceux qui ne se sont pas risqués à courir la grande aventure spirituelle, de crainte — ne trouvant pas l'esprit — de perdre la Lettre (cette forme pétrifiée de ce qui est Vie) réservent quelque prudence à leurs manifestations. C'est grande prétention que de parler de Dieu quand on ne l'a pas découvert triomphant et tout puissant en soi. Et il est vain d'en parler quand la découverte est faite, sinon en révélant qu'il est en chacun de nous, selon le plus Illustre des Inconnus, et que chacun de nous, selon la pensée d'Ibn'Arabî, prie son Seigneur

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 177

« Celui qui est » dans la forme de sa croyance... et je dirai dans la forme que son plan de conscience lui permet de saisir.

Donc dire j'étais sûr de m'en tirer c'est s'appuyer sur la foi qu'on a en une force stupéfiante qui est en l'homme et qui est ce que le chrétien et le soufi reconnaissent et qu'ils appellent Dieu, un fort beau nom qui évoque le jour, la lumière. J'étais sûr de m'en tirer, c'est en somme dire : J'étais sûr que la Force mystérieuse qui est en moi ne m'abandonnerait pas.

Ah ! combien les hommes sont proches les uns des autres et combien ils sont stupides de se croire séparés (voyez où aboutissent les croyances) parce qu'ils ne parlent pas la même langue, ou parce qu'ils bavardent inconsidérément de ce qu'ils ignorent et de ce qu'ils ne pourraient se communiquer qu'en se montrant pacifiés les uns vis à vis des autres. Ce qui serait la preuve que la découverte serait faite. Retenons la parole de saint Augustin « *la recherche de la vérité coûte plus de paroles que sa découverte* ».

Les hommes de science, attachés aux études préalables que nécessitent les voyages interplanétaires, parleront fréquemment de ce phénomène psycho-physiologique qu'ils appellent le second souffle de l'homme de l'espace. Ils admettront sans doute que ce second souffle est la manifestation du premier, du souffle initial, du souffle essentiel qui est la Foi, la Foi qui déplace les montagnes, la Foi qui éveille l'homme tout entier à ce qu'il est véritablement, à ce qu'il porte, à ce qu'il sert, à ce qu'il élève à la plus haute mesure du sacré quand « l'Abîme a donné de la voix. Quand la profondeur a *élevé les mains...* » *élevé* les mains vers ce qui « est », sans hauteur, sans profondeur, parce que ce qui « est » s'affirme sans discrimination, s'affirme dans la plénitude de l'Etre qui n'a plus de limites.

Quand les savants, épuisant leurs études, admettront cela, que les religieux en feront la reconnaissance, ce sera le retour à la tradition vivante et ce sera une bien grande révolution. Cette révolution chassera les miasmes qui voilent la Réalité. Elle

fera connaître que la Foi est Lui incarné dans ce corps d'homme prêt à défaillir, mais Lui, l'Esprit qui est le guerrier, le vrai guerrier, le guerrier qui seul peut livrer le combat, comme le Seigneur béni le fait entendre dans la Bhagavad-Gîtâ. D'ailleurs, aujourd'hui, les médecins ne déclarent-ils pas que pour tenter ces sortes d'exploits de l'Astronautique, un esprit sain est plus nécessaire qu'un corps sain ?

Cette reconnaissance de la primauté de l'esprit sur les structures qui lui servent de support met un certain nombre de valeurs à leur place ; mise en place qui doit être faite avec la plus parfaite probité intellectuelle

178 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

et qui postule une entière liberté spirituelle ; et cela peut grandement aider à discerner ce qui s'annonce aujourd'hui, ce présent mouvant qui nous entraîne dans sa constante expansion, qui est ce présent qui a été, ce présent qui est et ce présent qui sera, autrement dit, ce présent qui embrasse totalement celui qui vit intensément ce qu'il fait, ce qu'il crée, ce qu'il contemple et ce qu'il est, car, comme le dit encore Ibn'Arabî : « *le Dieu en fonction, duquel tu vis est celui pour lequel tu témoignes et ton témoignage est aussi le jugement que tu prononces toi-même sur toi* ».

*

* *

Je ne sais pas, cher lecteur chrétien ou musulman, si je t'ai rendu sensible, comme il m'est rendu sensible à moi même, ce jardin de l'esprit où les hommes se rejoignent — le cœur plein d'espérance — pour fraterniser. Je ne sais pas si tu perçois combien il est possible de reconnaître son prochain dans celui qui dit, après le Prophète : « *Ne faites point d'Allah, en vos serments, un obstacle à ce que vous soyez bons et pieux et à ce que vous établissiez la concorde entre les hommes ! Allah est audient et omniscient* ». Ou dans un autre qui répète les paroles que Jésus prononça « *Conduisez-vous donc en toutes choses envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils se conduisent envers vous car c'est en cela que consiste la Loi et les Prophètes* ».

Je ne sais pas si tu fais des grandes âmes, qui ont de leurs feux étoilé la terre, tes compagnons de route ?

A ce propos, te souviens-tu d'une grande âme qui a été un lien de lumière entre chrétiens et musulmans, le P. Charles de Foucauld ?

En sa jeunesse, on était enclin à le mal juger. En son âge mûr, il était un saint. En notre mémoire, il est un baume pour notre âme déchirée par la haine qui s'apesantit sur notre monde délirant. Car il aimait ses frères africains. Il aimait ceux parmi lesquels il avait établi son ermitage, ces Touaregs, ces guerriers au farouche visage. Il voulait que ses compatriotes fissent des habitants de cette Afrique qui lui était chère, leurs égaux intellectuellement et moralement. Il voulait que la plus parfaite union régnât entre eux. « *Ma vie, écrivait-il à Tamanrasset, consiste à être le plus possible en relation avec ce qui m'entoure et à rendre les services que je peux* ».

Le souvenir qu'il a laissé est parmi le plus précieux des services qu'il a rendu, car ce souvenir reste l'exemple des grandes vertus que pratiquent ceux qui aiment, et ce souvenir ne peut que nous inciter à aimer.

Et le Prophète Mohammed dit (selon Abou Haraïra, le

compagnon du Prophète) « *Lorsque Dieu aime un de ses serviteurs, Il crie à Gabriel Dieu aime un tel : aime-le toi aussi ; Et Gabriel aime cet être. Puis Gabriel crie aux habitants du ciel Dieu aime un tel, aimez-le aussi, et les habitants du ciel aiment cet être; et, en outre la conduite de cet élu est rendue agréable aux habitants de la terre. »*

C'est une douce chaîne d'union que l'Amour. En son centre régnerait un climat de bonheur si nous pouvions la former.

Pourquoi ce conditionnel ?

Est-il si difficile de travailler à l'union des hommes et d'y parvenir ?

Cher lecteur musulman ou chrétien, permets-moi de te rappeler le conseil que donna Epictète, le philosophe stoïcien, esclave par la défaveur du sort d'Epaphrodite, un affranchi de Néron « *Rappelle-toi, a-t-il dit, que l'homme a deux anses ; tu devras le prendre par l'anse où il est ton frère. »*

De ce conseil, il est grand temps de se souvenir si l'on ne veut pas que les hommes, se trompant toujours d'anse, ne poursuivent éternellement la guerre avec dans l'esprit la prétention folle d'établir la paix par ce moyen.

Une seule guerre est légitime, la grande guerre sainte avec soi-même.

Une seule révolution est à faire, celle qui consiste à dépouiller le vieil homme stupide qui souffre malemort pour changer le masque du monde en se gardant bien de se changer lui-même.

Que de questions le comportement des hommes nous pose ! Entre autres celle-ci : Pourquoi est-ce la haine qui règne le plus volontiers sur le cœur de l'homme ? Et je me fais cette étrange réponse la haine est perfide. Elle use d'artifices et flatte notre affectivité parce qu'elle est la haine de ce qui n'est pas ce que nous croyons être nous même... Alors, quand elle perd de son acuité, nous éprouvons le sentiment de perdre la fraternité qui nous unissait à ceux qui, comme nous, haïssaient ce que nous haïssions. Par conséquent nous éprouvons le sentiment d'être frustrés. C'est bien grande malignité attachée à notre faux moi, n'est-ce pas ?

En somme, les hommes entretiennent leur sottise par le biais de fausses notions de vertus qu'il leur plaît de s'attribuer.

En vérité, les méfaits de la fausse notion empêcheront toujours l'homme d'être raisonnable ?

Qui est raisonnable,

Ibn'Arabî dirait « *Celui qui voit par Dieu en Dieu avec l'œil de Dieu. »*

Evolution !

Ce mot occupe une place importante dans mes propos. Il évoque, pour moi, une puissance qui, coûte que coûte, sollicitant l'activité de « l'Intelligence-Conscience », semble avoir en vue un mouvement déterminé en direction d'un état sublimé de l'esprit à la fois rayonnant et créatif. Cela ne fait pas nécessairement entrevoir une fin. Cette fin, inconcevable, est sans doute un éternel au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Par ailleurs, on peut remarquer que ce mot évolution est fréquemment présent dans les explications scientifiques que les savants s'efforcent de donner des phénomènes que la physique thermo-nucléaire, par exemple, offrent à notre perplexité. Nous essayons de définir l'Energie, le Mouvement, le Temps et l'Espace. Et tout cela reste, la plupart du temps, notion très vague dans notre esprit. Le P. Teilhard de Chardin dit, quelque part dans ses ouvrages, qu'en la perception de plus en plus habituelle et généralisée d'une convergence physico-chimique globale (demeurée jusqu'alors complètement insoupçonnée) réside non-seulement l'essence de la notion moderne, souvent si mal définie « *d'évolution* », mais encore le pas le plus sensationnel franchi par la conscience humaine depuis le million d'années qu'elle va se réfléchissant sur soi à la surface de la terre. Ailleurs, il dit : « *en l'homme, chose fantastique, c'est l'Evolution qui rebondit sur soi tout entière* ». Il dit encore : « *au point d'évolution biologique que nous avons atteint, nous avons absolument besoin de trouver un compas et une route.* »

Comme vous pouvez le voir le mot évolution est souvent répété. Il est familier à l'homme qui est à la fois un religieux et un savant. Mais ce n'est pas seulement à cause de cela que le mot évolution revêt une grande importance. N'avez-vous pas remarqué qu'il est vivant, ce mot ?

Il faut dire que les mots ont une mobilité déconcertante. Ils se déplacent dans la pensée pour orienter ce qui en est l'objet selon une perspective particulière. Le même mot a des couleurs variables, des nuances presque insaisissables. C'est pourquoi, il est nécessaire d'avoir l'esprit libre et une intelligence fluide pour percevoir le sens fugitif d'un mot qu'une pensée vous transmet. Eh bien, le mot évolution est vivant parce qu'il évoque justement le mouvement que la vie emprunte pour multiplier ses créations. Il est riche d'un contenu en éternelle transformation. Il est puissant parce qu'en lui l'énergie causale est présente lorsqu'on le prononce. Ce mot qui

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 181

contient tant de choses parle à l'intelligence sans profaner ce que l'intelligence n'atteint pas dans sa transcendance. Ecrivez les deux premières parties du mot ou les premiers sons « E V O »... Vous êtes entraîné dans une spirale. Prononcez-les évo... c'est presque « évohé » le cri que poussaient les bacchantes en l'honneur de Dionysos le cri qui fait écho à leur souffle « évo »... Dionysos est bien le dieu qui symbolise l'énergie que dégage la nature sous les feux ardents du soleil. Ne pensez pas au « Bourgeois gentilhomme » quand je vous dis cela. Je ne vous prends pas pour M. Jourdain. Je ne parodie pas Molière. Non. Concevez seulement que le mot évolution est un mot qui conduit et très loin et très haut. Mais il nous trouble par la notion de durée qu'il nous impose. Et, là, le physicien (métaphysicien malgré lui) est contraint

de s'expliquer ou d'expliquer ses contradictions : car les expérimentateurs de cette science, pour rendre compte des phénomènes observés, doivent user de conciliation afin d'accorder des théories qui se signalent par leurs contradictions.

Sur le chemin où nous conduit notre curiosité, les contradictions sont nombreuses. Notre curiosité nous fait courir une émouvante aventure. Notre monde prend des dimensions qui nous paraissent ne plus correspondre à notre mesure. Il est vrai que nous n'avons sans doute pas la bonne méthode d'appréhender les choses qui nous permettrait de nous adapter spontanément au milieu mouvant dans lequel nous sommes engagés. Quoiqu'il en soit, la matière disparaît dès qu'on l'observe avec une attention particulière. Elle se déguise en ions, électrons, protons, photons, mesons et neutrinos sans masse, sans poids, sans corps... Tout cela, voyez-vous, c'est de l'énergie. La matière est énergie. L'esprit aussi, mais une énergie d'un caractère différent. Nous lui attribuons une qualité : la conscience ou le foyer de la conscience. C'est ce qui le distinguerait de ce que nous appelons matière, ou énergie statique densifiée. Le tout est un tourbillon de champs magnétiques dans un champ magnétique unifié. Nous avons ainsi une vague notion de l'unité sans pour cela nous unifier, pauvres humains de plus en plus divisés.

Ce champ magnétique unifié, qui est multiplicité, est le Tout qui représente l'aboutissement conscientiel de l'Evolution. Et ce Tout, correspondant à son origine, est l'énergie matière transformée en énergie conscience ou énergie esprit. Et l'énergie conscience joue avec les états qui parsèment le chemin de l'évolution, comme l'homme joue avec tous les personnages qu'il incarne.

Paul Valéry, qui comme tous les hommes de pensée, cherchait à se définir, disait :
« Je pense très sincèrement que si chaque homme ne pouvait pas vivre une

182 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

quantité d'autres vies que la sienne, il ne pourrait pas vivre la sienne. »

La sienne ! Une existence qui était pleine des existences de personnages qu'il croyait saisir, moment après moment, dans une attitude, une émotion, un sentiment, dans les nombreuses réactions que provoquait le milieu assaillant, jusqu'à ce qu'un centre de conscience plus rigoureux dans sa manifestation fût atteint et lui fit dire : Cela c'est Moi.

A travers quelle complexité l'homme se cherche. Car il se cherche jusque dans le secret du chromosome, du gène et du mystérieux acide désoxyribonucléique et ce non moins mystérieux ribonucléique, dotés tous deux de propriétés électroniques. Il se cherche et se perd dans la diversité des états qui entrent dans sa constitution. Il se cherche dans le secret d'une création cosmique fabuleuse. Et il pense qu'à l'origine de cette création est la Vie. Et la Vie est énergie et elle est mouvement, et le mouvement révèle l'espace ; et le mouvement et l'espace conjugués donnent naissance à la notion de temps. Et tout cela n'a de réalité que dans l'action cyclique de l'Evolution comprise comme évolution de l'existence sous la pression de la Vie : Energie suprême concentrée dans un foyer inconnaissable où toutes les qualités se fondent dans une Ineffable Puissance.

Au niveau de nos successives observations, le mécanisme de notre esprit fonctionne dans l'arbitraire de nos notions créées à la suite du contact approximativement établi avec les choses appréhendées. Nous nous servons de ces appuis provisoires choisis sur le chemin de notre progression. Nous nous servons de ces appuis, qui sont des notions, et ces notions répondent aux besoins du moment de

notre raison, et pour satisfaire les exigences d'une imagination créatrice. L'imagination crée un nouvel univers avec les éléments que nous fournit l'étape à laquelle nous sommes parvenus toujours sur le chemin de notre progression.

Pour atteindre à la connaissance, il est donc nécessaire que l'esprit impliqué dans l'existence, s'adapte à l'évolution constante des choses mouvantes et mutantes qui s'offrent à notre observation, pour connaître le scénario du film que la manifestation de la Vie déroule devant nous, et au centre même de notre esprit où tous les univers parallèles ou superposés sont existants.

Cet état de connaissance se développe comme une faculté supérieure qui devient créatrice. Nous lui devons la création de mythes et de symboles dont la signification s'offre à la conscience à partir de certains degrés de subtilité spirituelle. Cette création est le fruit d'une compréhension particulière d'un message universel transmis, assurément en ce code secret que déchiffre

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 183

spontanément l'esprit de l'homme connaissant.

C'est ainsi que l'image de Jupiter, le maître de l'Olympe maniant la foudre est une représentation romanesque de l'énergie toute puissante ; que le dieu Mercure élevant d'une fière main le caducée — symbole de l'arbre de vie que deux serpents enroulent — représente l'œuvre mystérieuse qu'accomplissent les deux courants d'énergie positive et négative qui manifestent leur activité dans l'ensemble de la création.

Nous parlons aujourd'hui de particules et d'antiparticules ; de matière et d'antimatière, d'univers et d'antiunivers ; deux pôles toujours en présence dans une manifestation qui nous semble unique. Il y a opposition et complément.

Il y a dans cette curieuse disposition des choses que nous constatons, un rappel de l'androgynie, espèce originelle dont Platon nous parle, qui était mâle et femelle, qui était doublement polarisée et qui est — c'est possible — le modèle même, sous son aspect gigantesque, de l'Univers que nous appréhendons et qui possède des champs d'étoiles « matière » et des champs d'étoiles « antimatière » avec les signes des charges inversées...

Par la science, c'est dans un nouveau monde que l'homme se trouve transporté. Il peut faire, s'il veut s'en donner la peine, des découvertes qui lui ouvrent les vastes étendues de la spiritualité. Il sait que les particules et les antiparticules ont des mouvements inversés qui aboutissent à la libération d'une énergie rayonnante. Il peut penser que les mystiques, parvenus à l'extrême de leur haute tension spirituelle, perçoivent cette énergie rayonnante.

Nous étudions les structures si diverses de notre univers, et nous découvrons des univers positifs, des univers négatifs, des univers concrets, des univers abstraits, des univers substantiels, des univers spirituels, une suite d'univers de valeurs de plus en plus étrangères à nos possibilités conceptuelles, de plus en plus éloignées de nos facultés appréhensives. Et dans une sorte d'inversion, notre personnage terrestre s'amenuise alors que notre conscience totale se mesure à ce qui n'a plus de mesure à notre portée personnelle.

Arrivé là, je m'attends à ce que vous me demandiez ce que vient faire ce petit exposé philosophico-scientifique dans la recherche proposée qui est la recherche d'une collaboration islamo-chrétienne.

A cette question éventuelle, je répondrai que toute chose pensée doit finalement s'inscrire dans les faits, et que la collaboration islamo-chrétienne doit trouver sa

consécration dans la révélation d'une civilisation méditerranéenne, une civilisation qui appelle le concours des communautés chrétiennes et musulmanes. Or, pouvons-

184 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

nous jeter les assises d'une civilisation nouvelle en négligeant de tenir compte de tout ce que nous connaissons aujourd'hui ; de tout ce que la science livre à notre perplexité ; de tout ce que la technique nous offre de réalisations possibles pour alléger le travail pénible de l'homme de toutes les richesses spirituelles que la connaissance profonde de l'homme met à notre disposition : de l'expérience durement acquise le long du chemin parcouru à travers des siècles de recherches, de luttes, de tragédies et de grandeurs arrachées aux secrets de la vie, et en nous mesurant, dans un effort incessant, avec les difficultés rencontrées ? Pouvons-nous négliger l'emploi intelligent des valeurs utiles que représente l'ensemble des biens patrimoniaux ? Cela ne pourrait-il pas servir de tremplin solide à notre expérience ? Cela ne nous permettrait-il pas de nous lancer avec assurance dans l'aventure exaltante où la mobilisation de nos énergies et de nos enthousiasmes ferait merveille ? Et pour la réalisation d'une œuvre qui illustrerait notre époque et serait le témoignage vivant de ce que peut faire l'union fraternelle des hommes quand des hommes véritables savent reconnaître ce que l'intelligence peut attendre d'elle ?

Un appel à la fraternité doit s'accompagner d'un appel à l'intelligence ; car pour être fraternel, il faut disposer de la faculté de comprendre toutes choses ; il faut disposer d'un esprit libre. Nous ne pouvons pas considérer la mise en œuvre en commun de tous nos moyens pour donner naissance à une civilisation méditerranéenne, sans prendre conscience qu'une civilisation ne représente pas exclusivement l'application d'un système économique, d'une organisation technique et scientifique et d'une doctrine sociale et politique, même si cette doctrine, chaudement couvée, promet de rendre les hommes heureux selon les principes conçus par des doctrinaires passionnés et généreux, mais prisonniers d'un intellect conditionné.

Les lois des hommes, même lorsqu'elles apparaissent valables un instant, sont toujours imparfaites puisqu'elles sont rigides et que la vie est souple et mouvante. Soumettre une humanité aux lois prescrites par des doctrines tyranniques, c'est vouloir maintenir une civilisation dans les limites des lois qui contraignent mais n'élèvent pas.

A la question Quel est le meilleur gouvernement ? Goethe répondait : C'est celui qui enseigne à nous gouverner nous-mêmes.

Il faut retenir de cette réponse ce que l'humain garde secrètement au fond de son être où les aspirations — encore voilées à ses yeux — cherchent la voie de leur exhaussement. L'homme peut se gouverner lui-même

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 185

quand il accède au niveau de sa véritable grandeur humaine ; alors de prise de conscience en prise de conscience, il s'aperçoit que ce niveau s'élève constamment.

Il y a plus de six siècles, le sage Guillaume d'Auvergne disait : « *il est évident que le progrès de l'âme ne saurait avoir de terme, mais qu'il est infini.* »

Guillaume d'Auvergne, avant nous, avait reconnu la valeur originelle du mouvement et la prédominance de l'évolution sur les règles figées que l'homme impose, par faiblesse, en se soumettant à l'emprise de l'inertie, résistance que la masse fait au mouvement.

Il est certain que plus le progrès s'accélère sous l'impulsion d'esprits créateurs, plus l'évolution spirituelle des hommes devrait être grande et en rapport avec le progrès, mais plus la masse humaine s'accroche à ses habitudes égoïstes. Et nous pouvons constater, comme l'a fait Edouard Le Roy, que l'ampleur même du progrès technique a déclenché un vertige de séduction matérialiste, un déséquilibre de la raison et de la sensibilité oublieuse des freins intérieurs.

Ce vertige envahira le monde si nous n'y prenons garde et si nous ne faisons pas un pressant appel à la raison saine des hommes pensants qui ont compris que le progrès technique est là pour servir l'homme et non la bête. J'entends par homme, une conscience en marche que l'harmonie accompagne. Et par bête, un abîme de besoins toujours insatisfaits et qui engloutit la faculté d'aimer et de connaître, par l'esprit et le cœur, la joie de vivre.

DU HAUT DE L'OLYMPE, UN REGARD SUR LE MONDE

Du haut de l'Olympe, qui est un lieu peu éloigné de la terre et protégé par le brouillard que forment les vapeurs d'hydromel et d'ambroisie, si agréables aux Immortels, j'observe notre globe terrestre, cette boule ronde irrégulière et si petite, si petite, que pour parcourir sa circonférence, qui est de 40.000 petits kilomètres environ, la lumière met un huitième de seconde. A peine un souffle de colibri.

Comme il est facile de s'en rendre compte, notre terre est une poussière infime perdue dans un univers dont le diamètre, pour l'instant, est évalué à plus d'un milliard d'années lumière. Cette distance calculée en kilomètres, donne un nombre inconcevable. Quelque chose comme un ou deux suivis de vingt et un zéros.

Si, sans vergogne, nous supposons qu'un être souverain règle les moindres choses dans cet univers, sans déléguer ses pouvoirs, nous devons penser qu'il a pour apercevoir cette poussière que nous habitons, un microscope protonique d'une extrême puissance. Et faut-il encore qu'il ait une excellente vue et du flair pour soupçonner notre existence.

Eh bien, sur cette poussière oubliée parmi les poussières cosmiques, vous me croirez si vous voulez, existent des particules animées, turbulentes, qui regardent leur nombril (petite chose que la lumière traverse en un trente-milliardième de seconde. Je ne garantis pas le temps exact) et qui sont dotées de conscience et même d'intelligence spéculative. C'est incroyable et cependant vrai ! Il existe sur ce micro-microcosme, je vous l'assure, des spécimens de micromégas à trois milliards d'exemplaires. La création réserve de stupéfiantes surprises.

Je suis une de ces particules qu'on appelle — sur la poussière en question — un homme.

Puisque je suis un homme, je suis plein de prétention, à l'encontre de la modestie que devrait m'inspirer ma petitesse. J'ai donc la prétention, malgré la reconnaissance de mon infinité, de jeter un regard sur la terre, je veux dire sur le monde, le monde des particules ou le monde des hommes aux soucis ombilicaux, puisque c'est aux environs de l'ombilic qu'ils portent leur attention.

J'ai tenté de me dégager de ces préoccupations trop limitées. De mon nuage olympien ; j'examine la surface de cette poussière qu'est la terre. Je lui vois des formes, des aspects, un visage enfin... (comme la lune qui n'a pas un air très intelligent, bien qu'elle inspire certains poètes). Ces aspects se découpent fort bien au mi-

lieu des mers et des océans que nous traversons en quelques heures quand nous allons très vite. Mais, remarquez que lorsque nous allons très vite, nous allons très, très, très, très lentement par rapport à la lumière. Ce que je dis peut sembler quelque peu incohérent, mais quand l'homme veut parler de la relativité des choses, il n'y parvient pas sans compromettre les théories qui lui étaient chères et qu'il doit limoger. C'est ce qui m'a fait constater que les notions acquises sont relatives à ce que l'homme est susceptible d'appréhender dans le milieu à limites réduites dans lequel il est appelé à

exister. C'est pourquoi aussi, il est permis de penser avec justesse que ce sont de fausses notions.

J'use du subterfuge que j'emploie en ce moment, pour me faciliter la compréhension d'une réalité... troublante quand on envisage les moyens dont nous disposons pour l'appréhender.

C'est pourquoi, je jette un regard sur le monde. Ce que je vois m'inspire le désir de le découper en trois tranches. Et je ne peux vraiment faire ce découpage que du haut de l'Olympe sans cela, mes frères humains m'amèneraient à tout considérer d'un point de vue ombilical.

Le découpage de notre globe se fait en partant du pôle nord en suivant le 30e degré ouest et le 50e degré est jusqu'au pôle sud. Je puis découper le reste en deux tranches qui me donnent, d'un côté le découpage du monde américain, de l'autre, celui du monde asiatique.

La première tranche détachée à laquelle je m'intéresse particulièrement, présente au nord, la géographie de l'Europe, et plus au sud, l'Afrique et l'Asie Mineure.

Entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie-Mineure, une fleur tente de s'ouvrir. Elle s'ouvrirait si le climat civilisateur était favorable à son épanouissement. Son climat fut déjà le climat d'un haut-lieu où les courants civilisateurs se sont répandus ; un haut-lieu qui dans ses eaux reflète les cieux. Ses eaux la Méditerranée Mare Nostrum... Ce haut-lieu, à ce que j'observe, a conservé l'humus nourricier pour de nouvelles floraisons.

Là, pour des raisons qui m'apparaissent — du haut de l'Olympe (souvenez-vous que je ne suis pas à Bruxelles où se réunissent les représentants des différentes nations qui font partie du Marché commun) je tranche et comprends qu'une nouvelle civilisation peut naître.

Là ! Pourquoi là ? se demandent les cerveaux ombilicaux. Là et pas ailleurs où des civilisations se sont développées dans un lointain passé ?

C'est que là, en ce lieu, reste vivante une tradition spirituelle et humaniste qui cherche l'occasion de retrouver les indices favorables à une nouvelle éclosion.

Là, en ce haut lieu, un art humain, un art de vie

188 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

résiste encore un peu au chant des sirènes, des sirènes d'usines qui offrent des succédanés, des ersatz, offenses faites à la nature. Une technicité exagérément poussée favorise une production de plus en plus massive de choses utiles et superflues indifféremment, et qu'il faut à tout prix écouler à peine de catastrophe. Il est question ici de catastrophe économique, financière et sociale. Catastrophe qui peut avoir d'ailleurs de graves répercussions politiques. Par conséquent, catastrophe qui éprouverait l'humain, puisque la civilisation actuelle, en cours de décomposition, a lié le sort de l'homme à la comptabilité qui règle les échanges économiques et financiers et méconnaît la loi de la Vie qui inspire générosité, dons gracieux et manifestation de l'intelligence extra-terrestre. La règle comptable, ne l'oubliez pas, est observée à l'Est comme à l'Ouest. L'Est et l'Ouest, concurremment, peut-on dire, revendiquent hautement le privilège d'améliorer cet état de choses existant. Selon leurs prévisions, la machine sera de plus en plus puissante ; son mouvement, s'accéléralant sans cesse, accélérera sa marche aveugle, somnambulique, entraînant la société humaine dans des excès d'avidité incontrôlée. La crainte qu'une catastrophe survienne plane sur le monde, comme si l'homme était étranger à toute participation de sa part à l'œuvre qui détermine son destin.

Certes, il est raisonnable de dire que l'homme améliore son sort. Il se soustrait aux impératifs de la loi primitive qui voulait qu'il gagnât son pain à la sueur de son front. L'ingéniosité qu'il déploya satisfaisait son désir de mieux exister. Soit. Ce désir se justifie, et d'autant mieux que cela lui offre les moyens de se rendre disponible pour « mieux être ». Mais chaque chemin, pris dans l'existence, à son danger. Si la soif de mieux exister devient inextinguible, alors le « mieux », dans ce cas, devient l'ennemi du bien. Et mieux exister pourrait, au bout du compte, empêcher les créatures humaines « d'Etre ». *Oui, être* dans la pureté de leur essence originelle. Elles seraient alors des « sépulcres blanchis » selon l'expression choisie par Jésus pour désigner les hommes figés dans leur attitude glacée, les hommes dont l'esprit et le cœur se desséchaient, les hommes qui faisaient passer le Sabbat au-dessus de l'amour sauveur ; enfin des hommes qui existent encore, des hommes qui préfèrent la règle qui détériore ou tue, à l'amour, la fraternité qui sauve.

La machine domine l'homme, et l'homme n'est plus qu'un pion qu'un robot, que son maître, déplace sur l'échiquier mondial. L'homme est un pion. Il a troqué son âme contre la promesse de mieux exister. Marché de dupe dont il ne mesure pas les conséquences. C'est parce que j'ai entrevu cela que j'ai découpé

PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE 189

cette tranche eurafricaine, parce qu'elle représente la tranche de l'espoir ; là, dans ce jardin où sont les fleuves cités dans la Genèse, où sont de grandes étendues offertes à de fraîches floraisons, là où l'on attend l'esprit de prodige et la grâce de voir l'homme se hisser jusqu'à sa mesure totale. Là où tout est possible, parce que la machine n'a pas encore tout envahi ; là où la terre conserve de mystérieuses virginités ; là où errent encore des ombres attachées au rêve qui les anima. Le passé ne met pas un verrou à ses lèvres comme on le croit ; il parle. Je le sais bien, mais sa parole est indéchiffrable à celui qui est si peu présent qu'il ignore que le passé parle au présent ; qu'il est là dans le pavillon de notre oreille, dans l'image que recueillent nos yeux, dans le bruit sourd que fait notre cœur sous le matelas de nos côtes, et qu'il nous propose de réaliser ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il n'a pas mené à bonne fin.

Le passé avait détérioré le milieu qui avait détérioré l'homme ; ou, faut-il mieux dire, qui avait détourné l'homme de son chemin intérieur si riant, si plein de beauté, si plein de richesses.

Tout postule donc en faveur d'une civilisation qui ferait son lit où une vieille expérience appelle l'expression de sa maturité ; là où un peuple noir a une faculté d'émerveillement qui le dispose à l'éveil de toutes les possibilités. Là où sur la poussière qu'est notre terre, des micromégas pensent, souffrent, espèrent, projettent des abstractions pour qu'elles se concrètent, où sur un appui substantiel imperceptible, une conscience est susceptible de s'égaliser à l'Univers qui perd son volume, sa masse, son espace pour ne plus être qu'une Pensée dont la splendeur nous confond ; là, oui, là une civilisation peut illuminer notre monde parce que des esprits aspirent à la voir naître.

Si la raison triomphante nous amène, musulmans et chrétiens, à donner naissance à une civilisation méditerranéenne, cette civilisation devra représenter le milieu idéal où l'homme parvenu à un niveau d'évolution spirituelle d'où il dominera un accomplissement de son intelligence, envisagera un nouveau mode de vie, un nouveau mode de pensée, un nouveau mode d'action, de nouvelles structures politiques et sociales qui lui permettront de réaliser une plus parfaite harmonie entre le dieu et la bête

qui sont attelés au char de son existence. Il pourra alors préparer sa délivrance par la connaissance de l'universel qui est le climat réel de la vie et la demeure de Cela qu'il cherche et qui est sans doute sa demeure.

Mais, hélas ! et c'est pourquoi l'œuvre proposée nous invite à l'entreprendre, l'humanité peine à payer un lourd tribut à l'avidité, à l'orgueil, à la volonté de puissance (tout cela entretient la peur) alors que la connais-

190 PRÉMICES D'UNE CIVILISATION NOUVELLE

sance serait appelée à remplir de lumière son cœur et son esprit.

Chaque âme humaine ne devrait-elle pas être une densité rayonnante du Verbe pour une éternelle création ?... Je dis chaque âme humaine et non point quelques privilégiées. Il serait bon de répéter avec le Coran : « *Aucune âme ne sait quelles délices lui sont réservées* » (XXXII - 17).

Que les têtes pensantes, lourdes de projets, d'investigations, de recherches, d'inventions, fassent passer de l'intellect dans le cœur le produit de leurs réflexions pour qu'il se teinte du sentiment qui rend tout aimable et vivifiant.

Les peuples d'Europe ont combattu longtemps la misère physique et la misère morale qui asservissent l'homme. Ils ont gagné, pied à pied, des avantages qui ressortissent à la technique et à la reconnaissance d'un droit qu'ont les pauvres à recevoir la juste répartition des biens qui leur reviennent par suite de leur collaboration à l'œuvre entreprise.

A la justice, il est toujours fait appel.

Aujourd'hui, des populations entières qui n'avaient pas participé à l'œuvre européenne, profitent de ce qui a été acquis au prix d'efforts sans nombre de luttes, sans merci, menés par des hommes que ces efforts et ces luttes ont chargé d'expérience, de savoir et d'une teinte de sagesse. Il y a là une manifestation de solidarité qui peut, bien comprise, honnêtement et intelligemment comprise, porter des fruits excellents pour le bien d'un monde qui a besoin de paix et de travail, qui a besoin de s'épanouir dans un climat de fraternité (1).

Frères musulmans et frères chrétiens, pensez-y, toute sottise exclue, des rapports entre l'Islam et l'Europe chrétienne peut autoriser l'espoir que ce qui apparaît devoir être dans l'ordre intelligent des choses, se réalisera bien vite.

Que chacun pacifie son cœur et une nouvelle ère de prospérité matérielle et spirituelle s'ouvrira pour l'Eurafrique qui montrera au monde la route de l'espoir et la mesure de son ciel intérieur en édifiant hors de toute tragédie, une civilisation méditerranéenne, berceau d'un monde où les passions seront sublimées par l'Intelligence et l'Amour.

FIN

(1) Le croissant, qui est le symbole de l'Islam, ne vient pas de Turquie, comme beaucoup le croient, mais a été pris par les Turcs aux Grecs. C'est là le mythe de Diane et de Pallas Athéné. Les Grecs, eux-mêmes, ont pris ce symbole à la Perse et au culte de Mytra. Ainsi, retournons à nos origines communes. Des origines communes indiquent des fins communes.